# Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

# REFLEXIONS MORALES

DE

L'EMPEREUR

# MARC ANTONIN;

*AVEC DES REMARQUES*

*De Mr. & de Mad. DACIER.*

Seconde Edition, où l'on a mis les Remarques sous le Texte.

TOME SECOND.

# REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

## *LIVRE SIXIE'ME.*

LA matiere de l'Univers eſt obéiſſante & ſouple, & l'eſprit qui la gouverne, n'a en ſoy aucune cauſe qui le porte

1. [*La matiere de l'Univers eſt obéiſſante & ſouple.*] Antonin avoit corrigé l'opinion extravagante de quelques Stoïciens, qui ſoutenoient que Dieu trouvoit quelquefois la matiere deſobéiſſante & revêche, & que comme il ne l'avoit pas creée, & qu'elle étoit éternelle auſſi-bien que luy, il n'avoit ſur elle qu'un pouvoir fort limité; impieté que les Peres ont heureuſement combatuë.

porte à mal faire, car il n'a nulle méchanceté ; auſſi ne fait-il aucun mal, & rien n'eſt bleſſé par cet Eſprit. Or c'eſt luy qui produit & qui conſomme toutes choſes.

II. Quand tu fais ton devoir, ne t'informe point ſi tu as froid ou chaud; ſi tu es accablé de ſommeil, ou ſi tu as bien dormi ; ſi l'on parle bien ou mal de toy ; ſi tu meurs, ou ſi tu fais quelque autre choſe : car la mort eſt auſſi une des actions de noſtre vie; & dans celle là, comme dans toutes les autres, il ſuffit de bien faire ce qu'on fait.

III. Regarde au-dedans de toutes choſes, & ne te laiſſe jamais tromper ni à leur qualité, ni à l'éclat qui les environne.

IV. Toutes les parties de cet Univers changeront bien-toſt : car ou elles s'exhaleront en va-

*Auſſi ne fait-il aucun mal.* ] Rien n'eſt plus contraire à la nature de Dieu, que de faire du mal. Il n'eſt point l'Auteur des maux, comme le croyoient les Manichéens & les Marcionites. Mais ce qui nous paroît un mal ; n'eſt qu'un châtiment & une peine dont Dieu ſe ſert pour nous convertir ; & c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce que Dieu dit dans Iſaïe : (a) *Ego Dominus faciens pacem & creans malum* ; & dans Michée: (b) *Quia deſcendit malum à Domino in portas Jeruſalem.*

II. *Car la mort eſt auſſi une des actions de noſtre vie.* ] Que cela eſt vray & heureuſement dit ! Mourir, c'eſt agir ; & action pour action, il faut autant faire celle-là qu'une autre, pourvû qu'on la faſſe bien.

IX. *Car ou elles s'exhaleront en vapeurs, s'il eſt vray que*

(a) Iſai. 45. 7. (b) Mich. 1. 12.

vapeurs, s'il eſt vray que leur matiere ſoit une & ſimple; ou elles ſeront diſſipées.

V. L'Eſprit qui gouverne tout, ſait ce qu'il fait; pourquoy il le fait; & la matiere dont il le fait.

VI. La meilleure maniere de ſe vanger, c'eſt de ne reſſembler point à celuy qui nous fait injure.

VII. Fais conſiſter ta joye & ton repos à paſſer

*que leur matiere ſoit une & ſimple.* ] Antonin conſidere icy la matiere ſous les deux differentes idées qu'en ont eu les Philoſophes. Les uns ont dit qu'elle eſtoit une & ſimple, & que les quatre élemens n'étoient compoſez que de la jonction de ſes differentes parties. De ſorte que la mort des élemens, s'il faut ainſi dire, eſtoit de retourner comme une vapeur dans la premiere matiere; & les autres ont conſideré les quatre élemens comme autant de principes differens & détachez les uns des autres. De ſorte que la mort des eſtres qu'ils compoſoient, n'eſtoit que la ſeparation, la diſſipation, la diviſion de ces mêmes élemens qui retournoient dans leur premier eſtre.

V. *l'Eſprit qui gouverne tout, ſait ce qu'il fait.* ] Antonin dit cecy pour appaiſer les troubles & les inquietudes où l'on eſt ſur chaque accident. Dieu ſait ce qu'il fait; il a ſes veuës & ſes deſſeins, c'eſt à nous abandonner à ſa conduite.

VI. *La meilleure maniere de ſe vanger.* ] Ce mot eſt divin; il eſt pris ſur celui de Diogene. Quelqu'un luy ayant demandé, *Comment pourrai-je me venger de mon ennemy*; il luy répondit, *En te rendant honnête homme.*

paſſer d'une bonne action à une autre bonne action, en te ſouvenant toujours de Dieu.

VIII. La partie ſuperieure de noſtre ame s'excite, ſe tourne, ſe remuë comme il luy plaît, ſe rend telle qu'il luy plaît, & fait que tout ce qui arrive, luy paroît tel qu'il luy plaît.

IX. Chaque choſe arrive ſelon la nature du tout, & non pas ſelon aucune autre nature qui l'environne, ou qui ſoit enfermée au-dedans, ou ſuſpenduë au-dehors.

X. Ce

VII. *En te ſouvenant toujours de Dieu.* ] Car les meilleures actions ſont imparfaites & mortes, ſi en les faiſant on a d'autre objet que Dieu.

IX. *Chaque choſe arrive ſelon la nature du Tout, & non pas ſelon aucune autre.* ] Ce monde materiel n'eſt pas capable de ſe conduire luy-même, car il eſt privé de raiſon & de ſentiment. Il faut donc qu'il ſoit conduit & gouverné par quelque nature entierement differente de la matiere. Cette nature ne peut eſtre autre que celle du Tout, celle qui a créé le Tout : car ce ne peut pas eſtre quelque nature particuliere de l'une de ſes parties ; elle ſeroit inſuffiſante, & d'où viendroit-elle? De dire que c'eſt une nature univerſelle differente de celle du Tout, cela eſt contradictoire & ne peut eſtre imaginé. D'ailleurs où ſera cette nature ? environnera-t-elle le monde, ou ſera-t-elle renfermée au-dedans ? Mais cela ſeroit plus capable de détruire que de conſerver le monde. Sera-t-elle donc ſuſpenduë au-dehors ? Mais qui peut imaginer une ſubſtance & un eſpace au-delà de l'Univers, qui comprend & renferme toutes choſes? C'eſt donc une demonſtration, que la raiſon qui a créé le monde, eſt la même qui le gouverne, & par con-

X. Ce monde eſt ou un aſſemblage confus de parties qui tendent toutes à ſe deſunir & à ſe ſeparer; ou une union, un ordre & une providence. Si c'eſt le premier, d'où vient que je deſire de demeurer plus long-temps dans une ſi grande confuſion, & au milieu d'un ſi grand amas d'ordures? & qu'y a-t-il que je doive plus ſouhaiter, que d'eſtre bien-toſt réduit en pouſſiere, de quelque maniere que ce ſoit? Mais pourquoi me troubler? Cette diſſipation ne viendra-t-elle pas auſſi enfin juſqu'à moy, quoy que je faſſe? Et ſi c'eſt le dernier, j'adore l'Auteur de mon eſtre, je l'attens de pied ferme, & je mets toute ma confiance en luy.

XI. Quand les choſes qui t'environnent, te

conſequent que tout ce qui arrive à toutes ſes parties, leur eſt propre, convenable & utile.

X. *De monde eſt ou un aſſemblage confus.* ] Ce n'eſt pas qu'Antonin doute de ce qu'il doit croire; il s'en eſt aſſez expliqué ailleurs: mais il veut faire voir que quelque ſoit le vray des deux ſyſtemes qui regnent; ou celuy des Epicuriens, qui font le hazard le maître du monde; ou celuy des Stoïciens, que en donnent à la Providence l'entier gouvernement; on doit attendre patiemment la mort ſans la deſirer & ſans la craindre.

XI. *Quand les choſes qui s'environnent, te forcent à te troubler.* ] Cet article eſt parfaitement beau. Mais il faut en démêler la beauté, qui ne ſeroit peut être pas ſenſible à tout le monde. Quand nous ſommes troublez par les objets qui nous environnent, c'eſt nous

te forcent à te troubler, reviens à toy au plus vîte, & ne sors pas de cadence plus que la neceſſité ne le veut. Le moyen de s'affermir dans cette ſorte d'harmonie & de cadence dont je parle, c'eſt d'y rentrer toûjours.

XII. Si tu avois une marâtre & une mere tout en même temps, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprés de l'autre. Ta marâtre, c'eſt la Cour, & ta mere, c'eſt la Philoſophie. Tiens-toy donc toûjours auprés de celle-cy; repoſe-toy dans ſon ſein; elle te rendra ſupportable à la Cour, & te fera trouver la Cour ſupportable.

XIII.

nous qui ſortons hors de nous-mêmes, pour aller chercher ces objets qui ſe tiennent tranquillement dehors, comme Antonin l'a déja prouvé. En ſortant ainſi hors de nous, il ne ſe peut que nous ne ſortions de cadence, & que nous ne rompions l'harmonie & le concert que noſtre ame fait avec l'ame du monde, pendant qu'elle eſt attentive à ſes fonctions, & qu'elle eſt parfaitement d'accord avec elle. Cela ſuffit pour faire entrer dans la penſée d'Antonin.

XII. *Si tu avois une marâtre & une mere tout enſemble.* ] Cette idée de comparer la Cour à une marâtre & la Philoſophie à une mere me paroît admirable. Combien de gens renverſent aujourd'huy cet ordre, & font de la Cour leur mere, & leur marâtre de la Philoſophie ou de la Religion!

*Elle te rendra ſupportable à la Cour, & te fera trouver la Cour ſupportable.* ] Ce paſſage me paroît remarquable. Un grand Empereur reconnoît qu'il n'y a que la Philoſophie, c'eſt à dire, la pieté, qui puiſſe rendre la Cour ſupportable à un Prince, & un Prince ſupportable à la Cour.

XIII. *Et*

XIII. Comme on juge des viandes, & qu'on dit, c'eſt un poiſſon, c'eſt un oyſeau; & du vin de Phalerne, c'eſt le jus d'un tel raiſin; & de la pourpre, c'eſt de la laine de brebis teinte dans le ſang d'un certain coquillage; & comme par le moyen de ces reflexions on examine à fond chaque choſe & on connoît ce qu'elle eſt; il faudroit faire de même dans toute la conduite de la vie; lorſque les choſes qui paſſent pour les plus dignes d'être approuvées, ſe preſentent à noſtre imgination, il faudroit les dépoüiller, pour ainſi dire, & voir à decouvert leur peu de valeur. Il faudroit leur ôter l'éclat que donne la renommée : car cet éclat étranger eſt un grand trompeur; & lorsque tu crois eſtre parvenu à ce qu'il y a de plus beau & de plus ſolide dans un ſujet, c'eſt alors qu'il te trompe avec le plus d'adreſſe. Penſe donc ſouvent à ce que Crates diſoit de Xenocrate même.

XIV.

XIII. *Et de la pourpre, c'eſt de la laine de brebis.* ] C'eſt ſur cela qu'eſt fondé le mot d'un Philoſophe, qui dit à un jeune homme qui s'enorgueilliſſoit d'eſtre bien vêtu : *Mon petit mignon*, luy dit-il, *une brebis a porté cela avant toy, & ce n'eſtoit qu'une brebis.*

*Penſe donc ſouvent à ce que Crates diſoit de Xenocrate même.* ] Xenocrate eſtoit un Philoſophe d'une gravité ſi grande & ſi auſtere qu'elle avoit donné lieu au Proverbe, *Plus grave que Xenocrate.* Crates faiſoit l'anatomie de cette gravité, & prouvoit que ce n'eſtoit qu'oſtentation & que faſte, & qu'il n'y avoit rien

XIV. Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses, ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois; ou celles qui ont une nature vivante & vegetative comme le figuier, l'olivier, la vigne. Ceux qui sont un peu au-dessus du peuple, réduisent leur admiration aux choses purement animées, comme les haras, les troupeaux. Ceux qui sont plus polis & mieux instruits que ces derniers n'admirent que ce qui a une ame raisonnable;

rien de vray. Puis donc que tant de fausseté se trouve dans un Philosophe, (comment seroit-il possible qu'il n'y en eût pas dans toutes les autres choses, où chacun ajoûte comme il luy plaît & autant qu'il luy plaît. Ce passage est plus beau qu'il ne paroît d'abord.

XIV. *Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses.* ] Il n'y a rien de plus vray que ces degrez differens d'admiration selon les differens degrez de capacité & d'intelligence.

*Ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois.* ] Cet endroit estoit difficile. Je croy en avoir rendu le sens. Antonin suit icy l'opinion des anciens Philosophes qui divisoient les corps en corps qui n'existent que par la seule liaison, que les Platoniciens appelloient simples, comme les pierres, le bois separé de son tronc, &c. en corps entretenus par la nature, c'est à dire, qui ont une ame vegetative, comme les plantes, les arbres, &c. & en corps qui ont une ame, comme tous les animaux. Antonin ne se contente pas de partager ces derniers en animaux sans

nable, non pas cette ame universelle, mais une ame méchanique & industrieuse; ou bien ils font consister simplement leur bonheur à avoir un grand nombre d'esclaves. Mais celuy qui honore comme il doit cette ame raisonnable, universelle & politique, ne se soucie d'aucune de ces choses, il s'attache uniquement à entretenir son ame dans toutes les actions & dans tous les mouvemens raisonnables & utiles à la societé, & à cooperer en tout avec cette ame universelle dont il est luy-même une partie.

XV. Une chose se hâte d'être, une autre de n'estre plus, & une grande partie de celle qui

sans raison & en animaux raisonnables; il en fait trois classes. La premier est des animaux. La seconde des hommes, qui ont veritablement une ame raisonnable: mais c'est une ame ou qui n'agit point en eux, ou qui ne paroît agir que par la facilité qu'elle leur donne à réüssir dans les arts, ou à connoître les chefs-d'œuvres. Et la troisiéme est de ceux qui ont une ame éclairée, pure & lumineuse, comme la Divinité, dont il croyoit qu'elle estoit une partie.

*Mais une ame méchanique & industrieuse.* ] Antonin met donc dans cette troisiéme classe, c'est à dire, deux degrez seulement au-dessus du peuple, ceux qu'on appelle aujourd'huy des curieux, s'ils ne sont que curieux, & s'ils ne savent admirer qu'une porcelaine, qu'un tableau, qu'un bronze. Et il veut qu'ils n'ayent point de part à cette ame universelle & politique, qui fait toute la noblesse & toute la grandeur de l'homme.

XV. *At-*

qui eſt, eſt déja paſſée. Ces changemens continuels renouvellent inceſſamment le monde, comme la rapidité du temps, qui ne s'arrête jamais, renouvelle à tous momens les ſiecles. Dans ce courant continuel, qui eſt-ce qui voudroit s'attacher à des choſes ſi paſſageres, & ſur leſquelles on ne peut jamais s'arrêter? C'eſt comme ſi quelqu'un mettoit ſon affection à un de ces petits oyſeaux qui volent dans l'air & que nous avons perdus de veuë preſque auſſitoſt que nous les avons apperçûs. C'eſt-là l'image de nôtre vie, qui n'eſt qu'une vapeur du ſang & une reſpiration de l'air. Attirer l'air une ſeule fois, & le rendre, ce que nous faiſons à tous momens, voilà juſtement ce que c'eſt que mourir; c'eſt à dire, remettre l'entiere faculté de reſpirer entre les mains de celui de qui nous la reçûmes hier ou avanthier.

XVI. Ce qui merite noſtre eſtime, ce n'eſt ni de tranſpirer, cela eſt commun aux plantes; ni de reſpirer, cela eſt commun aux animaux; ni d'avoir une imagination capable de recevoir l'impreſſion des objets; ni de ſuivre ſes mouve-

XV. *Attirer l'air une ſeule fois & le rendre, voilà juſtement ce que c'eſt que mourir.*] On ne peut pas donner une idée plus douce de la mort, ni qui puiſſe nous la rendre plus familiere. En effet, mourir n'eſt autre choſe que reſpirer pour la derniere fois, & c'eſt la choſe du monde qui devroit paroître la plus aiſée.

XVI. *Les*

mouvemens comme des marionnettes; ni de vivre ensemble, ni de se nourrir; car se nourrir & rejetter ce qu'il y a de superflu dans les alimens, c'est une même chose. Qu'est-ce donc qui merite nostre estime? Est-ce de recevoir des applaudissemens? Non. Est-ce d'avoir des acclamations & des loüanges? Non; car les loüanges & les acclamations des peuples ne sont qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues. Voilà donc la porte fermée à la vaine gloire; que reste-t-il que nous devions estimer digne de nos soins? C'est, à mon avis, d'agir conformément à nostre condition, & de remplir tous nos devoirs. Et c'est à quoy nous sommes conduits & excitez par l'exemple de tous les métiers & de tous les arts. Car nous voyons qu'ils ne tendent tous qu'à faire en sorte que leurs ouvrages répondent au dessein pour lequel on les a faits. C'est le but du Vigneron qui cultive la vigne, celuy de l'Ecuyer qui dresse des chevaux, & celuy du chasseur qui dresse des chiens. L'éducation & l'instruction des enfans, à quoy tendent-elles? Voilà

XVI. *Les Loüanges & les acclamations des peuples ne sont qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues.* ] Il fait allusion à un passage d'Euripide, qui dans l'Hecube appelle les loüanges & toute la reputation, *des bruits* de *langue.*

*L'éducation & l'instruction des enfans, à quoy tendent-elles.* ] Elles ne tendent, ou ne doivent tendre qu'à les

Voilà ce que nous appellons estimable. Quand tu seras bien persuadé de cette verité, tu ne te mettras nullement en peine d'aquerir toutes ces autres choses. Mais ne peut-on pas toujours les estimer? Si tu les estimes, tu ne seras donc jamais ni libre, ni content de toy-même, ni exempt de passion: car il faut necessairement que tu ayes de l'envie & de la jalousie; que tu te défies éternellement de ceux qui ont en main le pouvoir de t'ôter tout ce que tu admires; & que tu dresses incessamment des embûches à ceux qui le possedent. En un mot il est entierement impossible que celuy qui manque de quelqu'une de ces choses, ne soit troublé, & qu'il n'accuse à tous momens les Dieux; au lieu que l'estime & le respect que tu as pour ta propre raison, font que tu es agreable à toy-même, commode pour la societé, & d'accord avec les Dieux. C'est à dire, que tu reçois avec joye tout ce qu'ils t'envoyent & qu'ils t'ont ordonné.

XVII. Les élemens se meuvent en haut, en

les rendre propres à remplir tous les devoirs de leur condition. C'est-là leur veritable but. Mais aujourd'huy parmi ceux qui élevent des enfans, il s'en trouve bien peu qui se le proposent, ou qui le connoissent. Quelqu'un a fort bien dit: *Nostre institution a pour sa fin non de nous rendre bons & sages, mais savans; nous savons decliner vertu, si nous ne savons l'aimer.*

en bas, & en rond. La vertu ne se meut d'aucune de ces manieres, mais c'est quelque chose de plus divin, & par un chemin plus difficile à comprendre, elle arrive toujours à son but.

XVIII. Que veulent dire les hommes? Ils refusent leurs loüanges à ceux qui vivent en même temps qu'eux, & ils desirent avec empressement d'être loüez de ceux qui vivront aprés, & qu'ils ne verront jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas esté loüez de

XVII. *Les élemens se meuvent en haut, en bas & en rond, La vertu ne se meut d'aucune de ces manieres.* ] Les élemens cedent aux obstacles qu'ils rencontrent dans leur chemin, & prennent une autre route : mais le propre de la vertu, c'est de ne pas ceder aux difficultez, & de tirer de ces difficultez une nouvelle force, qui rend sa course plus legere, plus droite, & plus prompte. On doit dire de la vertu ce qu'Horace a dit de l'or :

*—— perrumpere amat saxa potentior*
*Ictu fulmineo.*

*Et par un chemin plus difficile à comprendre.* ] On connoît les effets de la vertu, sans connoître ses voyes, qui sont incomprehensibles à l'esprit humain.

XVIII. *Que veulent dire les hommes ;* ] Il n'y a pas de plus grande injustice, ni de plus sotte vanité, que celle des hommes qui par envie refusent à leurs contemporains, dont ils voyent & connoissent les vertus, les loüanges qu'ils attendent eux-mêmes de ceux qui naîtront aprés eux & qu'ils ne verront jamais.

*C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas esté loüez.* ] En effet ceux qui veulent tant estre loüez de

de ceux qui sont morts long-temps avant que nous soyons venus au monde.

XIX. Parce qu'une chose est difficile pour toy, ne t'imagine pas qu'elle soit impossible à un autre. Mais tout ce qui est facile & possible à un autre, sois persuadé qu'il n'est pas impossible pour toy.

XX. En faisant nos exercices quelqu'un nous a égratigné ou blessé d'un coup de teste: mais

la posterité, devroient s'affliger de n'avoir point eu de part aux loüanges de ceux qui sont morts avant qu'ils fussent au monde. Car cela est égal. Il n'y a pas plus de raison à l'un qu'à l'autre, si l'on considere la loüange seule & séparément.

XIX. *Parce qu'une chose est difficile pour toy, ne t'imagine pas qu'elle soit impossible à un autre.* ] Le but d'Antonin est de faire cesser la revolte de ses sens qui luy vouloient faire trouver les maximes des Stoïciens trop rudes, & qui luy disoient incessamment, *nimis dura præcipiunt.* Sa réponse est excellente, & contient un precepte admirable, dont nous devrions profiter. Il n'y a rien qui nous trouvons difficile; & sur ce pied-là nous prenons la liberté de condamner des exemples de vertu que nous appellons outrez, parce que nôtre lâcheté nous les fait paroître au-dessus de nos forces. Nous leur prêtons un vice qui n'est qu'en nous. Mais ces mêmes exemples que nous condamnons, nous condamneront à leur tour, en nous convainquant que c'est la volonté qui nous a manqué, & non pas la force.

XX. *En faisant nos exercices quelqu'un nous a égratigné.* ] On ne peut rien imaginer de mieux sur cette matiere. Ce monde n'est qu'un champ, où nous nous exer-

mais nous n'en sommes point offensez, & nous ne nous défions pas de cet homme-là comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour. Nous nous tenons seulement sur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme ayant quelque soupçon; mais nous l'évitons adroitement sans le haïr. Faisons de même dans toutes les autres rencontres de nostre vie; ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait; & recevons tout comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous: car, comme je l'ay déja dit, il est permis de les éviter sans leur témoigner ni soupçon ni haine.

XXI. Si quelqu'un peut me reprendre, & me faire voir que je prens mal une chose, ou que je la fais mal, je me corrigeray avec plaisir: car je cherche la verité qui n'a jamais blessé personne; au lieu qu'on se trouve toujours mal de persister dans son ignorance & dans son erreur.

XXII. Je fais ce qui est de mon devoir, & toutes les choses du monde ne sauroient ni m'inquieter, ni me troubler: car ce sont ou des

exerçons. Mais nous sommes assez malheureux & assez brutaux pour faire un veritable combat de cet exercice, & c'est ce qu'Antonin veut prévenir par cette reflexion aussi sage que solide.

XXII. *Je fais ce qui est de mon devoir.* ] Antonin rassemble icy les trois genres de choses qui peuvent nous troubler dans la pratique de nos devoirs, & il n'y a

des choſes inanimées, ou des choſes deſtituées de raiſon, ou des choſes qui errent dans les principes & qui ne connoiſſent pas le bon chemin.

XXIII. Sers-toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choſes; ſers-t'en, dis-je, noblement & librement, comme un homme qui a de la raiſon doit ſe ſervir de ce qui n'en a point. Mais pour les hommes, ſers-t'en ſelon les loix de la ſocieté, comme on doit ſe ſervir de perſonnes raiſonnables. Ne manque pas d'invoquer Dieu dans toutes tes actions, & ne te mets point du tout en peine combien de temps tu le pourras faire. Trois heures de vie ſuffiſent, pourvû qu'on les paſſe en cet état.

XXIV. Alexandre le Grand & ſon Muletier ont eſté réduits au méme état aprés leur mort. Car ils ſont rentrez dans les premiers principes de cet Univers, où ils ont eſté également diſſipez en atomes.

XXV. Conſidere combien de choſes ſe paſſent

perſonne qui ne voye le ridicule qu'il y a à ceder aux unes ou aux autres.

XXIII. *Sers-toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choſes.* ] Antonin ſe fonde ſur ce principe, que Dieu a creé les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites. La lumiere naturelle avoit appris aux Philoſophes cette verité.

XXV. *Conſidere combien de choſes ſe paſſent en même temps*

paſſent en même temps & dans un moment dans ton corps & dans ton eſprit. Cela t'empêchera de t'étonner de toutes les choſes differentes qui arrivent en même temps dans ce tout qu'on appelle le monde.

XXVI. Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin, n'eſt-il pas vray que tu lui en diras diſtinctement toutes les lettres? Mais ſi quelque autre s'en fâche, t'amuſeras-tu auſſi à te fâcher contre luy? ne continuëras

*temps & dans un moment dans ton corps & dans ton eſprit.* ] Cela eſt tres-vray. Si l'on conſideroit bien attentivement & avec une ſerieuſe reflexion toutes les operations de l'ame qui ſonde les cieux & la terre; qui répond en même temps à mille ſentimens & à mille penſées; qui conſerve en elle mille veſtiges de faits differens, & mille idées qui ſont comme les patrons des choſes qu'elle opere; & qui enfin meſure l'infini; on ne s'étonneroit plus des merveilles que l'on voit operer tous les jours à l'Eſprit qui gouverne le Monde. Ce qui ſe fait dans le corps, n'eſt gueres moins merveilleux, quoi qu'il ne ſoit pas d'une ſi grande étenduë. Ses differentes fonctions, ſes mouvemens, l'uſage different & admirable de tous ſes reſſorts, les changemens qui luy arrivent, enfin toutes les differentes choſes qui s'y paſſent dans un même moment devroient nous occuper aſſez pour nous empêcher d'admirer tout ce qui arrive aux choſes qui nous environnent.

XXVI. *Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin.* ] Cette comparaiſon ſi ſimple n'eſt pas moins belle que les plus nobles. Comme le nom d'Antonin ne ſubſiſte plus, ſi en l'écrivant on oublie

ras-tu pas plûtoſt à compter doucement & tranquillement toutes les lettres l'une aprés l'autre? Souviens-toy qu'il en eſt de même de tous les devoirs de noſtre vie; l'accompliſſement de chacun d'eux conſiſte en un certain nombre des choſes. Dans tout ce que tu fais il faut les obſerver toutes, & les remplir en allant ton chemin, ſans te troubler & ſans te mettre en colere contre ceux qui ſe fâchent contre toy.

XXVII. N'y a-t-il pas de la cruauté à ne pas permettre aux hommes de ſe porter aux choſes qui leur paroiſſent utiles & convenables? Or c'eſt en quelque maniere ne le pas permettre, que de te fâcher contre eux quand ils péchent: car alors ils penſent courir à leur bien, mais ils ſe trompent, me diras-tu. Redreſſe-les donc & leur fais voir ſans te fâcher en quoy ils ſe trompent.

XXVIII. La mort eſt la fin du combat que

une ſeule lettre: de même, ſi dans l'accompliſſement des choſes qui conſtituent chacun de nos devoirs, nous en oublions une ſeule, tout le reſte eſt abſolument perdu. Il en eſt de même de la Loy, qui eſt compoſée d'un certain nombre de commandemens; ſi on en viole un ſeul, on les viole tous. Car je croy que ce paſſage d'Antonin peut fort bien ſervir à expliquer le celebre paſſage de ſaint Jacques: (a) *Quicumque autem totam Legem ſervaverit, offendat autem in uno, factus eſt omnium reus. Or quiconque ayant gardé toute la Loy, en viole un ſeul precepte, eſt coupable comme l'ayant toute violée.*

XXIX.

(a) Ep. de S. Jacq. ch. 11. 10.

que nos ſens ſe livrent; c'eſt le repos de tous les mouvemens contraires & cauſez par nos paſſions, qui nous remuent comme les reſſorts remuent les marionnettes; c'eſt la ceſſation du travail d'eſprit & du ſoin qu'on a du corps.

XXIX. C'eſt une honte que l'ame ſe rebute, lorſque le corps ne ſe rebute pas.

XXX. Prens bien garde de ne pas degenerer en Tyran. Ne prens point cette teinture; on ne la prend que trop aiſément. Conſerve-toy donc ſimple, bon, entier, grave, & ſans or-

XXIX. *C'eſt une honte que l'ame ſe rebute, lorſque le corps ne ſe rebute pas.*] La verité qu'Antonin nous decouvre icy eſt d'une plus grande étenduë qu'il n'a crû. Il a voulu dire ſimplement que dans le travail qu'il faut faire pour acquerir la vertu, l'ame eſt d'ordinaire plûtôt laſſe que le corps. Celuy-cy auroit encore des forces pour continuer ſa pourſuite, lors que la premiere ſe rebute, & eſt entierement découragée. Mais pouvons-nous pas dire avec autant ou plus de raiſon, que c'eſt une choſe bien honteuſe que dans le combat que le corps a avec l'eſprit, celui-cy ſe laſſe le premier de ſa reſiſtence, ſe rend lâchement l'eſclave de ſon ennemi, & obéit à ſes loix. On peut encore donner un troiſiéme ſens à ces paroles d'Antonin. C'eſt que le corps eſt infatigable dans la pourſuite de ce qui luy paroît ſon veritable bien; ni travaux, ni dangers, rien ne le rebute; au lieu que l'ame n'eſt pas plûtôt entrée dans le chemin de la vertu, que la moindre difficulté l'effraye, & la fait ſouvent ſuccomber dés le premier pas.

XXX. *Prens bien garde de ne pas dégenerer en Tyran.*] Pour s'exprimer plus ſenſiblement, Antonin a ſongé

orgueil, ami de la juſtice, religieux envers les Dieux, doux, humain, & ferme dans la pratique de tes devoirs. Combats courageuſement pour demeurer tel que la Philoſophie t'a voulu rendre. Revere les Dieux; procure le ſalut aux hommes. La vie eſt courte; & le ſeul fruit de cette vie terreſtre c'eſt la ſainteté & les bonnes actions. Gouverne-toy en tout comme un diſciple d'Antonin. Souviens-toy de ſa conſtance dans tout ce qu'il avoit entrepris avec raiſon; de ſon égalité en toutes choſes; de ſa ſainteté; de la ſerenité de ſon viſage; de ſa douceur; du mépris qu'il avoit pour la vaine gloire; de ſa grande application aux affaires; comme il ne laiſſoit jamais rien paſſer ſans l'avoir bien examiné & bien compris. Remets-toy ſouvent devant les yeux avec

un mot qui me paroît remarquable : car c'eſt comme ſi nous diſions aujourd'huy, *Prens bien garde de ne pas Ceſariſer* : c'eſt à dire, n'imite pas les manieres tyranniques des Ceſars. Ce ſage Empereur ne pouvoit pas mieux marquer l'horreur qu'il avoit pour les premiers Ceſars qui avoient aſſujetti leur patrie. Mais, dira-t-on, pourquoy Antonin ne rendoit-il pas aux Romains leur premiere liberté? Ce n'étoit plus la même choſe. Ce pouvoir, qui avoit eſté d'abord une uſurpation tyrannique, eſtoit devenu legitime en pluſieurs manieres par ſucceſſion de temps.

*Gouverne-toy en tout comme un diſciple d'Antonin.* ] Antonin ne perd point d'occaſion de témoigner l'admiration & la veneration qu'il conſervoit pour la me-

avec quelle bonté il souffroit les plaintes injustes qu'on faisoit de luy ; quel soin il avoit de ne rien entreprendre avec precipitation ; avec quel dédain il rejettoit la calomnie ; & avec quelle exactitude il s'informoit des mœurs & des actions de chacun. Il n'estoit ni médisant, ni timide, ni soupçonneux, ni sophiste ; nullement difficile pour son logement, pour sa bouche, pour son lit, & pour ses habits, ni mal aisé à servir ; il aimoit le travail ; il estoit lent à se mettre en colere, mangeoit peu, & pouvoit estre depuis le matin jusqu'au soir au Conseil sans estre obligé d'en sortir pour ses necessitez, dont l'heure estoit toujours reglée. N'oublie jamais à quel point son amitié estoit égale & constante ; combien il estoit aise qu'on s'opposât librement à ses avis, & avec quelle joye il écoutoit ceux qui en donnoient de meilleurs. Enfin souviens-toy qu'il estoit religieux sans superstition, & tâche de l'imiter en toutes ces bonnes qualitez, afin que ta derniere heure te trouve en aussi bon état, que la sienne l'a trouvé.

XXXI.

memoire d'Antonin le Pieux, qu'il tâchoit d'imiter en tout. On a vû le portrait qu'il en a fait dans le premier livre ; en voicy un autre qui n'est pas moins beau, ni sans doute moins ressemblant.

*Et pouvoit estre depuis le matin jusqu'au soir au Conseil sans estre obligé d'en sortir pour ses necessitez.* ] Nous sommes devenus aujourd'huy si délicats, que je ne doute

XXXI. Réveille-toy, rappelle tes esprits, & reconnois que ce qui te trouble n'est qu'un songe; réveille-toy encore, & fais de tous les accidens de la vie le même jugement que tu as fait de ce songe.

XXXII. Je suis composé d'un corps & d'une ame; tout est indifferent à mon corps, car il ne peut rien distinguer. Tout est aussi indifferent à mon ame, excepté ses propres opérations. Or toutes ses opérations dépendent d'elle. Mais il n'y a que celles qui l'occupent présentement qui luy soient cheres; les passées

point qu'il n'y ait beaucoup de gens qui trouveront qu'Antonin auroit bien pû se passer d'ajoûter ce trait; *Pour moy* je suis bien aise qu'il ne l'ait pas oublié.

XXXI. *Réveille-toy, rappelle tes esprits.*] Antonin se parle icy à luy-même aprés son réveil, & profitant de l'occasion d'un songe qui l'avoit inquieté, il s'exhorte à se reveiller encore, pour juger des accidens de la vie, comme il a jugé de ce songe. Il y a beaucoup de finesse dans ce tour.

XXXII. *Mais il n'y a que celles qui l'occupent présentement, qui luy soient cheres, car les passées.*] Le passé ne se rappelle plus, & l'avenir est incertain & hors de nostre puissance. Il n'y a donc que le présent dont nous devions nous soucier, & d'autant plus que Dieu ne nous jugera que sur le présent, & non pas sur le passé, comme saint Jerôme l'établit dans ses Commentaires sur le XXXIII. chapitre d'Ezechiel. Le passé ne doit pourtant pas nous estre si *indifferent*, que nous ne nous souvenions pour en faire pénitence. David ne se contentoit pas d'avoir renoncé à son peché, il s'en souvenoit toujours & disoit incessam-

passées & celles qui sont à venir luy sont également indifferentes.

XXXIII. Ni le pied ni la main ne sont chargez outre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied, & la main ce qui est du devoir de la main. Il en est de même de l'homme entant qu'homme; il n'est point chargé au-delà de sa nature, pendant qu'il fait ce qui est du devoir de l'homme. S'il n'est point chargé au-delà de sa nature, il n'a donc point de mal.

XXXIV.

cessamment dans sa conversion : *Et peccatum meum contra me est semper; & mon peché est toujours devant moy.*

XXXIII. *Ni le pied ni la main ne sont chargez outre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied.*] Ce raisonnement est tres-solide. Jamais le pied, la main, l'œil, &c. ne sont las de faire ce qui est de leur devoir. La lassitude qui leur arrive ne vient pas d'eux ; elle vient d'ailleurs. La consequence qu'Antonin en tire est aussi fort juste. Pendant que l'homme fait le devoir de l'homme, il ne peut estre surchargé, & par consequent il n'a point de mal. Il a beau dire, je suis accablé, je n'ay plus de force; cette excuse est inutile : (a) *Si dixeris, vires non suppetunt : Qui inspector est cordis, ipse intelligit, & servatorem animæ tuæ nil fallit, reddetque homini juxta opera sua. Si pour vous empêcher de faire du bien, vous dites, je n'ay plus de force : Celuy qui sonde les cœurs le sait. Rien n'est caché au Sauveur de vostre ame, & il rendra à chacun selon ses œuvres.*



(a) Prov. 24. 12.

XXXIV. La volupté n'eſt-elle pas commune aux voleurs, aux débauchez, aux parricides, & aux tyrans?

XXXV. Ne vois tu pas que quoique les artiſans cedent à certains ignorans juſqu'à un certain point, ils ne laiſſent pas de ſuivre toujours les regles de leur art, & ne peuvent ſe reſoudre à s'en éloigner. Eh! n'eſt-ce pas une choſe horrible, qu'un Architecte & un Medecin ayent plus de reſpect pour leur art, que l'hom-

XXXIV. *La volupté n'eſt-elle pas commune aux voleurs?* ] Et par conſequent elle ne peut eſtre le ſouverain bien. Car Antonin a déja prouvé que le ſouverain bien n'eſt rien de tout ce qui peut tomber en partage aux vicieux.

XXXV. *Ne vois-tu pas que quoique les artiſans cedent à certains ignorans juſqu'à un certain point, ils ne laiſſent pas de ſuivre toujours les regles de leur art.* ] Cet article bien entendu paroîtra d'une beauté admirable. Antonin veut dire, que comme les artiſans ſuivent toujours les regles de leur art, & laiſſent parler les ignorans ſans les choquer, & ſans rien changer dans leur deſſein pour tout ce qu'ils peuvent dire, l'homme devroit faire de même dans ſon métier, qui eſt plus noble que tous les autres. Quel eſt ce métier? C'eſt de faire du bien. Il faudroit donc qu'il fît ſon métier, ſans ſe mettre en peine de toutes les contradictions des vicieux & des ignorans, qu'il doit écouter avec fermeté, ſans leur témoigner ni chagrin ni colere.

*Eh! n'eſt-ce pas une choſe horrible qu'un Architecte ou un Medecin.* ] Antonin met icy les Architectes & les Medecins parmi les artiſans vulgaires. Voilà des

tiers.

l'homme n'en a pour le ſien, qui luy eſt commun avec les Dieux?

XXXVI. L'Aſie & l'Europe ne ſont que de petits coins du monde. La mer entiere n'eſt qu'une goute de cet Univers. Le mont Athos n'eſt qu'une petite mote de terre; tout le temps preſent n'eſt qu'un point de l'eternité; toutes choſes ſont viles, petites, muables & periſſables: mais elles viennent de cette Intelligence univerſelle, ou en ſont des ſuites neceſſaires. La gueule des lions, les poiſons

titres peu honorables pour deux profeſſions qui ont toujours eſté & qui ſont encore en ſi grand honneur. Pour les Architectes, il y a peut-être moins de lieu de s'en étonner. L'Architecture a fait plus de mal que de bien aux hommes, qui eſtoient mille fois plus heureux pendant qu'ils ignoroient tous ſes ordres & les differentes manieres de bien bâtir. Mais pour les Medecins qu'on a appellez *égaux aux Dieux*, & dont on a dit que la ſcience étoit deſcenduë du ciel, on s'en étonneroit ſans doute avec plus de juſtice, ſi l'on ne ſe ſouvenoit qu'Antonin ſuit icy non ſeulement les Stoïciens, qui ne faiſoient aucun cas de la ſanté du corps, & qui n'eſtimoient que celle de l'ame: mais auſſi les Platoniciens, qui ne conſideroient que la morale & la ſcience par laquelle on apprend à connoître Dieu, & qui appelloient tout le reſte des arts mécaniques & vils.

*Qui luy eſt commun avec les Dieux.* ] Voila qui eſt bien honorable pour l'homme, d'avoir le même métier que Dieu, s'il eſt permis de parler ainſi; & il devroit bien faire plus de cas d'une choſe qui l'aſſocie avec la Divinité même.

XXXVI. *La gueule des lions, les poiſons, & tout*

ſons, & tout ce qu'il y a de nuiſible, ſont, comme les épines & les bourbiers, les accompagnemens des choſes belles & bonnes. Ne t'imagine donc point qu'il y ait là rien de contraire à la Divinité que tu reveres, ni qui ſoit indigne d'elle; mais remonte à l'origine de toutes choſes, & conſidere la bien.

XXXVII. Celuy qui voit ce qui ſe paſſe preſentement, a tout vû, & ce qui a eſté depuis l'éternité, & ce qui ſera juſqu'à l'infini: car toutes choſes ſont ſemblables & par leur nature & par leur forme.

XXXVIII. Penſe tres-ſouvent à la liaiſon & à la ſympatie que toutes les choſes du monde ont entre elles: car elles ſont toutes liées & entre laſſées, & par cette raiſon elles ont une mutuelle affection les unes pour les autres; & celle-

*ce qu'il y a de nuiſible.*] Il revient à ce qu'il a déja dit, que tout ce qui paroît ou nuiſible, ou inutile dans la Nature, n'eſt nullement indigne de la Divinité. Car outre que tout cela peut avoir ſon utilité particuliere, que nous ignorons, il fait d'ailleurs une beauté dans le tout dont il eſt une eſpece d'accompagnement. C'eſt pour prouver cette verité, que quelques Auteurs ſe ſont attachez à décrire l'utilité & les perfections de la cendre & du fumier. Mais ſaint Auguſtin va même plus loin: car il dit que les ſupplices & les miſeres des damnez contribuënt à la beauté du monde, puis qu'ils ſont des ſuites neceſſaires de l'ordre, & que l'ordre vient de Dieu.

celle-cy n'eſt qu'une ſuite de celle-là, à cauſe du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere.

XXXIX. Accommode-toy aux affaires qui te ſont deſtinées, & t'accoutume à aimer, mais veritablement, tous les hommes avec leſquels tu vis.

XL. Tout inſtrument, outil ou vaiſſeau qui fait bien ce à quoy il eſt deſtiné, eſt en bon état: cependant l'ouvrier s'en eſt allé & l'a abandonné. Mais il n'en eſt pas de même dans

XXXVIII. *A cauſe du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere.*] L'un & l'autre ſont également neceſſaires, & le mouvement & l'union de la matiere. Sans cela tout eſt mort. Antonin combat icy l'opinion des Epicuriens ſur le vuide.

XL. *Tout inſtrument, outil, ou vaiſſeau qui fait bien ce à quoy il eſt deſtiné, eſt en bon état: cependant l'ouvrier s'en eſt allé, & l'a abandonné.*] Ce Chapitre eſt parfaitement beau, mais le ſens en eſt un peu caché. Voyons ſi nous ne pourrons pas l'éclaircir & le rendre ſenſible. Antonin veut dire que les ouvrages qui ſortent de la main des habiles maîtres, ſont propres aux uſages auſquels ils ſont deſtinez, & repondent à l'intention de l'ouvrier, quoi qu'il les abandonne aprés les avoir achevez: on doit eſtre encore plus perſuadé que les ouvrages de la Nature ſont en état de repondre aux deſſeins de cette bonne mere, qui ne les abandonne jamais, & qui agit toujours au dedans d'eux. Et cela étant, on peut donc tirer de là cette conſequence ſûre, que ſi l'homme, qui eſt le plus parfait ouvrage de la Nature, veut ſuivre ſes ordres, il réüſſira ſelon les deſirs de ſon ame, qui n'a d'autre volonté

que

dans les effets de la nature. La même vertu qui les produit, demeure toujours au-dedans; c'eſt pourquoy tu dois l'honorer davantage, & penſer que ſi tu vis & te gouvernes ſelon ſes ordres, toutes choſes te réüſſiront ſelon les deſirs de ton ame, comme elles réüſſiſſent à cet agent univerſel ſelon les deſirs de la ſienne.

XLI. Si tu es dans ce faux préjugé, que ce qui ne dépend point de toy eſt un bien ou un mal, il eſt impoſſible que ce mal venant à t'arriver, ou ce bien à t'échaper, tu n'accuſes les Dieux, & que tu ne haïſſes les hommes, qui ſeront, ou que tu croiras la cauſe de ton malheur. Et voila la ſource de toutes nos injuſtices. Au lieu que ſi nous eſtions bien perſuadez que noſtre bien & noſtre mal dépendent uniquement de nous, il ne nous reſteroit aucun ſujet ni de nous plaindre des Dieux, ni de haïr les hommes.

XLII. Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le ſachant, les autres ſans le ſa-

que celles de la Divinité, qu'Antonin appelle l'*Ame du monde* & l'*Agent univerſel*, dont les Stoïciens vouloient que l'ame de chaque particulier fût une partie. Il n'y a rien de plus ſolide que ce raiſonnement; auſſi eſt-il tres-conforme aux veritez que la Religion nous enſeigne.

XLII. *Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le ſachant, les autres ſans le ſavoir.*] Antonin veut

ſavoir, comme je penſe qu'Heraclite a dit, que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui ſe fait dans cet Univers. Celuy-cy travaille d'une maniere, & celuy-là d'une autre: mais celuy qui ſe plaint, qui s'oppoſe à ce qui ſe fait, & qui tâche de le détruire, travaille doublement; & le monde avoit beſoin d'un tel ouvrier. Voy donc avec quels ouvriers tu veux te mettre; car celuy qui gouverne

veut dire que les deſſeins de la Providence s'accompliſſent, quoique nous faſſions, & que nous y aidons & cooperons avec Dieu ou d'une volonté franche, ou ſans le ſavoir, ou même malgré nous; & c'eſt une verité conſtante, qu'il met icy dans tout ſon jour.

*Que ceux qui dorment, aident, & contribuent à ce qui ſe fait dans cet Univers.* ] Car le ſommeil eſtant une des operations de la nature, il faut neceſſairement qu'il ſe rapporte à une fin, & qu'il opere une action.

*Travaille doublement.* ] Cela eſt heureuſement dit. Celuy qui s'oppoſe aux deſſeins de Dieu, combat pour eux, comme à dit un Ancien; pendant qu'il va contre la volonté de Dieu, Dieu accomplit en lui ſa volonté. Voila donc déja le premier travail. Le ſecond, c'eſt qu'il ſe donne une peine inutile, qu'il auroit pû s'épargner.

*Et le monde avoit beſoin d'un tel ouvrier.* ] Ce n'eſt pas qu'à la rigueur les méchans ſoient neceſſaires au monde, mais ils luy ſont utiles. en ce qu'ils ſervent à éprouver & à faire paroître les bons; & c'eſtoient le ſens de Chryſippe, quand il diſoit: *Le vice n'eſt pas abſolument inutile, eu égard à cet Univers: car autrement le bien ne ſeroit pas.* Verité que Plutarque ne combat que parce qu'il ne l'a pas entenduë.

Le

verne tout, te recevra où tu voudras, & se servira fort bien de toy. Mais prens bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une Comedie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chrysippe.

XLIII. Le Soleil demande-t-il à faire les fon-

*Le même rang que tient dans une Comedie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chrysippe.* ] Voicy les propres termes de Chrysippe : *Comme les Comedies ont quelque fois des vers ridicules & des plaisanteries qui ne valent rien en elles mêmes, & qui néanmoins donnent quelque grace au Poëme : aussi le vice est certainement ridicule & condamnable en luy-même, mais il sert à la beauté du tout, & luy est utile.* Les difficultez que Plutarque fait sur cette comparaison, & les defauts qu'il y trouve, comme par exemple, que si le vice est utile au monde, il n'est donc plus ennemi de Dieu, tout cela n'en détruit ni la verité ni la beauté. Antonin en a mieux jugé que luy, & l'usage qu'il en fait est admirable. En effet, puis qu'il dépend de nous d'estre parmi les bons ou parmi les méchans ouvriers, & de nous rendre nous mêmes recommandables par nostre propre beauté, ou de servir honteusement de lustre à la beauté des autres, il n'y a rien de plus indigne de l'homme que de prendre le dernier parti.

XLIII. *Le Soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluye ?* ] Antonin travaille icy à guérir l'inquietude des ambitieux, qui mécontens de leur condition envient toujours celle des autres ; & il dit fort bien, que comme les corps celestes sont tous differens, & que sans qu'ils entreprennent les uns sur les fonctions des autres, leurs operations aboutissent toutes à une seule & même fin,

fonction de la pluye? *Esculape* celles de la terre? tous les astres ne sont-ils pas differens, & ne travaillent-ils pas à l'accomplissement d'une seule & même chose?

XLIV. Si les Dieux ont consulté sur mon sujet

fin; de même les corps terrestres doivent être comme les membres d'un seul & même corps, qui ne demandent point à faire les fonctions l'un de l'autre, mais qui en faisant chacun ce qui leur est assigné, concourent à perfectionner un seul & même ouvrage, sans qu'aucun d'eux puisse dire à son compagnon, (a) *Je puis me passer de vous.*

*Esculape celles de la terre.* ] Esculape est icy le Serpentaire *Serpentarius, Ophiuchus*, constellation de dix-sept étoiles au-dessus du Scorpion. Les Poëtes ont feint que c'estoit Esculape fils d'Apollon, que Jupiter avoit mis parmi les Astres.

XLIV. *Si les Dieux ont consulté sur mon sujet.* ] Ce n'est pas qu'Antonin doute de la Providence, mais il veut se prouver à lui même, que quand même il seroit possible qu'il n'y eût qu'une Providence generale, qui ne descendroit pas jusques à nous pour nous conduire, l'homme ne devroit pourtant pas laisser de recevoir agreablement tout ce qui luy arrive, & qu'il seroit obligé de le prendre comme une suite de l'ordre que Dieu auroit établi pour la conservation du general, dont l'interest est préferable au nostre. Mais il va encore plus loin, & il établit, que quand on seroit assez impie pour croire que Dieu laisse tout aller au hazard, ou même qu'il n'y a point de Dieu, nous ne pourrions trouver nostre souverain bien que dans la justice, & nullement dans l'accomplissement de nos desirs, ou dans nos interests particuliers. Cela est bien opposé au sentiment injuste de ces Chrétiens relâchez, qui pretendent

(a) 1 Cor. 12. 21.

ſujet & ſur ce qui doit m'arriver, je ſuis ſur qu'ils ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire : & il eſt impoſſible d'imaginer un Dieu qui agiſſe ſans conſeil. Or quelle raiſon auroient les Dieux de me faire du mal, & que leur en reviendroit-il, ou à cet Univers, dont ils ont tant de ſoin? Que s'ils n'ont pas conſulté ſur ce qui me regarde en particulier ils ont conſulté ſur ce qui regarde le general; je dois donc embraſſer & recevoir avec joye tout ce qui m'arrive, puis qu'il ne m'arrive rien qui ne ſoit une ſuite de l'ordre qu'ils ont ſagement établi. Que s'ils n'ont déliberé ſur rien, ce qu'il eſt impie de croire, ne faiſons ni vœux, ni ſacrifices, ni ſermens, en un mot ne faiſons rien de tout ce que nous pratiquons comme vivant & converſant avec les Dieux, & ~~les ayant toujours preſens~~. Retranchons-nous à conſulter chacun pour ſoy-même, car cela eſt permis. Cette conſultation ne peut eſtre que ſur l'utile : or ce qui eſt

dent que s'il n'y avoit point de Dieu, ou qu'il ne ſe mêlaſt point de nous, nous aurions une entiere liberté de faire le mal, & de chercher tous les moyens de nous ſatisfaire.

*Ne faiſons ni vœux, ni ſacrifices, ni ſermens, en un mot ne faiſons rien.* ] Ce paſſage eſt parfaitement beau. Car en accordant aux impies ce qu'ils demandent, il leur fait voir que leur ſentiment eſt démenti par leurs paroles & par leurs actions, qui témoignent contre eux qu'ils ſont perſuadez qu'il y a un Dieu.

eſt utile à chacun, c'eſt ce qui eſt ſelon ſa nature & ſa condition. Ma nature eſt raiſonnable & ſociable; j'ai une ville & une patrie; comme Antonin, j'ai Rome; & comme homme, j'ai le monde; ce qui eſt utile à ces Communautez, eſt donc mon unique bien.

XLV. Tout ce qui arrive à chacun, eſt utile à l'Univers, & cela ſuffit. Mais on peut encore aller plus loin, & ajoûter que ſi on prend bien garde à tout, on trouvera que ce qui eſt utile à un homme, eſt utile à tous les autres hommes. Ce mot *utile* eſt icy dans un ſens commun & general pour des choſes qu'on appelle moyennes & indifferentes, c'eſt à dire, qui ne ſont ni un bien, ni un mal.

XLVI. Comme dans les theatres & dans toutes ſortes de ſpectacles il arrive que les mêmes choſes repreſentées pluſieurs fois te fatiguent & te dégoûtent; de même tu devrois avoir toujours dégoût & t'ennuyer pendant tout le cours de ta vie: car toutes choſes & en haut & en bas ſont toujours les mêmes, & viennent des mêmes principes. Juſques à quand donc?

XLVII.

XLVI. *Comme dans les theatres il arrive que les mêmes choſes repreſentées pluſieurs fois te fatiguent.* ] On peut dire de la vie ce que Pline le jeune diſoit des courſes du Cirque : *Nil novum, nihil varium, quod non ſemel ſpectaſſe ſufficiat. Il n'y a rien de nouveau, rien de divers, rien qu'il ne ſuffiſe d'avoir vû une ſeule fois.*

*Juſques à quand donc?* Cette interrogation imparfaite

XLVII. Considere souvent combien d'hommes de differente profession & de differentes nations sont morts, & promene ta pensée jusques à Philistion, à Phœbus, & à Origanion. Passe de là à une autre sorte de gens, & dis ne toy même, Il faut descendre tous dans le lieu où sont tant de grands Orateurs, tant de graves Philosophes, Heraclite, Pythagore, Socrate; tant de Heros de l'antiquité, tant de grands Capitaines de ces derniers temps, tant de Rois; où sont Eudoxe, Hipparque, Archimede, & tant d'autres grands & sublimes ge-

faite est d'un grand sens, & marque un dégoût horrible. Elle estoit familiere aux Stoiciens. On la trouve souvent dans Seneque, comme dans ce bel endroit: *Fastidio illis esse cœpit vita & ipse mundus; & subit illud tabidarum deliciarum: Quousque eadem? Ils étoient dégoûtez de la vie & du monde même. Et dans l'ennuy que leur causoient tous ces plaisirs usez, ils disoient souvent: Jusques à quand donc les mêmes choses.*

XLVII. *Philistion.*] Celebre Poëte Comique du temps de Socrate.

*A Phœbus & à Origanion.*] Je ne connois ni l'un ni l'autre. Mais ce n'est pas à dire qu'ils soient inconnus.

*Eudoxe.*] Eudoxe Cnidien, grand Astrologue, grand Geometre, celebre Medecin, & fameux Legislateur, du temps de Denys le Tyran & de Platon.

*Hipparque.*] Mathematicien celebre, qui vivoit du temps de Ptolomée Philadelphe.

*Archimede.*] Ce grand Mathematicien, qui fut tué à la prise de Syracuse. C'est luy qui disoit que s'il avoit où asseoir son pied hors de la terre, il enleveroit la terre comme il voudroit.

XLVIII.

genies, qui n'ont pas eu moins de patience & de capacité, que de courage; enfin où sont tous ces plaisans de profession, comme Menippe & les autres qui ont tourné en ridicule cette vie caduque & de peu de durée. Tous ces gens-là sont morts depuis long-tems; quel mal leur en est il arrivé, & à tous les autres qui sont morts comme eux; & dont on ne sait pas même le nom? Il n'y a donc icy qu'une chose digne de nostre estime, c'est de vivre tranquillement parmi les menteurs & les injustes, en conservant toujours la justice & la verité.

XLVIII. Quand tu voudras te réjoüir, pense aux vertus de tes contemporains, à la valeur de celui-cy, à la modestie de celuy-là, à la liberalité d'un autre, & ainsi du reste: car il n'y a rien de plus réjoüissant, que l'image des vertus

XLVIII. *Quand tu voudras te réjoüir, pense aux vertus de tes contemporains.* ] Cet article est charmant, Que nous serions heureux si nous étions de l'humeur d'Antonin, & que les vertus de nos contemporains fussent pour nous des tableaux, dont la vûë nous causât toujours de nouveaux plaisirs! Mais c'est tout le contraire. Nous ne pouvons voir dans les autres ni les vertus que nous avons, ni celles que nous n'avons pas. Pour rendre inutile ce poison mortel de l'amour propre, vous devons faire cette reflexion, que Dieu nous demandera compte un jour de l'usage que nous aurons fait des vertus qui ont éclaté dans ceux avec qui nous avons vécu, & qu'il y a mises, non pas afin que nous en tirions un divertissement inutile & infructueux, mais afin qu'elles nous servent d'instruction & de modele.

XLIX.

vertus, qui éclattant dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre, sautent en foule à nos yeux. C'est pourquoy il faut les avoir toujours presentes.

XLIX. Es-tu fâché de ne peser que tant de livres, & de n'en pas peser trois cens? Ne sois donc pas fâché non plus de ne vivre que tant d'années, & de n'en pouvoir vivre davantage: car tu ne dois pas estre moins satisfait du tems qui t'est assigné, que de la quantité de matiere qui t'a esté donnée.

L. Tâche de persuader les hommes; & si cela ne se peut, fais malgré eux ce que la justice demande de toy. Si l'on employe la force pour t'en empêcher, souffre-le avec douceur, ne t'en afflige point, & convertis cet obstacle en une occasion d'exercer une autre vertu

XLIX. *Es-tu fâché de ne peser que tant de livres, & de n'en peser pas trois cens?* Ce raisonnement semble d'abord captieux, mais il ne l'est point. Car il est certain que la quantité de matiere & la durée du temps nous doivent estre également indifferentes.

L. *Tâche de persuader les hommes; & si cela ne se peut, fais malgré eux ce que la justice demande de toy.* Quand on peut faire consentir les autres au bien, il n'y a rien de plus agreable. Mais quand on ne le peut, on doit prendre garde de ne pas consentir avec eux au mal. Il faut autant qu'il est possible faire le bien malgré eux, & leur resister en face, sans qu'aucun interest doive nous retenir. C'est le sens de ces paroles d'Antonin.

vertu : car tu dois te ſouvenir que tu n'entreprens rien qu'avec exception, & que tu ne deſire pas l'impoſſible. Que deſires-tu donc ? De te porter à faire un tel bien. Tu t'y es porté. n'en demande pas davantage. Quand nous avons contribué tout ce qui dépendoit de nous, nous devons tenir pour fait ce que nous avons eu deſſein de faire.

LI. L'Ambitieux fait conſiſter ſon bien dans l'action d'un autre ; le voluptueux le met à contenter ſes paſſions ; mais celuy qui a de la raiſon, l'établit dans les actions qui luy ſont propres.

LII. On peut s'empêcher de juger d'une telle choſe, & d'en eſtre troublé : car les choſes n'ont point par elles-mêmes la vertu de nous forcer à juger d'elles.

LIII. Accoutume-toy à écouter ſans aucune diſtraction ce qu'on te dit, & entre autant qu'il ſe peut dans l'eſprit de celuy qui te parle.

LIV. Ce qui n'eſt pas utile à l'eſſaim, ne peut eſtre utile à l'abeille.

LV.

LI. *L'ambitieux fait conſiſter ſon bien dans l'action d'un autre.* ] Car il le fait conſiſter dans les loüanges & dans l'approbation, qui dependent toujours des autres.

LIV. *Ce qui n'eſt point utile à l'eſſaim, n'eſt point utile à l'abeille.* ] Car ce qui n'eſt pas utile à la ſocieté, ne ſauroit l'eſtre aux particuliers, qui en ſont les membres : comme auſſi ce qui n'eſt pas utile aux mem-

LV. Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Medecin, à qui auront-ils recours? Et comment en l'un travaillera-t-il à sauver son vaisseau, & l'autre à guérir ses malades.

LVI. De tous ceux qui sont venus avec moy au monde, combien est-il déja sorti?

LVII. Ceux qui ont la jauniſſe, trouvent le miel amer. Ceux qui ont esté mordus d'un chien enragé, craignent l'eau, & les enfans ne trouvent rien de plus beau qu'une bale. Pourquoy donc se fâcher de tout ce qui arrive? Crois-

bres, ne sauroit non plus l'estre à la societé. C'est pourquoy saint Paul a dit (a): *Quand un des membres souffre, tous les autres en souffrent, & quand il a de la gloire, ils s'en réjoüissent tous avec luy.*

LV. *Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Medecin.*] Le beau sens que ce passage presente, persuadera facilement que c'est la veritable pensée d'Antonin, sans qu'on s'amuse à refuter la mauvaise explication qu'on en avoit faite. Si nous nous revoltons contre le St. Esprit qui habite en nous, qui est-ce qui nous conduira dans cette mer si fameuse par les naufrages? qui est-ce qui guerira nos bleſſures, si nous éloignons de nous nostre Medecin.

LVII. *Ceux qui ont la jauniſſe, trouvent le miel amer.*] Antonin veut dire que quand nous jugeons des choses qui nous arrivent, nous leur prêtons des qualitez qu'elles n'ont pas, & qui sont en nous. Comme ceux qui ont la jauniſſe, prêtent aux objets une couleur & un goût entierement contraires à la verité, & qui ne viennent que de la bile, qui est répanduë dans tout leur corps.

LVIII.

(a) 1 Cor. XII. 26.

Crois-tu que ton imagination séduite ait moins de force sur toy, que la bile sur celui qui a la jaunisse, & le venin sur celui qu'un chien enragé a mordu?

LVIII. Personne ne t'empêchera de vivre selon les loix de ta propre nature, & il ne t'arrivera rien qui soit contre les loix de la Nature universelle.

LIX. A quelles gens veut-on plaire? quels biens pretend-on gagner, & par quels moyens? Le temps viendra promtement engloutir toutes choses. Combien en a-t-il déja englouti?

*LIVRE*

LVIII. *Personne ne t'empêchera de vivre selon les loix de ta propre nature.* ] L'homme ne connoist pas assez ses avantages & sa liberté. Personne ne peut l'empêcher de vivre selon Dieu, & rien ne luy peut arriver qui ne luy vienne de Dieu, & qui par consequent ne soit bon & utile.

LIX. *A quelles gens veut-on plaire?* ] La plûpart du temps si les hommes connoissoient bien ceux à qui ils tâchent si fort de plaire, & à qui ils font la Cour si exactement, en prodiguant la chose du monde la plus précieuse, qui est le temps? s'ils pesoient bien les avantages qu'ils prétendent tirer de ces assiduitez interessées avec les honteux moyens qu'ils employent pour parvenir à leurs fins, & que sur tout cela ils fissent reflexion à la rapidité du temps qui vient les engloutir au milieu de leur esclavage, je suis persuadé qu'ils ne pourroient soutenir cette vûë, & qu'ils rougiroient salutairement de leur bassesse & de leur lâcheté. Puis qu'un grand Empereur, comme Antonin, s'accuse des mêmes foiblesses & des mêmes interests, nous pouvons bien nous en accuser aussi.

## *LIVRE SEPTIEME.*

I. QU'eſt-ce que la méchanceté? *C'eſt ce* que tu as vû pluſieurs fois. Dis de même dans tous les accidens de la vie: C'eſt ce que j'ay vû ſouvent. Par tout tu trouveras toujours les mêmes choſes, dont les hiſtoires, tant anciennes que modernes, ſont remplies, & que l'on voit de tous côtez dans nos villes & dans nos maiſons. Il n'y a rien de nouveau. Tout eſt ordinaire & paſſager.

II. Comment veux-tu te défaire de tes opinions, ſi tu n'éteins cette imagination qui les

I. *Qu'eſt-ce que la méchanceté; C'eſt ce que tu as vû pluſieurs fois.* ] Antonin veut prevenir cette plainte importune, que la plûpart des gens font, quand il ſe commet quelque grand crime: *On n'a jamais rien vû de tel, il ne s'eſt jamais rien vû de ſemblable.* Expreſſions qui partent d'une imagination échauffée, qui ne nous donne pas le temps de reflechir ni de compter. Ce qui paroît ſi extraordinaire, ne l'eſt point. Tous les ſiecles l'ont vû, & il y en a par tout des exemples. Il ſera permis de s'en plaindre, ſi l'on trouve: je ne dis pas un ſiecle, mais une année, mais un mois, où cela ne ſoit pas arrivé.

II. *Comment veux-tu te défaire de tes opinions, ſi tu n'éteins l'imagination qui les produit?* ] Il a déja eſté prouvé ailleurs, que tous nos maux ne viennent que de noſtre imagination, qui nous rapporte faux, & qui par conſequent nous fait faire des jugemens temeraires. On ne peut pas douter que ce ne ſoit icy la penſée d'Antonin, qu'on avoit alterée & corrompuë.

III.

les produit, & que tous les objets peuvent enflamer à tous momens? Je puis juger comme il faut d'une chose; & si je le puis, pourquoy donc me troubler? Tout ce qui est hors de mon esprit, ne fait rien à mon esprit. Pense toujours de même & tu seras inébranlable à toutes sortes d'accidens.

III. Il est en quelque maniere en ton pouvoir de revivre & de ramener le temps passé; tu n'as qu'à penser à toutes les choses que tu as déja vûës, car c'est-là proprement revivre.

IV. La vanité des pompes, les Spectacles, les Tragedies & les Comedies, les assemblées des peuples, les tournois, tout cela est comme un os jetté au milieu des chiens, comme un

III. *Il est en quelque maniere en ton pouvoir de revivre.* ] Puisque toutes choses sont toujours les mêmes, & qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil, il dépend de nous de renouveller à tous momens, nostre vie en renouvellant & en faisant repasser comme en reveuë les choses qui sont arrivées de nostre temps, car ce sont les mêmes qu'on verra dans la suite.

IV. *La vanité des pompes, les spectacles, les Tragedies & les Comedies.* ] Les Stoïciens condamnoient toutes les vaines assemblées & les spectacles comme choses qui corrompoient les mœurs en resuscitant les passions.

*Comme un os jetté au milieu des chiens.* ] Toutes ces comparaisons sont fort expressives. Comme les os ne servent qu'à faire battre les chiens à qui on les jette, les spectacles sont tres-souvent des semences de haine & de division.

un morceau de pain jetté dans un reservoir; comme les courses inutiles & tout le vain tracas des fourmis; comme une déroute de souris épouvantées; & comme tous les mouvemens des marionnettes qui se remuënt par ressorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y estre avec tranquillité & sans insolence, & se souvenir que chacun est digne de loüange, ou de blâme, à proportion du blâme & de la loüange que meritent les choses dont il fait son occupation.

V. Dans les discours il faut estre attentif à ce qu'on dit, & dans les actions à ce qu'on fait. Dans l'un il faut prendre garde à la signification des termes, & dans l'autre il faut voir d'abord & ce qu'on se propose, & le but où l'on tend.

VI. Ay-je assez de capacité pour faire cela, ou non? Si j'en ay assez, je m'en sers pour cet ouvrage comme d'un outil que la nature m'a

*Quand on ne peut éviter de s'y trouver.* ] C'est le sens de ce passage d'Antonin. Car il y a des occasions où ce seroit une affectation vicieuse, que d'éviter ces sortes d'assemblées, & où le mépris qu'on en feroit seroit odieux.

*Il faut y estre avec tranquillité & sans insolence.* ] C'est le precepte d'Epictete : *Faisparoître en ces occasions de la constance & de la gravité, & tâche de n'incommoder jamais les autres.*

VI.

m'a donné à ce dessein. Si je n'en ay pas assez, ou je le cede à un autre qui s'en acquitera mieux que moy, au moins si c'est quelque chose qui ne soit pas necessairement de mon devoir; ou je le fais comme je puis, en prenant à mon aide quelqu'un, qui se servant du peu que j'ay de genie, puisse achever ce qu'il est à propos de faire, & qui doit estre utile à la societé. Car tout ce que je fais ou par moy même, ou par le secours d'autruy, doit tendre uniquement au bien public & à la liaison & correspondance de toutes les parties de ce Tout, qu'on appelle le Monde.

VII. Combien y a-t-il eu de gens des plus celebres,

VI. *Si je n'en ay pas assez, ou je le cede à un autre.* ] Ou les choses sont de nostre devoir, ou elles n'en sont pas. Si elles en sont, il faut les faire comme on peut, & quoy qu'il en coûte, ou par soy-même, ou avec le secours d'autruy; & si elles n'en sont pas, à moins que nous ne soyons bien assurez d'avoir le genie necessaire pour y réüssir, nous devons les laisser à ceux qui s'en peuvent mieux aquiter. Il n'y a pas une regle plus sage, ni plus mal observée. On ne voit aujourd'huy que des gens qui abandonnant ce qui seroit de leur devoir, de leur profession & de leur caractere, n'entreprennent precisément que ce qu'ils ne devroient jamais faire; & en quoy ils sont encore plus inexcusables, ils l'entreprennent sans avoir aucune des qualitez necessaires pour s'en aquiter d'une maniere qui puisse estre utile au Public.

VII. *Combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus celebrez?* ] C'est ce qu'il y a de plus ridicule.

celebres, qui ſont déja dans l'oubli, & combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus celebrez, qui ſont effacez de la memoire des hommes?

VIII. N'aye point de honte de te ſervir du ſecours d'autruy. Il ne s'agit pour toy que de faire ton devoir, & d'executer l'ordre, comme un ſoldat qui eſt à un aſſaut. Si tu eſtois boiteux, & que tu ne pûſſes monter à la breche ſans le ſecours de quelqu'un de tes camarades, que ferois-tu?

IX. Que les choſes à venir ne te chagrinent point.

Ceux qui promettoient aux autres l'immortalité, n'ont pû s'empêcher de mourir & d'eſtre entierement effacez de la memoire des hommes. Les Hiſtoriens & les Poëtes ſont en cela presque ſemblables à ces diſeurs de bonne aventure, qui ſont dans la derniere miſere pendant qu'ils promettent aux autres des montagnes d'or.

VIII. *N'aye point de honte de te ſervir du ſecours d'autruy.* ] Pourvû que nous faſſions noſtre devoir, il n'importe que nous ſoyons aidez, ou que nous le faſſions par nous mêmes. Nous devons ſentir la verité de cette maxime encore mieux qu'Antonin. Nous, dis-je, qui ſavons que Dieu ne recompenſe en nous que le bien qu'il y fait luy même.

*Si tu eſtois boiteux & que tu ne pûſſes monter à la breche.* ] Cette comparaiſon eſt fort vive & fort belle. Elle convient même d'autant mieux au fait dont il s'agit, que nous ſommes dans ce monde comme à un aſſaut où il faut tout employer pour vaincre.

IX. *Que les choſes à venir ne te chagrinent point.* ] Il n'y a rien de plus fou que d'aller ainſi par ſa crainte au devant de ſes malheurs; à chaque jour ſuffit ſa peine.

X.

point. Quand elles arriveront, tu les recevras, s'il eſt neceſſaire, avec la même raiſon dont tu te ſers dans celles qui ſont preſentes.

X. Toutes choſes ſont liées entre elles d'un nœud ſacré; & il n'y a preſque rien qui ſoit étranger l'un à l'autre : car tout eſt ordonné & arrangé enſemble, & contribue à orner ce monde, & il n'y a qu'un monde qui comprend tout; qu'un Dieu qui en tout qu'une matiere; qu'une raiſon commune à tous les animaux raiſonnables; qu'une verité & qu'une perfection pour tous les animaux de même eſpece, & qui participent à la même raiſon.

XI. Tout ce qui eſt materiel diſparoît tres-promtement, & rentre dans la ſubſtance du monde; & ce qui eſt ſpirituel retourne avec la même viteſſe ſous la dépendance de la Raiſon

X. *Toutes choſes ſont liées entre elles d'un nœud ſacré.* ] Il fait alluſion au nœud d'Hercule, qui eſtoit appellé *ſacré*; ou peut-eſtre à la chaîne d'or dont Jupiter parle dans le huitiéme livre de l'Iliade.

*Qu'une verité.* ] Les veritez qu'on appelle Philoſophiques ne ſont donc point veritez, quand elles ne ſont pas conformes aux veritez Theologiques, & que Dieu nous a enſeignées dans ſa parole.

*Et qu'une même perfection.* ] Si nous ne ſommes parfaits comme noſtre pere eſt parfait, toutes nos perfections ne ſont que des vices.

XI. *Et ce qui eſt ſpirituel.* ] Le Grec dit, *Et tout ce qui eſt la cauſe*, c'eſt à dire, ce qui donne la forme, ce qui eſt le principe de noſtre eſtre, c'eſt à dire, l'eſprit.

ſon univerſelle qui en diſpoſe ; & la memoire de toutes choſes eſt bien-tôt confonduë & engloutie par le temps.

XII. Une même action d'un animal raiſonnable eſt & ſelon la nature & ſelon la raiſon.

XIII. Sois ou droit ou redreſſé.

XIV. Le même rapport qu'ont entre eux les differens membres d'un même corps, toutes les differentes creatures raiſonnables, quelque ſeparées qu'elles ſoient, l'ont entre elles : car elles ſont toutes creées pour produire le même effet. Et tu ſeras encore plus penetré & plus convaincu de cette verité, ſi tu te dis ſouvent à toy même, Je ſuis membre d'un corps compoſé de creatures raiſonnables. Mais

XII. *Une même action d'un animal raiſonnable eſt & ſelon la nature & ſelon la raiſon.* ] Cela ne peut pas eſtre autrement, puiſque ſelon le langage des Stoïciens, la Nature c'eſt Dieu même. Car ils ne connoiſſoient point de nature corrompuë ni de peché originel.

XIII. *Sois ou droit ou redreſſé.* ] Quand nous ne ſommes pas naturellement vertueux, nous devons tâcher de le devenir par l'étude & par le travail. Car il n'y a rien de plus honteux que de tomber dans la lâcheté & dans le découragement, parce que la nature ne nous a pas eſté favorable. Les Jardiniers abandonnent-ils un arbre quand il eſt tortu, & ne tâchent-ils pas de le redreſſer par des appuys? C'eſt la penſée d'Antonin, qu'on avoit corrompuë en traduiſant, *ſois droit plutoſt que redreſſé.* Jamais il n'a voulu dire une choſe ſi contraire à la raiſon & à la nature.

XIV.

Mais si tu te dis, J'en suis une partie, comme une lettre est une partie de l'alphabet, tu n'aimes pas encore les hommes de tout ton cœur; tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaisir veritable & solide qui resulte du sentiment de tout le corps; tu ne leur en fais uniquement que par bienseance, & nullement comme t'en faisant à toy-même.

XV. Arrive ce qui pourra à ces membres, qui peuvent souffrir des accidens étrangers; ce qui souffrira le mal, s'en plaindra s'il veut: pour moy, pendant que je ne prendray point pour un mal ce qui arrivera, je n'en seray point

XIV. *Mais si tu dis, J'en suis une partie comme une lettre est une partie de l'alphabet.* ] Cette distinction est parfaitement belle. On ne peut estre membre d'un corps sans en estre une partie, mais on peut en estre une partie sans en estre un membre. Un homme donc qui ne se regarde que comme une partie de la Societé, se considere seul & comme pouvant estre détaché du reste sans en souffrir aucun mal, de la même maniere qu'une lettre de l'alphabet & qu'un nombre peuvent estre détachez des autres lettres & des autres nombres, & subsister seuls & entiers.

*Tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaisir veritable & solide qui resulte du sentiment de tout le corps.* ] J'ay tâché d'exprimer toute la force du mot καθαληθινὰς ἐυφραίνες, qui est merveilleuse. Antonin veut que chaque membre qui fait du bien aux autres, sente toute la joye qu'ils ont, & on ne peut pas le mieux dire. Cependant on avoit voulu changer le texte & le corriger.

point bleſſé. Or il dépend de moy de ne prendre pas cela pour un mal.

XVI. Quoy qu'on faſſe & qu'on diſe, il faut que je ſois homme de bien ; comme ſi l'or, la pourpre & une émeraude diſoient, Quoy qu'on diſe & qu'on faſſe, il faut que je ſois de l'or, de la pourpre & une émeraude, & que je conſerve toujours ma couleur.

XVII. N'eſt-ce pas noſtre ame ſeule qui ſe trouble elle-même, qui ſe jette dans des craintes, & qui ſe conſume dans ſes deſirs? S'il y a quelque autre choſe au monde qui puiſſe l'épouventer ou l'affliger, qu'elle le faſſe. Il dépend d'elle de ſe tenir toujours la maitreſſe, & de

XVI. *Comme ſi l'or, la pourpre & une émeraude diſoient.* ] Cette comparaiſon n'eſt point outrée. Si nous voulons, toutes les puiſſances du monde n'ont pas plus le pouvoir de nous empêcher d'eſtre gens de bien, que de faire que l'or ne ſoit de l'or, la pourpre de la pourpre, &c.

XVII. *N'eſt-ce pas noſtre ame ſeule qui ſe trouble elle même?*] Cette verité a déja ſouvent eſté établie dans les livres precedens : mais la conſequence qu'Antonin en tire, n'eſt pas abſolument vraye. Il ne dépend plus de noſtre ame d'eſtre abſolument libre & tranquille dans tous les accidens, depuis que le peché l'a renduë eſclave. Pour reparer ſa perte, elle a beſoin du ſecours de la grace, avec laquelle rien ne luy eſt impoſſible. Mais c'eſt ce que les Philoſophes Payens n'ont pas connu. Ils ont regardé l'ame comme une partie de Dieu, qui ne pouvoit eſtre ni alterée ni corrumpuë que par elle-même.

XVIII.

& de ne donner aucune prise à rien d'étranger. Que le corps faſſe de même, s'il peut, & qu'il ait ſoin de s'empêcher de ſouffrir; & s'il ſouffre, qu'il s'en plaigne. Mais pour l'ame qui s'éfraye, qui s'afflige & qui juge ſeule de toutes ces paſſions, elle ne ſera nullement bleſſée, ſi tu ne luy permets de juger qu'une telle choſe eſt un mal. Nôtre ame n'a beſoin de rien d'exterieur, ſi elle ne ſe rend elle-même indigente; & par conſequent elle eſt au-deſſus du trouble & de toutes ſortes d'empêchemens, à moins qu'elle ne ſe trouble & ne s'embarraſſe elle-même.

XVIII. La felicité de l'homme, c'eſt un bon genie, ou un bon eſprit. Que fais-tu donc icy imagination? Va-t'en au nom des Dieux, va-t'en comme tu es venuë; je n'ay nullement beſoin de toy. Tu es venuë ſelon ton ancienne coutume; je ne m'en fâche point: va-t'en ſeulement, je t'en conjure.

XIX. Quelqu'un peut-il craindre le changement?

XVIII. *La felicité de l'homme c'eſt un bon genie ou un bon eſprit.* ] C'eſt à dire que la felicité de l'homme n'eſt autre choſe que ſon ame bien diſpoſée; & cela eſtant, il n'y a rien à faire pour l'imagination: car l'ame ſe voit & ſe connoît elle-même ſans le ſecours de ce faux miroir qui altere & corrompt tous les objets qu'il repreſente. L'apoſtrophe qu'Antonin fait icy à l'imagination, ma paroît parfaitement belle.

XIX. *Quelqu'un peut-il craindre le changement?* ] La plus ancienne loy du monde, c'eſt le changement. C'eſt

gement ? Sans luy que se seroit-il dans le monde? Est-il rien de plus agreable & de plus familier à la nature de l'Univers? Toy-même, pourrois-tu te baigner, s'il ne se faisoit un changement dans le bois; & te nourrir, s'il ne s'en faisoit dans les viandes? En un mot, rien de tout ce qui est utile & necessaire, se feroit il sans le changement? Tu vois donc bien qu'il en est de même du changement qui se fera en toy, il sera comme les autres, & aussi necessaire à la nature de ce tout.

XX. Tous les corps sont entraînez par la matiere universelle comme par un torrent: car ils sont de même nature qu'elle, & travaillent avec elle, comme nos membres les uns avec les autres. Combien le temps a-t-il déja emporté de Chrysippes, combien de Socrates, com-

C'est par luy que nous vivons & que l'Univers subsiste. Il ne devroit donc y avoir rien de si familier pour nous. Mais nous sommes si injustes, qu'aprés avoir profité du changement des autres, nous ne voulons pas qu'ils profitent du nostre. Nous renouvellons la guerre de ces deux freres, qui devoient regner chacun à leur tour, & dont le second, qui regna, voulut se maintenir par l'injustice. Et il n'y a rien de si odieux.

XX. *Tous les corps sont emportez par la matiere universelle.* ] Puisque tous les corps sont de même nature que la matiere universelle, qu'ils luy appartiennent, qu'ils en sont partie, & qu'ils travaillent avec elle, comment pourroient-ils s'empêcher de suivre son cours? Ils se combatroient inutilement eux-mêmes.

XXI.

combien d'Epictetes? Que cette penſée te vienne ſur toutes ſortes d'affaires & de gens.

XXI. Je n'ay qu'une ſeule inquietude; c'eſt que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je faſſe; ou de le faire autrement qu'elle ne peut; ou dans un autre temps qu'elle ne le demande.

XXII. Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choſes, & où toutes choſes t'oublieront.

XXIII. C'eſt le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offenſent. Et tu le feras,

XXI. *Je n'ay qu'une ſeule inquietude, c'eſt que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je faſſe.* ] Antonin renferme dans cet article les trois conditions neceſſaires dans l'accompliſſement de nos devoirs. Faire ce que Dieu veut, le faire comme il le veut, & le faire dans le temps qu'il le veut. Si l'une des deux dernieres conditions manque, les deux autres ſont ſans effet. Car faire ce que Dieu veut ou dans un autre temps ou autrement qu'il ne le veut, c'eſt faire noſtre volonté & non pas la ſienne. N'ayons que cette ſeule inquietude, comme Antonin.

XXII. *Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choſes, & où toutes choſes t'oublieront.* Salomon à dit comme Antonin. *Non eſt priorum memoria.*

XXIII. *C'eſt le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offenſent.* ] Quand noſtre Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis & de benir ceux qui nous maudiſſent, cet ordre ne doit donc pas nous paroître dur, puis qu'un Payen reconnoît que cela eſt de la nature de l'homme, & que cela luy eſt propre. En effet, ſi cela ne luy eſtoit pas propre, J. C. ne l'auroit pas ordonné.

XXIV.

ras ; si tu te souviens qu'ils sont tes parens, qu'ils pechent malgré eux & par ignorance, que vous mourrez les uns & les autres au premier jour ; & sur toutes choses, qu'ils ne t'ont point offensé, puis qu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'estoit auparavant.

XXIV. La nature de l'Univers se sert de toute la matiere universelle, comme d'une cire molle ; elle en fait un cheval, & un moment aprés elle la mêle & la repaîtrit pour en faire un arbre, aprés cela un homme, & ensuite autre chose ; & tous ses ouvrages ne sont faits que pour durer peu de temps. Mais comme un cofre ne soufre point quand on l'assemble,

XXIV. *La nature de l'Univers se sert de toute la matiere universelle comme d'une cire molle* ] Cela est vray. La nature se sert de la même matiere pour former tous les animaux, un homme comme un cheval ; & c'est à cet égard que Salomon a fort bien dit ; *Est aqua utriusque conditio, que la condition de l'un & de l'autre est égale.* Cependant cette verité a esté odieuse aux hommes, & leur orgueil leur a persuadé aisement que la Nature avoit choisi la matiere la plus pure, dont elle les avoit paitris.

*Mais comme un coffre ne souffre pas quand on l'assemble.* ] C'est la consequence du principe qu'il vient de poser, que la nature fait tout d'une même matiere ; & comme la matiere est insensible, elle ne souffre non plus quand elle se desunit, que quand elle s'assemble : & cela est vray pour la matiere. Mais comme c'est en nous l'ame qui sent, nous n'en sommes pas plus soulagez dans nos maux, pour sçavoir que la matiere

ne

ble, il ne soufre pas non plus quand on le défait.

XXV. La colere est entierement contre la nature, & il est aisé d'en estre convaincu, si l'on prend garde que lors qu'elle revient souvent, & qu'on s'en fait une habitude, elle change tout le visage, & éteint & amortit si bien toute sa beauté, qu'il n'en reste plus aucune marque, & qu'elle ne revient plus.

XXVI. Si l'on perd tout le sentiment de ses fautes, pourquoy vit-on plus long-temps?

XXVII.

ne sent rien. La consequence seroit vraye, si nous estions les maîtres de separer l'ame & de la tirer de la matiere, comme on tire les hardes d'un coffre qu'on veut briser, ou la liqueur d'une bouteille qu'on veut mettre en pieces. Les Stoïciens ont voulu pousser trop loin leur *impossibilité*.

XXV. *La colere est entierement contre la nature, & il est aisé d'en estre convaincu, si l'on prend garde.* ] De cet article, qui est parfaitement beau, on en a fait jusques icy un monstre, en le joignant avec l'article suivant. Antonin prouve par une raison tres-convainquante, que la colere est entierement opposée à la nature. En effet, tout ce qui est selon la nature ne fait qu'augmenter sa beauté, & ce qui est contre elle ne fait que la détruire. La consequence est aisée à tirer : car comme dit Seneque : *Liquit decor omnes iratos ; toute sorte de grace & de beauté abandonne ceux qui sont en colere.*

XXVI. *Si l'on perd le sentiment de ses fautes, pourquoy vit-on plus long temps?* ] Le dessein d'Antonin n'est que d'expliquer ce sentiment que les Stoïciens avoient puisé dans la doctrine de Platon, *qu'il vaut mieux mou-*

XXVII. La nature qui gouverne tout, changera bien-toſt ce que tu vois, & de la même matiere produira d'autres choſes, dont enſuite elle en fera d'autres, & de celles-cy encore d'autres, afin que le monde ſoit toûjours nouveau.

XXVIII. Quand quelqu'un peche contre toy, penſe d'abord au jugement que cet homme a fait du bien ou du mal quand il a peché. Cela eſtant bien examiné, tu auras pitié de luy, & tu luy pardonneras ſa faute, bien loin d'en eſtre ſurpris ou fâché. Car, ou tu jugeras comme luy du bien & du mal, & de ce qui leur reſſemble, & par conſequent tu dois luy pardonner; ou tu en jugeras autrement & d'une

*mourir, que de vivre dans le vice & dans l'ignorance.* A quoy ſe rapporte ce mot de Tyrtée, *Ou la vertu, ou la mort.* Mais de la maniere dont ce ſage Empereur s'explique, il nous donne lieu de faire encore un meilleur uſage de ſa maxime, & de luy donner un ſens qui en augmente bien la beauté à noſtre égard. Car c'eſt comme s'il nous diſoit que la vie ne nous eſtant donnée que pour faire penitence de nos pechez, elle nous eſt inutile dés que nous y ſommes endurcis & que nous en avons perdu la connoiſſance. Cet article eſt parfaitement beau. On l'avoit entierement gâté.

XXVII. *Afin que le monde ſoit toujours nouveau.* ] *Toujours*, c'eſt à dire pendant qu'il plaira à Dieu de l'entretenir & de le conſerver. Car Antonin ne croyoit pas le monde éternel.

XXVIII. *Car, ou tu jugeras comme luy du bien ou du mal, ou tu en jugeras autrement.* ] Ce dilemme eſt

trés-

ne maniere plus saine, & par cette raison tu dois soufrir avec douceur toutes les fautes d'un homme qui ne les commet que par erreur.

XXIX. Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons; & parmi ces dernieres il faut choisir les plus agreables, s'en representer bien toute la beauté, & se dire souvent à soy-même, avec quel empressement desirerois-je ces choses, si je ne les avois pas? Mais en même temps on doit prendre garde qu'à force d'y mettre tout nostre plaisir, nous ne nous accoutumions à les estimer si fort, que nous ne puissions les perdre sans trouble.

XXX.

trés-solide. Si tu jugés du bien & du mal comme celuy qui t'a fait injure, tu es injuste de haïr un homme, qui de ton propre aveu a cherché à se procurer du bien. Et si tu en juges autrement, & que tu connoisses qu'il se trompe, tu es cruel de luy faire un crime de son aveuglement, & de ne pas souffrir une erreur où il est tombé malgré luy. Il faut se souvenir qu'Antonin ne parle que des injures particulieres, qu'il ne faut pas confondre avec celles que la justice a interest de punir.

XXIX. *Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons.* ] Cette maxime est d'une tres-grande beauté, & elle pourroit estre une source de bonheur pour les hommes: car ils sont presque tous comme les enfans, qui ayant cinquante joüets devant eux, crient & pleurent pour un seul qu'on leur emporte, & cessent enfin les quarante-neuf qui leur restent, & dont ils pourroient encore se divertir.

XXX. Sois renfermé & bien ramassé en toy-même : car nostre ame est d'une nature qu'elle se suffit à elle-même en vivant justement ; & c'est dans sa justice qu'elle trouve *son repos* & sa paix.

XXXI. Eteins tes imaginations, arrête tes passions & tes mouvemens, donne au temps present des bornes fort étroites, connois bien ce qui arrive & ce qui arrive aux autres ; separe & divise tous les sujets en ce qu'ils ont de materiel & de formel. Pense à la derniere heure, & laisse les fautes qu'on fait, où on les fait.

XXXII. Il faut écouter avec attention ce qu'on dit, & penetrer jusqu'au fond les choses qui arrivent & leur cause.

XXXIII. Orne-toy de simplicité & de modestie

XXX. *Sois renfermé & bien ramassé en toy même.* ] Les Stoïciens, à l'exemple des Platoniciens, consideroient l'ame recueillie & ramassée en elle-même, comme un corps que sa rondeur égale & parfaite empêche de donner prise à rien d'étranger. Tout ne fait que glisser sur elle. On peut voir ce qui est remarqué sur le chapitre XLIII. du Livre VIII.

XXXI. *Donne au temps present des bornes fort étroites.* ] C'est ce qu'Horace a si bien dit, *Spatio brevi spem longam reseces.*

*Et laisse les fautes qu'on fait où on les fait.* ] Ce precepte me paroît admirable. Qu'on s'épargneroit de chagrins & de peines ! & quel temps ne gagneroit on point si on le suivoit ?

XXXIII.

deſtie, & n'aye que de l'indifference pour tout ce qui n'eſt ni vice ni vertu. Aime les hommes, & t'accoutume à ſuivre Dieu : car, comme l'a dit un grand Poëte, toutes choſes ſont gouvernées par une Loy éternelle & invariable. Que ſi les élemens ſont eux-mêmes les Dieux, cette Loy eſt toûjours certaine, & il n'y a preſque rien qui en ſoit exempt.

XXXIV. Sur la mort. Si le monde n'eſt qu'un concours fortuit d'atomes, la mort n'eſt qu'une diſſipation, un dérangement ; & s'il eſt compoſé d'une matiere ſimple & unie, elle eſt ou un changement ou une extinction.

XXXV. Sur la Douleur. Si elle eſt inſupportable, elle donne la mort ; & ſi elle ne donne

XXXIII. *Et t'accoutume à ſuivre Dieu.* ] Philon aſſure que ce precepte de ſuivre Dieu eſt de Moyſe. D'autres l'attribuent à Pythagore, & on pretend qu'Homere y a fait alluſion dans ces vers,

——κατ' ἰθὺς χνία βαῖνε θεοῖο.

*Marche ſur les traces de Dieu.*

*Que ſi les élemens ſont eux-mêmes les Dieux.* ] C'eſt pour dire, que s'il n'y a d'autre Dieu que le hazard & le mêlange fortuit des atomes.

*Cette loy eſt toujours certaine.* ] Cela eſt inconteſtable. Car alors ce mêlange fortuit eſt luy-même cette Loy éternelle qui ne peut jamais changer.

XXXIV. *Et s'il eſt compoſé d'une matiere ſimple & unie.* ] On peut voir la remarque ſur l'article IV. du liv. VI.

XXXV. *Si elle eſt inſupportable, elle donne la mort.* ] Ce raiſonnement eſt vray à la rigueur. L'extrême dou-

donne pas la mort, elle eſt ſupportable. L'ame cependant conſerve toute ſa tranquillité par le moyen de ſon abſtraction, & ſe maintient en bon état. Que les parties donc qui ſont accablées de douleur, s'en plaignent ſi elles peuvent.

XXXVI. SUR LA GLOIRE. Examine bien les penſées d'un ambitieux; ce qu'elles ſont, ce qu'elles recherchent & ce qu'elles fuyent; & fais cette reflexion, que comme quand la mer jette des monceaux de ſable les uns ſur les autres, les derniers cachent les premiers; il en eſt de même de la vie de l'ambitieux; ſes premiers ſuccés ſont bien-toſt cachez & enſevelis ſous les derniers.

XXXVII.

douleur nous livre un rude combat, ou il faut que nous ſuccombions ou qu'elle ſuccombe. Les Epicuriens ne s'en ſervoient pas moins que les Stoïciens: car ils diſoient de même: *Si la douleur eſt grande, elle eſt courte; & ſi elle eſt longue, elle eſt legere.* Le malheur eſt, que cette verité s'évanoüit & nous échape dans les occaſions où nous aurions le plus beſoin de ſon ſecours; & pour ne parler que de moy-même, je n'ay jamais trouvé de longue douleur qui ne fût grande, ni de grande qui, quelque courte qu'elle fût, ne fût fort longue. Mais les veritez ne dépendent point de noſtre courage ou de noſtre lâcheté.

XXXVI. *Que comme quand la mer jette des monceaux de ſable les uns ſur les autres.*] On ne peut rien voir de plus noble que cette comparaiſon des ſuccés des ambitieux avec des monceaux de ſable que la mer entaſſe les uns ſur les autres, & dont les premiers ſont entierement cachez & enſevelis ſous les derniers.

XXXVII.

XXXVII. *Cecy eſt pris de Platon.* Penſez-vous que celuy qui a l'ame grande & noble, qui ſe repreſente l'éternité, & qui a le monde entier devant les yeux; penſez-vous, dis-je, qu'il regarde la vie comme une choſe fort conſiderable? Non ſans doute. Et la mort luy paroîtra-t-elle un grand mal? Point du tout.

XXXVIII. Voici un excellent mot d'Antiſthene: Faire du bien, & entendre dire du mal de ſoy patiemment, c'eſt une vertu de Roy.

XXXIX. C'eſt une honte que noſtre eſprit ait la force de compoſer noſtre viſage comme il

XXXVII. Cecy eſt de Platon. *Penſez-vous que celui qui a l'ame noble & grande.*] Antonin en liſant faiſoit des recueils de tout ce qu'il trouvoit propre à ſon uſage, ſelon le but qu'il s'eſtoit propoſé. L'endroit qu'il cite de Platon, eſt pris du VI. livre de la Republique pag. 486. de l'édition de Henry Eſtienne.

XXXVIII. *Voicy un excellent mot d'Antiſthene.* ] Plutarque l'attribuë à Alexandre. S'il eſt de luy, il devroit luy faire encore aujourd'huy plus d'honneur que la conqueſte des Indes.

XXXIX. *C'eſt une honte que noſtre eſprit ait la force de compoſer noſtre viſage.* ] Que cette penſée eſt belle & ſolide! Dans les mouvemens les plus terribles & dans les paſſions les plus violentes noſtre eſprit a tous les jours la force de compoſer noſtre viſage, & d'y peindre la tranquillité, lors qu'il eſt luy-même plein de trouble D'où vient donc qu'il ne fait pas au-dedans ce qu'il fait au-dehors, & que ne garde-t-il pour luy ce qu'il nous prête? Saint Auguſtin dans le IX. chapitre du VIII. livre de ſes Confeſſions recherche avec

il luy plaît, & qu'il ne puisse se composer luy-même.

XL. *Ne te mets point en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.*

XLI. *Donne de la joye aux Dieux & à nous.*

XLII.

avec soin d'où vient que nostre esprit a si peu de pouvoir sur luy-même, & qu'il en a un si absolu sur le corps: & il trouve que c'est le defaut de sa volonté. Il veut fortement tout ce qu'il se commande au corps, & ne veut qu'à demi ce qu'il se commande à luy-même. Cette rebellion affreuse qu'il trouve en luy, vient de ce qu'il veut ne peut pas; c'est l'effet de sa volonté qui est divisée, & qui le partage en le déchirant.

XL. *Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.* ] C'est un passage tiré du Bellerophon d'Euripide. Plutarque le rapporte dans son traité de la Tranquillité. En voicy la traduction. *Il ne faut pas se fâcher contre les affaires, car elles ne s'en soucient point du tout. Et celuy-là seul est heureux qui sait s'accommoder à tous les accidens qui luy arrivent.* Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de se mettre ainsi en colere contre les accidens. Epictete pourroit bien en avoir trouvé la raison, il dit que c'est une méchante habitude que l'on a succée avec le lait & prise des nourrisses, qui lors que les enfans ont heurté contre une pierre, frapent la pierre jusques à ce qu'ils ayent cessé de pleurer.

XLI. *Donne de la joye aux Dieux & à nous.* ] C'est encore un vers de quelque Poëte. Il semble que c'est un pere qui parle à son fils, & Antonin en fait une heureuse application; car c'est l'ame qui tient le même langage, & qui dit au corps, donne par tes bonnes actions de la joye à Dieu & à moy. (a) *Stude sapientiæ fili mi, lætifica cor meum.*

XLII.

(a) Prov. 27. 11.

XLII. *La vie des hommes eſt comme la moiſſon d'un champ ; pendant qu'on moiſſonne les épics qui ſont meurs, les autres meuriſſent.*

XLIII. *Si les Dieux n'ont ſoin ni de moy ni de mes enfans, cela même ne ſe fait pas ſans raiſon.*

XLIV. *L'honneſteté & la juſtice ſont pour moy ; elles combatront toûjours pour moy.*

XLV.

XLII. *La vie des hommes comme la moiſſon d'un champ.* ] C'eſt encore un paſſage d'Euripide. Amphiaraus dit ces vers à Hypſipyle, extrémement affligée d'avoir perdu ſon fils Archimorus, qui étoit mort fort jeune. Et cette comparaiſon des hommes avec les épics eſt fort belle. Comme ceux-cy croiſſent pour être moiſſonnez, les hommes naiſſent tout de même pour mourir. Et Epictete dit fort bien, que comme un épi prendroit pour une malediction de n'être pas moiſonné, ce ſeroit de même pour l'homme une malediction que de demeurer toujours en vie.

XLIII. *Si les Dieux n'ont ſoin ni de moy ni de mes enfans.* ] C'eſt un paſſage du quelque Poëte tragique, où un pere malheureux diſoit avec une reſignation entiere aux volontez de Dieu, que ſi Dieu l'avoit abandonné luy & ſes enfans, il étoit perſuadé qu'il avoit ſes raiſons pour le faire, & que cet oubli de Dieu n'étoit qu'un effet de ſa juſtice, & une marque même de ſa bonté.

XLIV. *L'honnêteté & la juſtice ſont pour moy.* ] C'eſt un vers des Acharneniſes d'Ariſtophane, où ce Poëte dit aux Atheniens, *que Creon faſſe tous ſes efforts pour ſe vanger de moy & pour me perdre, l'honnêteté & la juſtice ſont pour moy, elles combattront toûjours pour mes interêts.* Et Antonin avoit marqué ce paſſage comme un mot tres utile, & qui pouvoit être dans la vie d'un

XLV. Ne lamente point avec ceux qui lamentent, & ne te laisse point toucher à leurs cris.

XLVI.

usage très-frequent. En effet, quelle consolation *n'est-ce* point dans tous les accidens fâcheux qui nous arrivent, de pouvoir dire, *l'honnêteté & la justice sont pour moy, &c.* La beauté de ce mot avoit été reconnuë avant Antonin; Ciceron l'applique heureusement dans ses Lettres à Atticus, Liv. VI. Epist. 1. & Liv. VIII. Epist. 8.

XLV. *Ne lamente point avec ceux qui lamentent.*] On reprochoit aux Stoiciens qu'ils faisoient une passion vicieuse de la compassion, & on ne leur pardonnoit point d'avoir dit que le Sage étoit sans pitié. Je me souviens sur cela d'un beau mot de Phocion, qui dit *que de bannir du cœur des hommes la compassion, c'est ôter les autels des temples.* Mais, ce reproche qu'on faisoit aux Stoïciens n'a pas tant de solidité que de vrai-semblance. Ces Philosophes étoient trop sages pour pretrendre étouffer dans les hommes un sentiment si naturel, & qui répand sur les miseres de cette vie un baume si salutaire & si precieux; leur dessein étoit de le retenir dans ses bornes; ils vouloient nous empêcher de nous troubler sur de legeres ou de fausses apparences de mal, & de borner à l'attendrissement seul les secours effectifs que nous devons aux miserables. En effet, combien y a-t-il de gens qui croyent qu'en ouvrant leur cœur aux miseres de leur prochain ce-a suffit, quoy qu'ils tiennent la main dans leur sein, comme parle l'ecriture? Ce n'est donc pas la compassion que les Stoïciens condamnoient, mais la compassion outrée, inutile & infructueuse. Quand il nous est ordonnné dans saint Paul de pleurer avec ceux qui pleurent (a) *flete cum flentibus*, Dieu ne nous demande pas quelques larmes steriles; Car, comme saint Jerô-

me

(a) Rom. 12. 15.

XLVI. *Cecy eſt encore de Platon.* Je répondrois à cet homme-là avec raiſon : Vous vous trompez ſans doute, mon ami, ſi vous penſez qu'un homme de quelque vertu doive plutoſt enviſager le danger qui le menace, qu'examiner ſi ce qu'il fait eſt juſte ou injuſte, & ſi c'eſt l'action d'un homme du bien ou d'un méchant.

XLVII. *Dans le même endroit.* Car c'eſt une verité conſtante: hommes Atheniens, celuy qui eſt dans un poſte qu'il a choiſi luy-même, comme le jugeant le plus honnête, ou qui l'a reçû de ſon General, doit le garder juſqu'à

me l'a fort bien dit, *Cum flente flere, & nihil, cum poſſis, flenti conſerre, ſubſannationis, non pietatis, indicium eſt. Pleurer avec celuy qui pleure, & ne luy pas donner les ſecours qui dépendent de nous; c'eſt une moquerie, & non pas une action de pieté. Et il ajoûte : C'eſt pleurer pieuſement avec ſon prochain, que de tarir ſes larmes.* En un mot les Stoïciens exigeoient de nous la même choſe que S. Jean, lors qu'il nous dit : (a) *N'aimons pas de la langue, mais par nos œuvres & dans la verité.* Ils vouloient que nous fiſſions ſans douleur toutes les œuvres de miſericorde, & par là bien loin de faire les hommes ſemblables aux bêtes feroces, ils vouloient au contraire les faire atteindre à la perfection de Dieu, & les élever à ce haut point de ſageſſe qui met l'ame au-deſſus de toute ſorte de douleur & de trouble.

XLVI. *Cecy eſt encore de Platon.* ] Cet article & le ſuivant ſont pris de l'Apologie de Socrate, vers le milieu, page 28.



(a) 1 Jean 3. 18.

qu'à la fin, quelque danger qui le menace, & soufrir la mort, & tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible, plutoſt que de commettre une lâcheté.

XLVIII. *Du même.* Mais, mon cher Callicles, prenez-y bien garde, le veritable bien & la veritable vertu ne conſiſtent pas à ſe conſerver ſoy-même. Car un homme veritablement vertueux ne doit point ſouhaiter de vivre un certain temps, ni eſtre attaché à la vie ; mais en s'abandonnant à la conduite de Dieu, & perſuadé de la verité de ce mot que toutes les fem-

XLVIII. Du même, *mais mon cher Callicles, prenez bien garde.* ] Ce paſſage eſt tiré de l'excellent traité de Gorgias pag. 512. où Socrate établit le ſeul veritable uſage de la Rhetorique, & refute ſolidement Callicles qui pretendoit relever cet art par deſſus tous les autres, parce qu'il donne le moyen de ſauver par ſon éloquence ſes citoyens, & de ſe ſauver ſoy-même. Socrate répond que cet avantage n'eſt pas ſi conſiderable qu'il penſe ; car outre qu'il eſt commun à des Arts mechaniques, dont on ne fait aucun cas, il eſt certain que la vertu ne conſiſte pas à procurer le ſalut aux hommes & à ſoy-même, puiſqu'on le fait ſouvent par des moyens tres-injuſtes, & par conſequent tres-oppoſez à la veritable vertu. D'ailleurs la vie n'eſt pas un ſi grand bien, qu'il faille ſi fort eſtimer ce qui nous la conſerve. Qu'eſt-ce donc qui merite nôtre eſtime, & qui doit faire toute nôtre occupation ? La juſtice, qui conſiſte à bien vivre en obſervant les loix, & en les faiſant obſerver aux autres. Ce paſſage eſt parfaitement beau ; mais tout le traité eſt admirable, & rien ne merite davantage d'être lû.

XLIX.

femmes ont dans la bouche, *que nul ne peut éviter sa destinée*, il doit seulement s'appliquer à bien employer le temps qui luy reste à vivre, en se conformant aux Loix de son pays.

XLIX. Il faut contempler le cours des Astres comme si nous marchions avec eux, & considerer souvent les frequens changemens des premiers principes de toutes choses : car ces sortes de pensées purgent & emportent les ordures de cette vie terrestre.

L. Voicy une excellente reflexion de Platon, qui dit en parlant de l'homme : Il faut regarder comme d'un lieu élevé toutes les choses

XLIX. *Il faut contempler le cours des astres comme si nous marchions avec eux.* ] Antonin ne nous propose pas icy la simple contemplation des astres, comme si le ciel ne devoit nous servir que d'un vain spectacle pour le plaisir. Il nous exhorte à une contemplation accompagnée de reflexions, qui nous portent à imiter ces êtres lumineux, qui toûjours constans dans leur postes, *stellæ manentes in ordine*, & sans jamais s'égarer, obeïssent à leur Createur, & semblent ne nous éclairer que pour nous donner le moyen de les imiter. Cet endroit est parfaitement beau ; & s'il n'est pas de Platon, il est de son caractere & de son stile.

*Car ces sortes de pensées purgent & emportent les ordures de cette vie terrestre.* ] C'est le propre de nos pensées de nous rendre semblables à leurs objets. Cela est admirable.

L. *Voicy une excellente reflexion de Platon qui dit en parlant de l'homme il faut regarder comme d'un lieu élevé.* ] Je n'ay encore pû trouver cet endroit

ſes terreſtres ; les troupeaux, les armées, les campagnes, les nôces, les divorces, les naiſſances, les morts, le tumulte qui ſe fait dans les Tribunaux, les deſerts, les nations barbares, les fêtes, les deüils, les aſſemblées, toute cette confuſion, en un mot tout cet Univers compoſé & orné de qualitez contraires.

LI. En reflechiſſant ſur les choſes paſſées & ſur tant de divers changemens de regnes, on peut facilement connoître l'avenir. Car ce qui ſera, reſſemblera à ce qui a eſté, & il n'eſt pas en ſon pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui eſt preſentement. D'où il reſulte

dans Platon. Il eſt vray que je ne l'ay pas cherché avec la derniere exactitude. il faudroit le lire entier. Ce Philoſophe a voulu dire que pour bien connoître le monde il faut être élevé au-deſſus de luy ; car en le contemplant ainſi de haut en bas, & en le voyant dans toute ſon étenduë, on voit clairement que toutes les contrarietez qui luy arrivent & qui le compoſent, conſtituënt ſon eſſence & perfectionnent ſa beauté.

LI. *Car ce qui ſera reſſemblera à ce qui a été, & il n'eſt pas en ſon pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui eſt preſentement.* ] Ce qui eſt, eſt neceſſairement la ſemence de ce qui ſera. Et c'eſt ſur cela que Salomon a dit dans l'Eccleſiaſte : (a) *Quid eſt quod fuit ? Ipſum quod futurum eſt. Quid eſt quod factum eſt ? ipſum quod faciendum, nihil ſub ſole novum. Nec valet quiſquam dicere, ecce hoc recens eſt, jam enim præceſſit in ſæculis, quæ fuerunt ante nos.* Qu'eſt-ce qui a été ? C'eſt ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui a été fait ? Ce qui ſera fait encore. Il n'y a rien de nouveau ſous le

(a) Eccleſ. 1. 9. 10.

te qu'il eſt égal à l'homme de joüir de la vûë de ce monde pendant quarante ans, ou pendant dix mille : car que verra-t-il davantage ?

LII. *Ce qui eſt de la terre, retournera à la terre; & ce qui eſt du Ciel, retournera au Ciel.* Car la mort n'eſt qu'une diſſolution des liens qui aſſemblent les atomes, ou qu'une diſperſion des principes exempts de toute alteration ou corruption.

LIII. Nous cherchons toutes ſortes de viandes & de breuvages, & nous exerçons toute

*le ſoleil. Et perſonne ne peut dire, voicy une choſe nouvelle; car elle a été veuë dans les ſiecles qui nous ont precedez.* Et dans un autre endroit : (a) *Quod factum eſt ipſum permanet, quia futura ſunt jam fuerunt, & Deus inſtaurat quod abiit. Ce qui a été fait, c'eſt ce qui ſubſiſte. Ce qui ſera, eſt ce qui a été, & Dieu renouvelle les choſes paſſées.*

LII. *Ce qui eſt de la terre, retournera à la terre.* ] Ce ſont des vers d'Euripide, dans ſa piece intitulée Chryſippe. Voicy le paſſage tout entier. *Ce qui eſt de terre retourne en terre, & ce qui eſt d'une ſemence divine & celeſte retourne au Ciel. Car rien ne perit, mais en ſe ſeparant chaque choſe paroît ſous une autre forme.* C'eſt ce que Salomon avoit dit dans l'Eccleſiaſte : (b) *Rédit que pulvis ad terram quod prius fuerat, ſpiritus autem ad Deum qui primo dederat.*

LIII. *Nous cherchons toutes ſortes de viandes & de breuvages.* ] Ce ſont encore des vers d'Euripide qui ſe mocquoit de certaines gens, comme nous en voyons aujourd'huy, qui ſont ſi attachez à la vie, qu'ils ne ſongent qu'aux moyens de la conſerver, & qui pour cet effet ont des ſoins exceſſifs & ſuperſtitieux de leur



(a) Eccl. 3. 15. (b) 12. 9.

te l'adreſſe des plus habiles cuiſiniers pour nous empêcher de mourir & de paſſer la barque fatale. Mais quand le vent ſouffle & que Dieu nous appelle, il faut partir, & il ne ſert de rien de déplorer ſa miſere.

LIV. Quelqu'un eſt plus adroit que toy à la lutte : mais il n'eſt ni plus civil ni plus modeſte, ni mieux preparé à toutes ſortes d'accidens, ni plus indulgent pour les fautes de ſon prochain.

LV. Tout ce qui ſe fait par la raiſon commune aux Dieux & aux hommes, ne peut être mauvais: car par tout où ſe trouve l'utilité, qui

manger & de leur boire. Mais ils ont beau faire, quand l'heure ſonne il faut marcher. Antonin avoit *marqué* ce paſſage pour s'empêcher de tomber dans ce défaut qui deshonore l'homme. Quand la vie ſeroit à vendre, un homme vertueux ne l'acheteroit pas par des ſoins ſi ſerviles, & ſi bas. Quel ſoin aura-t-on de ſon ame, ſi on eſt ſi occupé de ſon corps?

LIV. *Quelqu'un eſt plus adroit que toy à la lutte, mais il n'eſt ni plus civil, ni plus modeſte.* ] Nous ne devons jamais nous affliger, ni avoir de la honte de nous voir ſurpaſſer par les autres en des choſes ou vaines, ou qui ne dépendent point de nous. Un autre eſt plus fort que moy, plus éloquent, plus ſavant. Que m'importe, pourveu qu'il ne ſoit ni plus vertueux ni plus juſte?

LV. *Tout ce qui ſe fait par la raiſon commune aux Dieux & aux hommes ne peut être mauvais.* ] Car la raiſon univerſelle, c'eſt à-dire Dieu, ne peut jamais rien faire de contraire à ſa nature, & par conſequent tout ce qu'elle fait ne peut être que tres-utile & tres-bon.

qui resulte necessairement d'une action qui se perfectionne selon sa nature, il est impossible d'y trouver en même temps du dommage & du préjudice; on ne sauroit même le soupçonner.

LVI. En tous temps, en tous lieux il dépend de toy de t'accommoder pieusement à tout ce qui t'arrive, de vivre justement avec tes contemporains, d'observer & de tenir si bien en bride ton imagination, qu'elle ne reçoive & n'approuve rien que tu n'ayes bien compris.

LVII. Ne t'amuse point à considerer ce que font les autres, mais regarde directement où la Nature te mene; la Nature universelle par les accidens qu'elle t'envoye, & ta Nature particuliere par les actions qu'elle demande de toy. Car il faut que chacun agisse conformément aux conditions sous lesquelles il est né. Or toutes les autres creatures sont nées pour les rai-

LVII. *Ne t'amuse point à considerer ce que font les autres.* ] Nous sommes nez pour agir, & non pas pour examiner les actions d'autrui. Le seul but donc où nous devons tendre c'est de faire approuver à nôtre nature particuliere tout ce que fait la nature universelle, & à la nature universelle tout ce que fait nôtre nature particuliere. Or l'ame ne sauroit remplir ces deux devoirs si elle ne conserve sa superiorité sur le corps, & si elle n'agit conformément à son origine. Tout cet article est admirablement beau, & Antonin y suit parfaitement ses principes.

raiſonnables, comme dans tous les autres ſujets, les moins parfaits ſont créez pour les plus parfaits; & les creatures raiſonnables ſont nées les unes pour les autres. La premiere & la principale condition de l'homme, c'eſt donc de ſervir à la ſocieté. La ſeconde, c'eſt de ne pas ſuccomber ſous ſes affections charnelles. C'eſt le propre de l'intelligence raiſonnable de ſe renfermer en elle-même, & de n'être jamais ſoumiſe aux mouvemens des ſens & des appetits, car ils ſont brutaux les uns & les autres, & l'ame veut conſerver ſa ſuperiorité, & n'eſtre jamais réduite à leur obéïr. Cela eſt juſte; puiſque toutes ces choſes ne ſont faites que pour la ſervir. La troiſiéme condition, c'eſt de s'empêcher de tomber & d'eſtre ſéduit. Celuy qui remplit bien toutes ces trois conditions, n'a qu'à aller ſon chemin. Il a tout ce qui luy eſt propre.

LVIII. Comme ſi c'eſtoit aujourd'huy nôtre dernier jour, & que noſtre vie n'eut dû eſtre

LVIII. *Comme ſi c'étoit aujourd'huy nôtre dernier jour.* ] Le veritable ſens de ce paſſage eſt plus enveloppé que l'on n'a crû. Antonin veut dire que comme ſi la mort venoit aujourd'huy à nous, il n'y auroit rien que nous ne vouluſſions faire pour avoir le temps de vivre mieux que nous n'avons fait par le paſſé, nous devrions nous mettre de bonne heure en cet état, & prevenir la mort; en nous déclarant morts au monde pour ne plus vivre qu'en Dieu, comme ſaint

eſtre prolongée que juſqu'au temps preſent, il faut vivre conformément à la nature tout le temps qui nous eſt donné par deſſus.

LIX. Il ne faut aimer que ce qui nous arrive, & qui nous a eſté deſtiné : car qu'y a-t-il de plus convenable ?

LX. Dans chaque accident il faut ſe remettre devant les yeux ceux à qui la même choſe eſt arrivée, & qui en ont eſté fachez & ſurpris, & qui s'en ſont plaints. Où ſont preſentement tous ces gens-là ? Nulle part. Veux-tu donc leur reſſembler ? laiſſe plutoſt tous ces mouvemens étrangers, laiſſe-les aux ſujets qui les

ſaint Paul nous dit : (a) *Ita & vos exiſtimate vos mortuos quidem eſſe peccato, viventes autem Deo, in Chriſto Jeſu Domino noſtro.* De même *Conſiderez-vous comme morts au peché, & vivans à Dieu en* Jesus-Christ *nôtre Seigneur.*

LIX. *Il ne faut aimer que ce qui nous arrive.* ] Car ce qui nous arrive c'eſt ce que Dieu veut. Or ce que Dieu veut eſt ſans doute meilleur en tout ſens que ce que nous doulons.

LX. *Dans chaque accident.* ] Il ne nous arrive rien qui ne ſoit arrivé à d'autres. Ils en ont murmuré ils s'en ſont plaints. De quoy leur ont ſervi leurs plaintes, & leurs murmures ? Au lieu donc de les imiter, faiſons de chaque accident, la matiere de nôtre action. Il n'importe à quoy nous nous occupions, pourveu que nous faſſions bien. Les malheurs, & les ſouffrances ſont les actions dont Dieu nous tient compte le plus volontiers quand nous n'y avons pas ſuccombé ?



(a) Rom. VI. 11.

les donnent & qui les sentent, & applique-toy tout entier à apprendre comme il faut se servir des accidens qui t'arrivent. Car par ce moyen tu en feras un bon usage, & ils serviront de matiere à exercer ta vertu. Possede-toy seulement, n'aye en veuë que de bien faire ce que tu fais, & souviens-toy que la matiere de tes actions est indifferente.

LXI. Regarde bien au-dedans de toy. Il y a une source de biens qui jallira toûjours, si tu creuses toujours.

LXII. Il faut avoir une contenance assurée, & se tenir ferme quand on marche & quand on est assis. L'esprit doit donner à tout le corps la même grace & la même bienseance qu'il

LXI. *Regarde bien au-dedans de toy, il y a une source de biens.* ] Que cela est bien pensé & bien dit? Il y a en nous une source de bien qui jallira toûjours, si nous travaillons toûjours à l'entretenir par nos bonnes œuvres. Mais pour peu que nous cessions, elle se bouche, & ne coule plus. C'est comme JESUS-CHRIST nous dit dans saint Jean, (a) que l'eau qu'il nous donne, c'est-à-dire sa grace, devient en nous une fontaine d'eau vive qui jallit jusques dans la vie éternelle.

LXII. *Il faut avoir une contenance assurée, & se tenir ferme.* ] La contenance, la démarche, le port sont ordinairement des indices assûrées des mœurs. *Amictus corporis, & risus dentium, & ingressus hominis enuntiant de illo.* Comme dit l'Auteur de l'Ecclesiastique. Le precepte d'Antonin est donc fort necessaire, sur tout à la Cour.

LXIII.

(a) Jean IV. 14.

qu'il donne au visage en le composant ; mais il faut éviter l'affectation plus que toutes choses.

LXIII. Nostre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte, qu'à celuy de la danse : car elle apprend à se tenir toujours ferme & à estre bien preparé à tout ce qui arrive, & qu'on n'avoit pas prévû.

LXIV. Pense souvent en toy-même qui sont ceux dont tu veux estre loüé & estimé, & quel est leur esprit. Car en penetrant ainsi dans

LXIII. *Nôtre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte qu'à celuy de la danse.* ] Celuy qui danse est non seulement preparé pour tout ce qu'il doit faire, mais il sait encore tout ce que doivent faire ceux qui dansent avec luy : Au lieu que celuy qui lutte, n'apporte d'autre preparation que son courage, sa force, & son adresse, qui luy fourniſſent sur le champ les moyens, ou d'éluder les coups de son ennemi, ou de les soûtenir sans y succomber. Aussi saint Paul appelle nôtre vie une lutte : (a) *Nous avons*, dit-il, *à lutter contre les principautez & les puissances.*

LXIV. *Pense souvent en toy-même qui sont ceux dont tu veux être loüé & estimé, & quel est leur esprit.* ] Il n'y a point d'homme qui ne voulût de tout son cœur connoître le veritable prix de chaque chose, & qui le connoissant ne fût porté naturellement à avoir pour elle toute l'estime qui luy est dûë. Quand il ne le fait pas, cela vient de ce qu'il est privé de cette connoissance malgré luy. C'est en luy une privation de discernement, & non une injustice. Pourquoy donc rechercher ses suffrages qu'il n'est pas en son pouvoir



(a) Ephes. 6. 12.

dans les sources de leurs jugemens & de leurs actions, tu ne brigueras nullement leurs suffrages, & tu ne t'offenseras point des fautes qu'ils commettront contre toy, puis qu'elles seront toutes involontaires.

LXV. Platon dit fort bien qu'une ame qui est privée de la verité, l'est malgré elle. On peut donc dire la même chose d'une ame qui est privée de la justice, de la temperance, de la patience, & de toutes les autres vertus. Il est tres-necessaire de se souvenir toujours de cela: car tu en seras plus doux & plus indulgent pour tous les hommes.

LXVI.

de nous donner, & pourquoy luy savoir mauvais gré de son mépris qui n'est qu'un mépris involontaire, & qui par consequent doit bien moins nous mettre en colere que nous faire pitié?

LXV. *Platon dit fort bien qu'une ame qui est privée de la verité, l'est malgré elle.* ] C'est ce que Platon établit presque dans tous ses ouvrages; & ce principe est tres-vrai. Il n'y a point d'homme ignorant & méchant qui ne le soit malgré luy. Esclaves du peché & entrainez par le malheureux penchant de nôtre cœur nous faisons le mal que nous ne voudrions pas, & ne faisons pas le bien que nous voudrions, comme dit saint Paul, qui par cette même raison appelle ceux qui ne se soûmettent pas aux saintes paroles de JESUS CHRIST, *des ignorans, & des superbes*, & qui exhorte Timothée à être doux, en reprenant ceux qui resistent à la veritable doctrine, par ce que Dieu peut les appeller à repentance en leur faisant connoitre la verité. *Cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati, ne quando Deus det illis pœnitentiam ad cognoscendam veritatem.*

LXVI.

LXVI. Dans toutes les douleurs aye toujours cette reflexion toute prête, qu'elles n'ont rien de honteux, & qu'il ne dépend pas d'elles de corrompre ton ame ni comme raisonnable, ni comme sociable. Et dans les plus violentes de toutes ces attaques appelle à ton secours ce mot d'Epicure, qu'elles ne sont ni insupportables, ni éternelles, si tu penses aux bornes étroites de toutes choses, & que tu n'y ajoûtes pas tes opinions. Enfin souviens-toy que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur, & qui nous fâchent, sans que nous y faſſions grande attention; comme par exemple l'envie de dormir quand il faut veiller; le grand chaud; les dégoûts. Toutes les fois donc que tu murmures de quelqu'une de ces choses, ne manque pas de dire, Je succombe à la douleur.

LXVII.

LXVI. *Enfin souviens-toy que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur.* ] Une marque certaine que l'opinion seule fait la douleur, ou au moins qu'elle y ajoûte beaucoup, c'est que nous sentons souvent des choses qui nous paroîtroient insupportables, si nôtre opinion nous rapportoit qu'elles le sont: mais parce qu'elle n'en juge pas, nous n'y prenons pas seulement garde. Pourquoy juge-t-elle donc plûtôt des unes que des autres, & que ne se fait-elle toûjours? On peut voir l'Article XVIII. du Livre V.

*Ne manque pas de dire; je succombe à la douleur.* ] Il y a une raillerie cachée sous ces mots. C'est comme si Antonin disoit: *Ne manque pas de dire, je succo-*

LXVII. N'aye point pour les hommes cruels & dénaturez les mêmes sentimens qu'ils ont pour les autres hommes.

LXVIII. D'où savons-nous que Socrate estoit plus grand homme & qu'il avoit plus de vertu que Telauges? Car ce n'est pas assez qu'il

*combe au jugement de mon opinion.* Car il pretend qu'il n'y a personne qui n'eût honte de prononcer une parole si lâche, si efféminée, & si ridicule.

LXVII. *N'aye point pour les hommes cruels & dénaturez.*] Il faut aimer les méchans, & se contenter de haïr leur vice. La cruauté des autres n'excuse point celle que nous avons pour eux. Il n'y a rien de plus Chrétien que cette maxime.

LXVIII. *D'où savons-nous que Socrate étoit plus grand homme.*] Ce chapitre est parfaitement beau, & il explique si bien en quoy consiste la veritable grandeur, qu'il est impossible de s'y méprendre. Que ceux donc qui s'estiment grands, & qui veulent qu'on les estime tels, se mesurent à cette regle qui ne trompe, & ne flate point, & qu'ils voyent eux-mêmes s'ils meritent la qualité qu'ils se donnent, & qui ne dépend que d'eux.

*Et qu'il avoit plus de vertu que Telauges?*] Monsieur Menage, à qui les Lettres doivent tant de belles & bonnes choses, a tres-heureusement corrigé ce passage dans ses remarques sur Diogene Laërce en changeant l'adjectif *Telauges* en nom propre. Et sa correction est d'autant plus estimable, que personne avant luy ne s'étoit seulement douté que ce passage fût corrompu. Ce Telauges étoit un Philosophe sur lequel Eschines avoit fait un Dialogue où il parloit de luy de maniere qu'on ne savoit si c'étoit une éloge, ou une satyre, & qu'il avoit appellé *Telauges*. Il en est parlé dans Athenée, & dans le Livre qu'on attribuë à Demetrius Phalereus.

Qu'il

qu'il ſoit mort glorieuſement; qu'il ait diſputé contre les Sophiſtes avec beaucoup d'adreſſe & de ſolidité; que pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver il ait paſſé les nuits en pleine campagne; qu'il ait genereuſement reſiſté aux Tyrans qui luy ordonnoient d'aller prendre à Salamine un homme qu'ils vouloient faire mourir; & qu'il ait marché dans les ruës avec fierté & avec orgueil; quoy qu'on puiſſe

*Qu'il ſoit mort glorieuſement.* ] Car il aima mieux mourir que de commettre la moindre lâcheté, & que de ſe condamner même ou à un exil, ou à une amande: mais une mort glorieuſe ne fait pas ſeule l'homme grand.

*Que pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver.* ] Perſonne n'a jamais été plus patient dans les travaux, ni plus ferme dans les dangers que Socrate. Mais cela ne ſuffit pas pour être grand.

*Qu'il ait genereuſement reſiſté aux Tyrans.* ] Les trente Tyrans, qui étoient alors les maîtres de la Republique, ordonnerent à Socrate d'aller avec quelques ſoldats prendre à Salamine un certain Leon qu'ils vouloient faire mourir pour avoir ſon bien qui étoit immenſe, Socrate eut le courage de leur deſobeïr. Cette particularité de ſa vie eſt marquée dans ſon apologie, & dans la VII. Lettre de Platon. Mais pour être grand il ne ſuffit pas d'avoir fait une action de cette nature, puiſque des méchans en ont ſouvent fait autant pour des motifs qui n'avoient rien de loüable, ni de grand.

*Et qu'il ait marché dans les ruës avec fierté & avec orgueil.* ] La démarche fiere & orgueilleuſe marque bien la bonne opinion qu'un homme a de luy. Mais elle ne dit pas qu'il ſoit grand: elle dit ordinairement tout le contraire.

Quoy

puiſſe avec raiſon douter de la verité de ce dernier trait : mais il faut voir en quel état étoit ſon ame; s'il pouvoit ſe contenter d'eſtre juſte envers les hommes & pieux envers les Dieux ; s'il

*Quoy qu'on puiſſe avec raiſon douter de la verité de ce trait.* ] Antonin juge avec raiſon que c'étoient les ennemis de Socrate, qui luy avoient imputé cela, & qui avoient pris malicieuſement ſa gravité & ſa ſageſſe pour une orgueilleuſe fierté. Et il a ſans doute en veuë ce paſſage d'Ariſtophane, dans la IV. Scene de l'Act. I. des Nuées. Ὅτι βρενθύεται ἐν ταῖσιν ὁδοῖς καὶ τῷ ὀφθαλμῷ δεξιβολεῖ. *Parce que tu marches dans les ruës d'un air ſuperbe & majeſtueux, en jettant les yeux de côté & d'autre.* Et c'eſt ce même reproche que Platon trouve moyen de tourner à la louange de Socrate, lors que dans ſon banquet il fait dire par Alcibiade, qui s'adreſſe malicieuſement à Ariſtophane, *Je n'ay jamais mieux connu Socrate que dans la déroute de nôtre armée, quand nous fûmes battus à Delium. Socrate qui avoit combattu à pied ſe retiroit de ſon côté avec Laches. Je les rencontrai en cet état : & comme j'étois bien monté j'eus tout le loiſir de les conſiderer à mon aiſe, & de voir combien Socrate étoit au-deſſus de Laches en prudence & en reſolution. Ce fut là que je le vis marcher comme vous dites dans vos nuées, d'un air ſuperbe & majeſtueux, en jettant les yeux de côté & d'autre ſur les amis & ſur les ennemis, & témoignant par ſes regards aſſurez que ſon ame étoit libre de crainte, & qu'il étoit en état de vendre bien cher ſa vie ſi on l'attaquoit.* Il y a beaucoup de nobleſſe dans ce paſſage avec une politeſſe infinie, que je ne puis me laſſer d'admirer.

*Mais il faut regarder en quel état étoit ſon ame.* ] Car de là ſeulement dépend la veritable grandeur. Antonin fait icy le veritable portrait de Socrate. Cela eſt divin.

*S'il*

s'il n'avoit ni emportement ni indignation contre la méchanceté des autres; s'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autruy; s'il ne recevoit pas comme quelque chose d'étranger, & qui ne luy appartenoit point, ce que la providence luy envoyoit; s'il ne le soufroit pas comme le jugeant insupportable; & enfin s'il ne conservoit pas son ame libre & exempte de toutes les passions du corps.

LXIX. La nature n'a pas si fort mêlé & confondu nostre ame avec nostre corps, que nous ne puissions la separer, nous renfermer en nous-mêmes, & faire toujours dépendre de nous ce qui nous est propre & qui constituë tous nos devoirs.

LXX.

*S'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autruy.* ] On se rend l'esclave de l'ignorance d'autruy, lors qu'on trahit sa conscience ou par complaisance ou par lâcheté, & que par des interêts purement humains on retient, comme dit S. Paul (a), la verité de Dieu en injustice.

LXIX. *La nature n'a pas si fort mêlé & confondu nôtre ame avec le corps.* ] Car comment ce qui est incorporel pourroit-il être mêlé & confondu avec ce qui n'est que matiere? Voilà ce qu'il y a de merveilleux, l'ame est par tout le corps sans avoir nulle part de place marquée; non plus que la Divinité qui anime tout, & remplit tout. Puisque l'ame n'est pas confonduë avec le corps, elle peut donc s'en separer, & se renfermer en elle-même. Mais nous sommes si peu accoûtumez à faire cette abstraction, que nous la croyons impossible.

LXX.

(a) Rom. 1. 18.

LXX. Il eſt tres-poſſible d'être en même temps un homme divin & un homme inconnu à tout le monde. Souviens-toy toûjours de cela, & que tout le bonheur de cette vie dépend de tres-peu de choſe.

LXXI. Parce que tu deſeſperes de pouvoir jamais eſtre un grand Dialecticien, ou un grand Phyſicien, renonceras-tu à eſtre libre, modeſte, ſociable, & ſoumis aux ordres de Dieu?

LXXII.

LXX. *Il eſt tres-poſſible d'être en même temps un homme divin, & un homme inconnu à tout le monde.*] Voicy une grande verité qui merite toute nôtre attention. Antonin travaille à ſe munir contre la mauvaiſe opinion qui n'eſt que trop commune, que pour être un homme extraordinaire & divin, il faut faire beaucoup de bruit dans le monde, & y vivre dans la gloire & dans l'éclat; rien n'eſt plus faux que cette penſée, comme ce ſage Empereur le reconnoit icy. Les hommes les plus divins ſont ceux qui ont été les plus cachez. Et la vie de J. C. en eſt une preuve bien éclatante & bien ſolide. Dans Athenes l'autel conſacré au Dieu inconnu étoit le ſeul qui fut conſacré au vray Dieu.

LXXI *Parce que tu deſeſperes de pouvoir jamais être un grand Dialecticien.*] Il n'y a point du tout de honte à être privé des qualitez qui ne dépendent pas de nous; & il y en a beaucoup à ne pas avoir les vertus qui en dépendent, & que Dieu a comme plantées dans nos cœurs. Mais nous ſommes ſi aveugles & ſi malheureux, que nous mépriſons celles-cy, & n'eſtimons que celles-là. C'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner ſi nous trouvons ſi ſouvent dans nôtre choix nôtre ſupplice.

LXXII.

LXXII. Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils te traitent de ridicule, il est constant que tu peux vivre dans une entiere liberté & dans un continuel plaisir, quoique les bestes déchirent ton corps & le mettent en pieces : car qu'est-ce qui empêche que dans ces sortes d'accidens l'ame ne se maintienne dans une parfaite tranquillité, qu'elle ne juge veritablement des circonstances, & qu'elle ne fasse sur le champ un bon usage de ce qui luy est presenté? Le jugement ne peut-il pas dire à ce qui arrive, Tu es veritablement cela, quoique l'opinion qu'on a de toy, & ce qu'on en dit, te fassent paroître tout autre ; & l'usage ne peut-il pas dire à ce qui se presente, C'est toy que je cherchois! En effet tout ce qui tombe sous la main, sert de matiere & de sujet à la vertu raisonnable & socia-

LXXII. *Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils la traitent de ridicule.* ] Il est certain que cette opinion étoit traitée de ridicule par toute sorte de gens, & avec justice : car il est bien vray que l'homme a eu cet empire sur luy-même, & sur ses passions : mais il l'a perdu par le peché, & il ne peut plus le recouvrer que par la grace. Ce chapitre ne laisse pas d'être fort beau, & de fournir un remede excellent contre les accidens ordinaires.

*Et l'usage ne peut-il pas dire.* ] C'est une hardiesse, mais qui me paroît belle, & noble d'avoir personifié *l'Usage.*

ſociable, ou plûtoſt à l'art de l'homme & de Dieu. Car tout ce qui arrive, eſt propre & familier à l'homme ou à la Divinité, il n'y a rien de nouveau ni d'inſurmontable, tout eſt facile & commun.

LXXIII. La perfection des mœurs conſiſte à paſſer chaque jour de ſa vie comme ſi c'étoit le dernier; à n'eſtre ni empreſſé ni lâche, & à éviter la diſſimulation.

LXXIV. Dieu, tout immortel qu'il eſt, ne ſe fâche point d'avoir à ſupporter pendant une ſi longue ſuite de ſiecles un nombre infi-

ni

*Ou plûtôt à l'art de l'homme & de Dieu.* ] Il y a dans le texte *à l'art de l'homme, ou de Dieu.* Cet *ou* n'eſt pas disjonctif. Antonin veut faire entendre que l'exercice de la vertu eſt, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, le métier commun à Dieu & aux hommes, comme il s'en eſt expliqué ailleurs; & cela eſt beau.

LXXIII. *A n'être ni empreſſé, ni lâche.* ] Car l'empreſſement eſt une marque d'envie, ou d'un aveugle precipitation; & la lâcheté, ou la lenteur l'eſt de pareſſe, ou de negligence. On peut voir ce qui a été remarqué ſur ces deux Vers de la ſeconde Epître du liv. 1. d'Horace.

*—— Quod ſi ceſſus, aut ſtrenuus anteis,*
*Nec tardum opperior, nec præcedentibus inſto.*

*Comme je ne vous attendray point, ſi vous demeurez derriere, je ne tâcheray pas non plus de vous atteindre, ſi vous me devancez.*

LXXIV. *Dieu, tout immortel qu'il eſt.* ] On ne peut rien penſer de plus parfait, ni de plus chrêtien. Quelle force & quelle beauté dans cette oppoſition entre Dieu & les hommes!

*Au*

ni de méchans; au contraire il a soin d'eux en toutes manieres; & toy qui vas bien-tost mourir, tu es las de les supporter; & cela, quoique tu sois toy-même du nombre.

LXXV. C'est une chose tres-ridicule; tu peux empêcher ta propre malice, & tu la soufres; tu ne peux empêcher la malice des autres, & tu ne veux pas la soufrir.

LXXVI. Tout ce que la faculté raisonnable & politique juge inutile & à la societé & à la raison,

*Au contraire, il a soin d'eux en toutes manieres.* ] Car il ne se contente pas de faire lever son soleil sur les bons & sur les méchans, & d'envoyer la pluye sur les justes & sur les injustes, il étend ses soins plus loin, & leur donne tous les jours & à tous momens des marques de sa bonté paternelle, *parce qu'il est bon aux ingrats & aux méchans.*

LXXV. *C'est une chose tres-ridicule, tu peux empêcher ta propre malice, & tu la soufres.* ] C'est ce qu'Epictete disoit fort bien : *Tu ne peux être un Hercule pour purger la terre des monstres, ni un Thesée pour en purger l'Attique : mais tu peux te purger toy-même des monstres qui sont en toy. Au lieu de chasser un Procraste, & un Scyron, chasse de ton cœur la tristesse, la crainte, les desirs, l'envie, la malice, la molesse, l'intemperance, &c.*

LXXVI. *Tout ce que la faculté raisonnable & politique.* ] Cette maxime est parfaitement belle. Nôtre ame tient au-dessous d'elle tout ce qui n'est ny de même nature qu'elle, ny utile à la societé. Que de soins embarrassans, que d'occupations vaines & infructueuses cette reflexion n'épargneroit-elle pas aux hommes, s'ils la vouloient bien concevoir?

raison, elle le tient justement au-dessous d'elle.

LXXVII. Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçû, pourquoy cherches-tu, comme les fous, une troisiéme chose, qui est la reputation?

LXXVIII. Personne ne se lasse de recevoir du bien, car c'est une action selon la nature. Ne t'en lasse donc point. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir.

LXXIX.

LXXVII. *Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçû, pourquoy cherches-tu comme les fous une troisiéme chose.* ] Antonin dit fort bien *comme les fous*, car il n'y a pas de plus grande folie que d'être entesté de la reputation, qui ne dépend jamais de nous, qui ne fait jamais partie de l'essence du bien, & qui n'est pas même un de ses caracteres. Mais ce n'est pas par là seulement que nous devons nous contenter de faire le bien? Nous devons le faire dans l'esperance que Dieu accomplira sa promesse, (a) & que plus le bien que nous ferons sera secret, plus il nous en rendra la recompense.

LXXVIII. *Personne ne se lasse de recevoir du bien, &c. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir.* ] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime. Nous ne sçaurions faire du bien à un tout dont nous sommes partie, sans nous en procurer à nous-mêmes. Et c'est pour cette même raison que l'Ecriture appelle (b) *riches en bonnes œuvres* ceux qui ont fait beaucoup de bien: *Bene agere, divites fieri in bonis operibus. A faire du bien, à s'enrichir en bonnes œuvres.* Car comme dit fort bien Clement d'Alexandrie; *Celuy qui donne reçoit, & celuy qui reçoit donne.* Mais les hommes sont tres-peu soigneux de pratiquer ces moyens de s'enrichir?

LXXIX.

(a) Matth. 6. (b) 1 Epit. à Timot. 6. 18.

LXXIX. La nature universelle a creé & reglé le monde. Donc ou tout ce qui se fait presentement est une suite de la Loy generale qu'elle a établie ; ou bien les creatures raisonnables sont les principaux objets des soins & de la providence de cet Estre universel. Si tu retiens bien cela, il n'y a rien qui puisse te procurer plus de tranquillité en toutes sortes de rencontres.

*LIVRE*

LXXIX. *La nature universelle a creé & reglé le monde: donc ou tout ce qui se fait.* ] Antonin veut dire que puisque Dieu a crée le monde, c'est luy aussi qui l'entretient & le conserve par sa providence. D'où il s'ensuit necessairement, ou qu'il a étendu ses soins generalement sur tout sur les plus petites choses, comme sur les plus grandes, ce que les Stoïciens soutenoient, & ce que nous croyons; ou qu'en negligeant les petites, selon le sentiment des Epicuriens & de quelques autres Philosophes, il ne s'est reservé que les principales & les plus parfaites pour les regler & les conduire. Que l'une ou l'autre de ces deux propositions soit vraye, je dois être en repos, car je suis certainement du nombre de celles dont Dieu a soin.

## *LIVRE HUITIE'ME.*

I. UNe choſe qui peut auſſi couper chemin au deſir de la vaine gloire, c'eſt de penſer

I. *UNe choſe qui peut auſſi couper chemin au deſir de la vaine gloire.* ] La reputation qu'avoit Antonin d'être un grand Philoſophe étoit un piege tres-dangereux; car pour peu qu'il eût voulu écouter l'amour propre, il ſe ſeroit laiſſé entraîner à une bonne opinion de ſoy-même, qui prend ordinairement les hommes & ſur tout les Princes. Pour éviter donc cet écueil, ce ſage Empereur prend icy le contrepied de tous les hommes, qui ſe déguiſent leurs veritez, & qui aprés avoir trompé le public, veulent auſſi ſe tromper eux mêmes. Il ſe dit donc, qu'il ne dépend plus de luy d'être un veritable Philoſophe, car pour meriter ce titre il faut avoir paſſé ſa vie dans cette profeſſion, & que rien d'étranger n'ait jamais partagé l'amour qu'on à pour cette ſcience; qu'il ſçait bien luy-même qu'il en a eſté long temps tres-éloigné, & qu'à l'heure qu'il eſt ſes grandes occupations & les ſoins importans dont il eſt chargé ne luy permettent pas d'aſpirer à cette gloire qui eſt une entrepriſe plus difficile qu'on ne croit; qu'il doit donc renoncer à une reputation qui ne luy eſt pas dûë, & ſans s'amuſer à de longues ſpeculations qui demandent un homme entier, ſe contentes de vivre conformement à la nature, c'eſt à dire, être le maître de ſes paſſions; faire le bien; éviter le mal; & obeïr en tout aux ordres de Dieu, ce qui eſt la fin de la veritable Philoſophie, à laquelle il dépend de nous d'arriver. Voila le ſens de ce Chapitre qui eſt parfaitement beau. Heureux les hommes qui ſçavent s'examiner de même ſans ſe flater.

*Tu*

penſer qu'il ne dépend plus de toy de faire en ſorte que toute ta vie ſe ſoit paſſée dans la Philoſophie. Car pluſieurs perſonnes ſçavent, & tu le ſçais bien toy-même, que tu en as été long-temps trés-éloigné. Ainſi te voila confondu, & tu ne peux plus pretendre à la gloire d'un veritable Philoſophe; ta profeſſion même s'y oppoſe. Si tu as donc veritablement connu en quoy conſiſte la vraye Philoſophie, ne te ſoucie plus de cette vaine reputation, & qu'il te ſuffiſe de vivre le peu de temps qui te reſte, comme ta nature veut que tu vives. Examine donc bien ſoigneuſement ce qu'elle veut, & ne te mets en peine de rien d'avantage. Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout, & eſſayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois; car tu ne l'as trouvé ny dans le raiſonnement, ny dans les richeſſes, ni dans la gloire, ny dans les plaiſirs, enfin nulle part. Où eſt-il donc? Dans les actions que la nature de l'homme demande.

*Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout & eſſayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois.*] Salomon dit la même choſe dans les deux premiers chapitres de l'Eccleſiaſte. Comment des particuliers trouveront-ils leur bonheur où des Rois ſi grands & ſi ſages ne l'ont pû trouver?

*Ni dans le raiſonnement.*] Car le raiſonnement eſt un moyen, & non pas une fin. Il eſt donc impoſſible d'y trouver le ſouverain bien, il ſeroit même ridicule de l'y chercher. Cela eſt remarquable.

mande. Comment peut on se mettre en état de faire ces actions? En conservant les saines opinions qui produisent les bons mouvemens & les bons desirs. Quelles sont ces opinions? Celles que l'on a du bien & du mal, & qui font connoître que tout ce que ne rend pas l'homme juste, temperant, courageux, & libre, n'est pas un bien; & que tout ce qui ne produit pas les effets contraires, n'est pas un mal.

II. Sur chaque chose que tu entreprens, interroge-toy toy-même, comment me trouveray-je de cela? ne m'en repentiray-je point? Encore un peu de temps, me voila mort, & tout est disparu pour moy. Que cherche-je davantage? n'est-ce pas assez que ce que je fais presentement soit l'action d'un animal raisonnable, sociable, & qui obeït aux mêmes loix que Dieu?

III.

II. *Sur chaque chose que tu entreprens.* ] Cette maxime est excellente pour borner les desseins d'un ambitieux. Où cours-tu donc mon amy, que vas-tu entreprendre? Si ce que te fais presentement est l'action d'un homme de bien, que te faut-il? Que demandes-tu davantage?

*Et qui obeït aux mêmes loix que Dieu.* ] La necessité de faire le bien & de ne pouvoir faire le mal est attachée à la nature de Dieu qui ne peut jamais s'en éloigner. L'homme donc qui suit cette loy generale & universelle ne fait que suivre l'exemple de Dieu, il travaille avec luy a une seule & même chose, &, comme

III. Quelle comparaiſon d'Alexandre, de Ceſar & de Pompée, à Diogene, à Heraclyte & à Socrate? Dans ceux-cy, quelle connoiſſance des choſes, de leurs cauſes & de leur matiere! quelle raiſon toûjours libre & independante! & dans les autres quelle ſervitude, quelle ignorance, quel aveuglement!

IV. Quand tu en devrois mourir de dépit, ils n'en ſeront pas moins ce qu'ils ont accoutumé de faire.

V. La premiere choſe c'eſt de n'en être point troublé, car tout arrive ſelon la nature de l'Univers, & dans peu de temps tu ne ſeras nulle part non plus qu'Adrien, & Auguſte. Aprés cela regarde la choſe en elle-même, voy ce

comme Antonin s'explique ailleurs, il fait le même métier que Dieu.

III. *Quelle comparaiſon d'Alexandre.* ] Voicy un article qui ravale bien les grandeurs. Quoy Alexandre, Ceſar & Pompée, c'eſt à dire ce que la terre a eu de plus grand, ſont mis fort au-deſſous de trois Philoſophes, qui ont eſté, s'il faut ainſi dire, le joüet des peuples; Oüy, ils le ſont, & par un Empereur qui en pouvoit mieux juger qu'un autres, & du jugement duquel il n'eſt pas permis d'appeller.

IV. *Quand tu devrois mourir de dépit.* ] Antonin ſe parle ainſi à luy-même pour s'empêcher d'être émeu de quelque choſe que le peuple ou ſes Soldats avoient fait.

V. *La premiere choſe c'eſt de n'en être point troublé* ] Cet article pourroit être la ſuite du precedent; il eſt au moins ſur un ſujet tout ſemblable.

ce qu'elle eſt, & ſouviens-toy qu'il faut que tu ſois homme de bien; que ſans regarder un ſeul moment derriere toy, tu faſſes ce que la nature de l'homme demande, & que tu diſes toûjours ce qui te paroît juſte & vray. Que tout ſe faſſe ſeulement avec douceur, avec modeſtie, & ſans aucune diſſimulation.

VI. Le ſeul ouvrage de la nature univerſelle c'eſt de changer tout, de tranſporter là ce qui eſt icy, & de mettre icy ce qui étoit là. Tout n'eſt qu'un changement continuel. Il ne faut donc pas craindre qu'il arrive rien de nouveau ny de ſurprenant, tout eſt ordinaire & toûjours également diſpenſé.

VII. La nature de chaque choſe eſt contente & ſatisfaite quand elle va ſon chemin ſans aucun

*Et ſans aucune diſſimulation.* ] C'eſt ce qui eſt fort ordinaire à beaucoup de Princes, que de s'accommoder au temps par le ſecours de la diſſimulation. Calchas dit fort bien dans le 1. livre de l'Iliade. *Car quoy qu'un Roy ſemble digerer ſa colere le jour même, il en conſerve pourtant toûjours un levain juſques à ce qu'il ſe ſoit vengé.* C'eſt ce qu'Antonin condamne avec raiſon.

VI. *C'eſt de changer tout; de tranſporter là ce qui étoit icy.* ] On pourroit preſque dire de la Nature ce qu'Horace dit de la Fortune.

*...Hinc apicem rapax*
*Fortuna cum ſtridore acuto*
*Suſtulit, hic poſuiſſe gaudet.*

*Et toûjours également diſpenſé.* ] Car Dieu gouverne le monde par des loix toûjours égales.

VII

aucun empêchement. Aller ſon chemin pour la nature raiſonnable, c'eſt empêcher l'imagination de recevoir & d'approuver des idées fauſſes, ou incertaines & douteuſes; diriger tous ſes deſirs à ne faire que les actions utiles à la ſocieté; n'appliquer ſes inclinations, & ſes averſions qu'aux choſes qui dependent d'elle; & recevoir avec ſoumiſſion tout ce que luy envoye la nature univerſelle dont elle eſt une partie, comme la nature de la feüille eſt une partie de la nature de l'arbre, avec cette difference pourtant que la nature de la feüille eſt une partie d'une nature inſenſible, ſans raiſon, & qui peut être traverſée & contrainte dans ſes operations: au lieu que la nature de l'homme eſt une partie d'une nature raiſonnable, que rien ne peut ny traverſer ni troubler, & qui diſtribuë toûjours à chacun également ſelon ce qu'il eſt, le temps, la matiere, la forme, les operations, & les évenemens. Pour être convaincu de cette verité, il ne faut pas prendre un ſeul accident d'une choſe, & le comparer au tout d'une autre: mais prendre le

VII. *Et qui diſtribuë toûjours à chacun également.* ] Ce n'eſt pas avec une égalité arithmetique; mais geometrique, qui eſt proportionnée à la nature de chaque ſujet.

*Il ne faut pas prendre un ſeul accident d'une choſe & le comparer au tout d'une autre.* ] Quand on conſidere un ſujet par parties détachées, & que l'on compare

le tout de cette chose, & le comparer avec le tout de l'autre. Tu trouveras tout égal.

VIII. Tu ne sçaurois lire. Mais tu peux reprimer tes violences & tes emportemens; mais tu peux surmonter la douleur & la volupté; mais tu peux mépriser la vaine gloire; mais tu peux nete pas fâcher contre les ingrats & contre les sots, & même avoir soin d'eux & travailler à les guerir.

IX. Que personne ne t'entende blâmer la vie de la Cour, & sur cela ne t'écoute pas toy-même.

X. Le

pare chaque partie de ce sujet au tout d'un autre, ou à ce qu'il a de principal, il est certain qu'on trouve une inégalité monstrueuse dans le partage du monde. Mais, comme Antonin le dit fort bien, ce n'est pas ainsi qu'il en faut juger. Il faut comparer le tout avec le tout, si nous voulons ne nous pas méprendre: (a) *Tota simul considerandа sunt, si velimus recte judicare.* Par ce moyen en trouve tout égal, & on voit manifestement ce miracle de la nature, que la plus grande chose du monde n'a aucun avantage sur la plus petite. Ainsi voila tout sujet de plainte banni.

VIII. *Tu ne sçaurois lire.* ] Antonin se parle ainsi à luy-même pour adoucir le chagrin qu'il avoit de ce que les soins dont il étoit chargé ne luy laissoient pas le temps de lire.

IX. *Que personne ne t'entende blâmer la vie de la Cour.* ] Un Prince aussi sage qu'Antonin ne pouvoit que trouver beaucoup de choses à reprendre dans une Cour où le desordre & la licence ne laissoient pas de regner malgré les exemples qu'il donnoit du contraire.

Il

(a) August. de verit. Relig. c. 40.

X. Le repentir n'eſt qu'un blâme qu'on ſe donne à ſoy-même d'avoir negligé quelque choſe d'utile. Qui dit d'utile, dit un bien & une choſe qui doit faire le ſoin d'un homme de bien, & d'un honneſte homme. Or il n'y a point d'honneſte homme qui ſe repente d'avoir negligé une volupté, donc la volupté ne peut être ny un bien, ny une choſe utile.

XI.

Il s'exhorte donc icy à ne point parler de la vie de ſes Courtiſans & à ne s'amuſer pas même à y penſer. Le temps ne pouvant être plus mal employé qu'à s'entretenir des fautes des autres. C'eſt peut-être le ſens naturel de ce paſſage. On pourroit pourtant en trouver un autre qui ne me paroît pas moins bon. Antonin travaille à s'ôter tout pretexte de rejetter la cauſe du moindre relâchement ſur la vie qu'on mene à la Cour; car c'eſt comme s'il diſoit, n'allegue point que la vie de la Cour ne s'accorde pas avec la ſageſſe, & qu'on ne ſçauroit bien vivre à la Cour. C'eſt vouloir ſe tromper ſoy-même, c'eſt accuſer le lieu du vice que nous y portons.

—— *Locum immeritum cauſamur iniquè.*

Il a été déja prouvé ailleurs que par tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre, &c.

X. *Le repentir n'eſt qu'un blâme qu'on ſe donne à ſoy-même.* ] Ce raiſonnement eſt admirable, on ne peut pas prouver plus ſolidement que la volupté n'eſt pas un bien.

*Il n'y a point d'honneſte homme qui ſe repente d'avoir negligé une volupté.* ] Non ſeulement qui s'en repente, mais qui ne s'en loüe, & qui ne ſe trouve heureux de l'avoir fait. Il a déja prouvé ailleurs que nulle choſe, ne peut être un bien, lors que le mépris qu'on en fait eſt luy-même un bien tres-conſiderable, & generalement reconnu.

XI. Examine toutes choſes de cette maniere : Qu'eſt ce que cela eſt en luy-même & par ſa nature ? quelle eſt ſa matiere & ſa forme ? que fait-il dans le monde, & combien de temps y ſera-t-il ?

XII. Quand tu es fâché de te lever matin, ſouviens-toy que tu es né pour faire des actions utiles à la ſocieté, & que c'eſt ce que la nature de l'homme demande. Le dormir eſt commun à tous les animaux ſans raiſon, or ce qui eſt ſelon la nature de chaque choſe, luy eſt bien plus propre, plus agreable & plus familier.

XIII. Accoûtume-toy toujours autant qu'il te ſera poſſible, à examiner chaque choſe, par rapport à la phyſique, à la morale & à la dialectique.

XIV.

XII. *Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler.* ] On peut voir le 1. art. du liv. 5.

*Et ce qui eſt ſelon la nature de chaque choſe luy eſt bien plus convenable.* ] Combien y a-t-il de gens aujourd'huy à qui on puiſſe perſuader qu'il leur eſt plus convenable, plus propre, & plus neceſſaire de faire du bien que de dormir ; Ils ſont bien rares, & cela eſt pourtant tres vray, comme Antonin le prouve d'une maniere tres-ſolide.

XIII. *Par rapport à la phyſique, à la morale, & à la dialectique.* ] Par rapport à la phyſique, pour ſcavoir ce qu'elle eſt par ſa nature, & voir ſes cauſes & ſes effets ; par rapport à la morale, pour connoître le bien ou le mal qu'elle peut faire à l'ame & à la ſocieté ; & enfin par rapport à la dialectique, qui eſt comme

XIV. Avec qui que tu te rencontres, dis en toy-même, quelle opinion a cet homme-là des biens & des maux? car s'il a une telle opinion de la volupté & de la douleur & de ce qui les produit; de la gloire & de l'ignominie; de la vie & de la mort; je ne trouveray ny étrange, ny surprénant qu'il fasse telle & telle chose, & je me souviendray qu'il est forcé d'agir ainsi.

XV. Il est ridicule de s'étonner qu'un figuier porte des figues; mais il ne l'est pas moins de trouver étrange que le monde produise les choses qui sont en luy. C'est comme si un Medecin s'étonnoit de voir la fiévre à quelqu'un, & comme si un Pilote étoit surpris de voir les vents contraires.

XVI. Souviens-toy bien que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis, & que tu suis le

me la preuve dans l'art de nombrer, pour t'empêcher de te tromper dans tes jugemens, & pour ne pas prendre un faux raisonnement pour un raisonnement solide. Car comme il est dit dans le liv. de l'Ecclesiastique, la *science sans examen est la science du fou. Scientia insensati est sermo carens examine.*

XV. *Mais il ne l'est pas moins de trouver étrange.* ] J'ay taché d'exprimer toute la force du mot ξενίζεσθαι dont saint Pierre s'étoit servi avant Antonin pour dire la même chose, *peregrinari: être étranger*, pour dire, *trouver étrange.*

XVI. *Souviens-toy que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis.* ] Il n'y a rien de plus beau que cette

le conſeil de celuy qui te redreſſe, car cette action eſt toute de toy, elle vient de ton choix, de ton jugement & de ton eſprit.

XVII. Si cela dépend de toy, pourquoy le fais-tu? S'il dépend d'un autre, à qui t'en prens-tu? aux atomes? ou aux dieux? l'un & l'autre eſt folie. Il faut ne s'en prendre à rien. Corrige la choſe, ſi tu le peux; que te ſert-il de t'en plaindre? Il ne faut rien faire en vain.

XVIII. Ce qui meurt, ne ſort point du monde, & s'il y demeure, c'eſt donc une marque qu'il s'y change, & qu'il s'y diſſout dans ſes propres principes. Ces principes du monde ſont auſſi les tiens, & ils ſe changent, mais ſans murmurer.

XIX. Chaque choſe eſt faite pour quelque action, le cheval, la vigne. Qu'y a-t-il là de

maxime. Preſque tous les hommes ſont dans ce pernicieux prejugé, que quand ils ont dit ou reſolu quelque choſe, il eſt honteux de changer d'avis & de ſe rendre aux lumieres d'un autre. Antonin donc icy un contrepoiſon tres-ſalutaire contre ce venin mortel de la honte & de la fauſſe gloire; & il prouve que quand nous changeons d'avis, l'action eſt toute-entiere de nous, puiſque c'eſt nôtre eſprit ſeul qui a jugé de la verité de la choſe propoſée & qui a choiſi.

XVII. *Aux Atomes ou aux Dieux.* ] C'eſt à dire à la fortune, qui ſelon le ſentiment des Epicuriens gouverne le monde, ou à la providence qui eſt la maîtreſſe ſelon les Stoïciens.

XIX.

de surprenant? Le soleil te dira aussi qu'il est au monde pour faire quelque chose; les autres dieux te diront de même. Et toy, pourquoy es-tu donc né? est-ce pour vivre dans les plaisirs? voy toy-même, si le sens commun le souffre.

XX. La nature en disposant chaque chose, n'a pas en moins d'égard à sa fin qu'à son commencement & à sa durée, comme un bon joüeur de paume, quand il pousse sa balle. Quel bien ou quel mal arrive-t-il à cette balle quand elle est bien poussée, ou quand elle tombe, & qu'elle va dessous? Ces

XIX. *Les autres Dieux te diront de même.* ] *Les autres Dieux*, c'est à dire *les autres Astres.* Car les Stoïciens croyoient que les astres étoient animez, & ils les estimoient des Dieux.

XX. *Comme un bon joüeur de paume, quand il pousse la balle.* ] Cette comparaison me paroît fort belle. Comme un bon joüeur de paume ne vise pas seulement à pousser la balle, mais à la pousser où il faut & où il veut la placer; tout de même Dieu, qui, comme dit Plaute, nous tient dans sa main comme des balles

*Enimverò Di nos quasi pilas homines habent.*

ne pense pas seulement à nous faire naître, mais il a ses vûës pour nôtre durée & pour nôtre fin. Ainsi nous ne devons nullement nous mettre en peine. Dieu sçait bien ce qu'il veut faire de nous. Le meilleur joüeur de paume peut manquer, mais Dieu ne manque jamais, & ne prend jamais de fausses mesures.

*Quand elle tombe ou qu'elle va dessous.* ] Elle tombe souvent contre le dessein de celuy qui la pousse. Mais

Ces bouteilles qui se forment sur l'eau, quel bien ou quel mal sentent-elles quand elles subsistent ou qu'elles disparoissent? Quel bien ou quel mal sent une lampe quand elle brûle ou qu'elle s'éteint?

XXI. Tourne ton corps comme l'on tourne un habit, & regarde ce qu'il est au-dedans quand

Mais il ne nous arrive jamais de tomber contre le dessein de Dieu. Ce dessein s'accomplit toûjours en nous.

*Quel bien ou quel mal sent une de ces bouteilles qui se forment sur l'eau.* ] Il prend une de ces bouteilles, parce que nôtre vie leur est justement comparée. Il y a sur cela un beau passage dans le Contemplateur de Lucien, où Caron dit à Mercure. *Je veux te dire à quoy je compare les pauvres mortels. N'as-tu jamais vû de ces enflûres d'eau qui se font dans les torrens, je veux dire de ces bouteilles dont se forme ensuite l'écume. Il y en a de petites qui crevent presque en naissant, & il y en a de grosses qui durent plus long-temps, & qui aprés s'être encore bien enflées du debris des autres, crevent enfin par leur excessive grosseur. Telle est la vie de l'homme, &c.*

XXI. *Tourne ton corps comme l'on tourne un habit.* ] Cet article est plein de sens. Comme quand on veut examiner un habit & le nettoyer, on le tourne & on met en dehors ce qui étoit en dedans il faut faire de même de nôtre corps, il faut le tourner pour voir au grand jour en quel état il est dans la maladie, dans la vieillesse, & dans la débauche. Ce qui a fourny à Antonin cette belle idée, c'est sans doute la ruse dont on dit que se sert le heriſſon de mer, quand il a avalé l'hameçon, il se tourne comme une poche qu'on renverse, & mettant de cette maniere le dedans dehors,

il

quand il vieillit, quand il eſt malade, & quand il eſt plongé dans la débauche.

XXII. Celuy qui loüe & celuy qui eſt loüé, le panegyriſte & le heros n'ont tous deux qu'une vie tres-courte. D'ailleurs le bruit de ces loüanges ne retentit que dans un petit coin du monde. Tous les hommes n'en ſont pas d'accord entr'eux, & pas un n'en eſt bien d'accord avec ſoy-même. Enfin toute la terre n'eſt qu'un poinct.

XXIII. Ne ſois attentif qu'à ce que tu fais preſentement, ſoit que tu penſes, que tu agiſſes, ou que tu parles.

XXIV. Tu merites tous les malheurs qui t'arri-

il ſe defait de l'hameçon qui tombe & lache priſe. Nous pouvons faire par la force & par l'agilité, de nôtre eſprit ce que le heriſſon fait par la force & l'agilité de ſon corps.

XXII. *Et pas un n'en eſt bien d'accord avec ſoy même.* ] Que ce trait eſt beau ! Parmy ceux qui nous loüent, il n'y en a preſque pas un, qui, aprés avoir examiné ce qu'il dit, en ſoit bien d'accord avec luy-même, & qui ne croye ſouvent le contraire. On ne loüe ordinairement que par bienſeance, par coûtume, ou par intereſt. Cela devroit bien guerir l'enflûre que nous cauſe l'amour des loüanges.

XXIV. *Tu meriter tous ces malheurs.* ] Antonin ſe parle ainſi à luy-même ſelon ſa coûtume, ſûr quelque malheur qui luy étoit arrivé, & dont il n'accuſe que le delay qu'il apportoit à s'avancer dans le chemin de la vertu, & à ſe rendre plus honneſte homme. Car ſelon ce beau mot de ſaint Jerôme, *Perfectum eſſe*

*nil*

t'arrivent, parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honneſte homme, que de l'être aujourd'huy.

XXV. Fais je quelque choſe? je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque choſe? je le reçois en le rapportant aux Dieux, & à la ſource commune d'où dérive tout ce qui ſe diſtribuë dans cet Univers.

XXVI. Qu'eſt-ce que le bain? de l'huile, de la ſueur, de la craſſe, de l'eau, des raclûres. Il n'y a rien là que de ſale & de dégoutant; il en eſt de même de toutes les parties de nôtre vie, & de tout ce que nous ſentons & que nous voyons.

XXVII.

*nolle, delinquere eſt. C'eſt pecher que de ne vouloir pas ſe rendre parfait.*

XXV. *Fais-je quelque choſe? je le fais en le raportant au bien des hommes.* ] Antonin avoit ce principe profondément gravé dans le cœur, être ſoumis à Dieu & faire du bien aux hommes.

XXVI. *Qu'eſt-ce que le bain?* ] Quand on examine chaque choſe en détail, il n'y en a pas une, je dis même des plus agreables & des plus propres, qui ne puiſſe nous donner du dégouſt pour nous-mêmes. C'eſt le but de cette maxime où Antonin examine le bain, c'eſt à dire ce qui faiſoit les délices des Romains; Témoin ce mot qu'un grand homme avoit mis ſur la porte de ſes bains: *Et voluptati plurimum & ſaluti:* pour le plaiſir & pour la ſanté. Que ces examens ſont utiles! mais il y a peu de gens capables d'y entrer.

XXVII. Lucilla a vû mourir Verus & l'a suivi ; Secunda a vû mourir Maxime & est morte aprés ; Epitunchanus n'a pas survécu long-temps à Diotime, Antonin a suivi sa Faustine ; Celer a été bientôt rejoindre Hadrien. Il en est de même de tout. Où sont presentement ces esprits subtils, tant de grands Astrologues, tant d'hommes pleins de vanité ? Ces esprits subtils comme Hierax, Demetrius le Platonicien, & Eudemon ? Ils n'ont vécu qu'un jour, & sont morts depuis plusieurs siécles. La memoire des uns ne leur a survécu que peu de temps, & les noms de la plûpart des autres ne se sont conservez que dans des fables qui sont déja surannées. Que tout cela te fasse souvenir que cet assemblage de ton corps

XXVII. *Lucilla a vû mourir Verus & l'a suivi.* ] Il parle de sa fille Lucilla qu'il avoit mariée à l'Empereur Verus. Ce passage prouve qu'il y a dans ce Recueil des maximes qui ont été écrites dans les dernieres années de la vie d'Antonin.

*Epitunchanus n'a pas survécu long-temps à Diotime.* ] Je ne connois ny Diotime ny Epitunchanus. Ce dernier est nommé dans les inscriptions des Tombeaux, mais on n'en sçait pas davantage.

*Celer.* ] Caninius Celer celebre Rheteur qu'Adrien avoit donné pour maître à Antonin & à Verus.

*Et les noms de la plûpart des autres ne se sont conservez que dans des fables qui sont déja surannées.* ] Voilà le chemin que font d'ordinaire les noms des plus grands hommes, ils vieillissent peu à peu, & n'ont enfin de place que dans les fables qu'on ne lit plus.

corps doit auſſi être diſſipé, & que ton eſprit ſera ou tranſporté ailleurs, ou éteint.

XXVIII. Le plaiſir de l'homme conſiſte à faire ce qui eſt propre à l'homme. Or le propre de l'homme c'eſt d'aimer ſon ſemblable; de mépriſer ſes paſſions; de juger de la verité & de la probabilité de ſes opinions; & de conſiderer la nature univerſelle & tout ce qu'elle fait.

XXIX. Nous avons trois engagemens. L'un nous lie avec la cauſe environnante, *qui eſt le corps.* L'autre nous lie avec la cauſe divine, d'où deſcend tout ce qui arrive à tout le monde, *c'eſt à dire avec la raiſon univerſelle, avec Dieu.* Le troiſiéme enfin nous lie avec tous les hommes, *c'eſt à dire avec la ſocieté.*

XXX. La douleur eſt un mal ou pour le corps ou pour l'ame. Eſt-ce pour le corps? qu'il s'en plaigne. Eſt-ce pour l'ame? mais il dépend de l'ame de conſerver ſa propre ſereniteé & ſa tranquillité, & de ne pas juger que ce ſoit un mal. Car tous nos jugemens, tous nos mou-

XXVIII. *Le plaiſir de l'homme.* ] On n'a qu'à s'examiner ſelon cette regle, & on verra ſi on ne fait pas conſiſter tout ſon plaiſir à faire le contraire de ce que dit icy Antonin.

XXIX. *Nous avons trois engagemens.* ] Dieu, nôtre prochain, & nous-mêmes, & voilà les trois ſources de tous nos devoirs.

XXX. *Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations.* ] Cela eſt vray au pied de la lettre.

mouvemens, toutes nos inclinations, & toutes nos averſions ſont au-dedans, & il n'y a point de mal qui en approche.

XXXI. Chaſſe toutes tes imaginations, en te diſant inceſſamment à toy-même, il dépend preſentement de moy de faire qu'il n'y ait dans mon ame aucun vice, aucun deſir, en un mot aucun trouble. Mais en prenant chaque choſe pour ce qu'elle eſt, je m'en ſers, comme il faut s'en ſervir. Souviens-toy que la nature t'a donné ce pouvoir.

XXXII. Et dans le Senat & par tout ailleurs, il faut parler avec décence & modeſtie, & ne pas chercher les ornemens dans un diſcours qui doit être mâle & ſain.

XXXIII.

lettre. Mais le peché nous a rendu ſi foibles que non ſeulement nous avons perdu l'empire que nous avions au dehors, mais que nous ne pouvons plus défendre le dedans des attaques que les objets exterieurs nous livrent: & c'eſt ce que ces grands Philoſophes n'ont pas connu.

XXXI. *Il depend preſentement de moy.*] Avec le ſecours de Dieu.

*La nature t'a donné ce pouvoir.*] La nature, c'eſt a dire Dieu.

XXXII. *Et dans le Senat & par tous ailleurs, il faut parler avec decence & modeſtie, & ne pas chercher les ornemens dans un diſcours qui doit être mâle & ſain.*] Les Stoïciens mépriſoient extremement l'éloquence à l'exemple de Socrate qui ne pouvoit la ſouffrir. Quand je dis l'éloquence, je parle de celle qui cherche les ornemens du diſcours, qui ne ſont ſimplement

XXXIII. La Cour d'Auguſte, ſa femme, ſa fille, ſes neveux, les fils de ſa femme, ſa ſœur, ſon gendre Agrippa, ſes parens, ſes amis, Areus, Mecenas, ſes Medecins, ſes Preſtres, tout eſt mort. Paſſe de là à d'autres & penſe non pas à la mort d'un homme, mais à celle des familles entieres, comme de tous les Pompées, ſur le tombeau de l'un deſquels on a mis: *C'eſt le dernier de ſa race.* Quels ſoins ne ſe ſont pas donnez & quelles peines n'ont pas priſes leurs devanciers pour laiſſer un ſucceſſeur? Mais il faut enfin que quelqu'un ſoit

plement qu'ornemens. En effet, cette eloquence eſt le fruit de la corruption des hommes Si nous étions tels que nous devrions être, tous nos ſoins n'iroient qu'a faire connoître la verité: ainſi nous mépriſerions les ornemens pour ne nous attacher qu'aux preuves; & contens de ne pas deplaire à ceux qui nous écoutent, nous éviterions de leur donner trop de plaiſir. Voilà l'éloquence qu'Antonin appelle *mâle* & *ſaine*, & que Socrate nomme avec raiſon *le Medecin des ames.* Mais tout eſt ſi perverti, que nous travaillons bien moins à éclairer nos Auditeurs qu'à les ſeduire; comme ils cherchent bien plus à être trompez qu'à être inſtruits. S'il étoit poſſible que nos paſſions ſe gliſſaſſent dans l'arithmetique & dans la geometrie, comme elles ſe ſont gliſſées dans la recherche du faux & du vray, toute la connoiſſance que nous avons des nombres & des figures, ſeroit bien-tôt ou alterée ou perduë.

XXXIII. *Areus.* ] Le Philoſophe Areus qui étoit fort eſtimé à la Cour d'Auguſte, qui avoit été ſon diſciple.

soit le dernier. Penſe aprés cela à la mort des nations entieres.

XXXIV. Il faut borne & ajuſter ſa vie à la meſure de chaque action. Si ce que nous faiſons preſentement a tout ce qu'il luy faut, & qu'il dépend de nous de luy donner, c'eſt aſſez. Or perſonne ne peut empêcher que mon action n'ait tout ce qu'il luy faut pour être entiere. Peut-être que quelque obſtacle viendra du dehors. Qu'eſt-ce qui pourra t'empêcher de vivre juſtement, ſagement, & prudemment? peut-être quelqu'autre choſe viendra-t-elle empêcher l'effet de mon action. Mais ſi tu prens doucement cet obſtacle & que tu te ſerves patiemment de cette action, il en naîtra tout d'abord une autre action qui tiendra la place de la premiere, & qui s'ajuſtera parfaitement avec la regle dont j'ay parlé.

XXXV. Recevoir ſans orgueil & rendre ſans peine.

XXXVI.

XXXIV. *Il faut borner & ajuſter ſa vie à la meſure de chaque action.* ] Il ny a rien de plus ſage que ce precepte. Nous ne ſommes pas dans le monde pour y faire un certain nombre d'actions; une ſeule ſuffit pour rendre notre vie entiere & complette, pourvû qu'elle ſoit bien faite, & qu'il n'y manque rien de nôtre part. Or il n'y a perſonne qui puiſſe nous empêcher de la bien faire & de l'achever.

XXXV. *Recevoir ſans orgueil & rendre ſans peine.* ] Il ne faut ni s'enorgueillir des biens que Dieu nous fait, ni murmurer quand il les retire. Ce precepte d'An-

XXXVI. N'as-tu jamais vû un pied, une main, ou une teſte coupée & ſeparée de ſon corps? Celuy qui refuſe ce qui luy arrive, qui ſe ſepare des autres, & qui dans toutes les actions n'a aucun égard à la ſocieté, ſe rend, autant qu'il peut, ſemblable à ces parties coupées. Tu t'es ſeparé, tu as rompu cette union que la nature avoit faire; car tu eſtoit membre d'un corps, & tu l'as quité. Mais tu as cet avantage qu'il eſt encore en ton pouvoir de t'y reünir, grace que Dieu n'a accordée à aucune de ces autres parties. Quand elles ſont une fois coupées, cela eſt fait pour toûjours, elles ne peuvent plus ſe réjoindre. Admire donc la bonté dont Dieu a uſé envers l'homme; afin

d'Antonin s'accorde fort bien avec ces paroles de ſaint Paul: *Qu'as-tu que tu ne l'ayes reçû; & ſi tu l'as reçû, pourquoy t'en glorifies-tu?*

XXXVI. *Admire donc la bonté dont Dieu a uſé envers l'homme.* ] C'eſt à peu prés le même raiſonnement que fait ſaint Paul lors qu'en parlant aux Gentils qui avoient eſté entez ſur l'olivier franc à la place des Juifs que Dieu en avoit retranchez comme branches inutiles, il leur dit: *Voyez donc la bonté & la ſeverité de Dieu, ſa ſeverité ſur ceux qui ſont tombez & ſa bonté ſur vous, ſi vous perſeverez dans ſa grace. Car autrement vous ſerez auſſi retranchez; mais eux mémes, s'ils ne s'obſtinent pas dans leur incredulité, ils ſeront entez de nouveau, car Dieu eſté puiſſant pour les enter encore. En effet, ſi vous avez été couper de l'olivier ſauvage pour être entez contre vôtre nature ſur l'olivier franc, combien plus facilement eux qui ſont les branches naturelles*

fin qu'il ne pût pas se separer de la societé tout d'un coup, & pour jamais, il a fait dependre de luy de retourner, de se réjoindre & de reprendre le même poste qu'il avoit occupé.

XXXVII. Comme chaque animal raisonnable a reçû de la nature universelle presque toutes ses autres facultez, il en a aussi reçû celle-cy : C'est que de la même maniere qu'elle plie, tourne, accommode à son usage, & fait entrer dans l'ordre de sa predestination tout ce qui s'oppose à elle, l'animal raisonnable peut aussi convertir en sa propre action tous les obstacles qu'il rencontre, & s'en servir pour parvenir à ses fins.

XXXVIII. Que l'idée de toute ta vie consi-de-

*turelles seront-ils entez sur leur propre tige ?*

XXXVII. *Comme chaque animal a reçû de la Nature universelle presque toutes ses autres qualitez.* ] Cet article me paroît parfaitement beau, & je ne trouve rien de plus noble & de plus grand que cette pensée, que comme Dieu a communiqué presque toutes ses autres facultez à nôtre ame : car il luy a donné sa spiritualité, son immortalité, & une partie de ses autres qualitez & de ses lumieres, ( & il dit *presque* parce qu'elle ne luy a donné ny son essence éternelle, ny ses perfections, ) elle luy a communiqué aussi la vertu de tirer une aide & un secours de tout ce qui luy fait obstacle ; de même que Dieu convertit en sa propre action, tout ce qui semble s'opposer à sa providence, dont tous les obstacles en font que hâter que l'accomplissement.

XXXVIII. *Que l'idée de toute la vie.* ] Antonin combat icy la malheureuse erreur des hommes, qui en

ſiderée en gros ne te trouble point. Ne te tourmente point à prevoir tous les maux qui peuvent vray-ſemblablement t'arrive dans la ſuite, mais à meſure qu'ils t'arriveront, demande toy à toy-même, cela eſt-il ſi inſuportable ? Tu auras honte de l'avouër. D'ailleurs ſouviens-toy que le paſſé ny l'avenir ne ſont point fâcheux, il n'y a que le preſent, or le preſent ſe reduit à peu de choſe, ſi tu le regardes tout ſeul & en luy-même, & ſi tu fais des reproches à ton ame de ſuccomber ſi lâchement ſous un ſi petit fardeau.

XXXIX. Panthée ou Pergame ſont-ils encore aſſis ſur le tombeau de leur Maître? Cabrias

en conſiderant la vie en gros, prevoyent tous les accidens fâcheux qui peuvent leur arriver, s'en tourmentent par avance, & ſouffrent des maux qu'il n'ont pas.

*Ny le paſſé ny l'avenir ne ſont point fâcheux.* ] Car l'un n'eſt plus, & l'autre n'eſt pas encore. On peut ajoûter même que le ſouvenir des maux paſſez eſt plus agreable que fâcheux.

*Il n'y a que le preſent.* ] Car on ne peut ſouffrir veritablement que de ce qui eſt preſent, comme dit Ciceron dans le premier livre De finib. *Corpore nil niſi quod præſens eſt & adeſt ſentire poſſumus.*

*Or le preſent ſe reduit à peu de choſe, ſi tu le regardes tout ſeul & en ſoy-même.* ] En effet, le preſent n'eſt qu'un point : & ce qui nous le fait trouver ſi conſiderable, c'eſt que nous ne le detachons pas entierement du paſſé ny de l'avenir.

XXXIX. *Panthée ou Pergame ſont-ils encore aſſis ſur le tombeau de leur maître?* Un des grands honneurs qu'on rendoit aux Princes aprés leur mort, eſtoit que

brias & Diotime pleurent-ils encore sur celuy d'Adrien? Cela est ridicule, & quand ils y seroient encore, ces morts le sentiroient-ils? Et s'ils le sentoient, s'en réjouïroient-ils? Et s'ils s'en réjoüissoient, cela rendroit-il ceux-cy immortels? N'est-ce pas aussi leur destinée de vieillir & de mourir ensuite? Et quand ceux-cy seroient morts, que deviendroient donc les autres? Tout n'est que puanteur & pourriture au fonds du sac.

XL. Si tu as le discernement si fin, sers t'en dans

que leur principaux amis alloient passer les jours & les nuits sur leur tombeau, qu'ils arrosoient de leurs larmes. Antonin condamne icy cette superstition. Mais son principal dessein est de faire voir qu'il est ridicule à un Prince de s'enorgueillir de tous ces honneurs, puis qu'il n'y prendra plus aucune part; & que supposé même qu'il y en prist, & qu'ils eussent la vertu de le rejouir, ceux qui les rendent étant mortels, il faudroit enfin qu'il en fust privé. De maniere qu'à examiner la chose à fond, on n'y trouve que misere. C'est le veritable sens de cet article qui est fort beau.

*Panthée ou Pergame.* ] Ce dernier étoit un Affranchy de l'Empereur Verus; & Panthée étoit cette belle fille qu'il mena d'Ionie à Rome; qu'il affranchit, & dont il fit sa maîtresse. Elles parvint à une si grande fortune qu'elle avoit des Gardes & tout le train d'une Princesse. C'est la même dont Lucien fait le portrait dans le Dialogue des *Images*, & qu'on a prise mal à propos pour l'Imperatrice.

XL. *Si tu as le discernement si fin, sers t'en dans tes jugemens.* ] Rien n'est plus ordinairement que de voir

dans tes jugemens, comme a fort bien dit un Sage.

XLI. Je ne vois dans l'animal raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la *justice*; mais j'y en vois une qui est opposée à la volupté, c'est la temperance.

XLII. Si tu peux t'empêcher de juger de tout ce qui te paroît fâcheux, te voila dans un asyle assuré. A qui parles tu? à mon ame. Mais

des hommes qui se piquent d'avoir du discernement : mais ils ne sentent pas qu'ils parlent contr'eux. Car comment s'en servent-ils, & à quoy le font-ils paroître; le mieux qui leur puisse arriver, c'est de se tromper dans cette opinion.

XLI. *Je ne vois dans l'animal raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la justice.* ] Toutes les fois que deux contraires il y en a un qui est une vertu, il s'ensuit delà necessairement que l'autre est un vice. Or il est constant qu'il n'y a aucune vertu opposée à la justice, & que la temperance est une vertu contraire à la volupté : donc la volupté est un vice & la justice & la temperance sont des vertus. C'est une demonstration que rien ne sçauroit combattre.

XLII. *Si tu peux t'empêcher de juger de ce qui te paroît fâcheux.* ] Si nôtre opinion ne fait pas tout nôtre mal, elle l'augmente considerablement, c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner qu'Antonin recommande si souvent de le faire faire; & de nous empêcher de juger. Que si nous voulons tant juger, il faut le faire comme cet Anaxarchus qui dit au Tyran de Cypre qui le faisoit piler dans un mortier : *Pile tant que tu voudras, c'est l'étui d'Anaxarchus que tu piles, & non pas luy.*

*Mais*

Mais eſt-ce que je ſuis ſeulement une ame? *n'ay-je pas auſſi un corps*? j'en conviens. Que mon ame donc ne ſe trouble point elle-même, & ſi le reſte ſe trouve mal, qu'il en juge ſeul.

XLIII. Tous les obſtacles qui empêchent le ſentiment & le mouvement, ſont contraires à la nature animale. Ceux qui empêchent la vegetation, ſont contraires à la nature des plantes; & ceux qui empêchent l'eſprit, ſont contraires à la nature raiſonnable. Fais toy à toy-même l'application de toutes ces veritez; es-tu chatoüillé par la volupté, ou tourmenté par la douleur? C'eſt l'affaire du ſentiment; Qu'il y prenne garde. S'oppoſe-t-on à tes volontez & à tes deſirs? ſi tu as formé ces deſirs ſans exception, cet obſtacle eſt aſſurément contraire à la nature raiſonnable; Mais ſi tu t'es

*Mais eſt-ce que je ſuis ſeulement une ame?* ] C'eſt la réponſe ordinaire de ceux qui veulent excuſer leur molleſſe & leur lâcheté; Mon ame eſt ſi mélée avec le corps, qu'elle ne peut s'empêcher de participer à tout ce qu'il ſouffre. Antonin y répond fort bien.

XLIII. *Tous les obſtacles qui empêchent le ſentiment & le mouvement.* ] Il n'y a rien de mieux penſé que toutes ces differences d'obſtacles, n'y rien de plus vray que l'application qu'Antonin en fait.

*Si tu as formé ces deſirs ſans exception, cet obſtacle eſt aſſurément contraire à la nature raiſonnable.* ] Mais cet obſtacle vient alors de toy, & non pas de la choſe, & par conſequent la verité qu'il demontre demeure dans ſon entier.

t'es proposé tous les accidens qui pouvoient arriver, & qui arrivent d'ordinaire, il n'y a point encore là d'obstacle pour toy : car nul autre que toy-même ne peut empêcher ny retarder les mouvemens de ton esprit ; ny le fer, ny le feu, ny les tyrans, ny la calomnie ; rien enfin n'en peut approcher, quand il est bien recueilly & ramassé en luy-même, & qu'il est, pour ainsi dire, parfaitement rond.

XLIV. Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ? je n'en ay jamais fait aux autres que malgré moy.

XLV.

*Et qu'il est pour ainsi dire parfaitement rond.* ] Antonin fait allusion icy à certains vers d'Empedocle qui soûtenoit que la rondeur est la plus parfaite & la plus durable de toutes les figures, & ce sentiment est expliqué au long dans les Timée de Platon : on peut voir l'art. III. du LIV. XII. C'est sur cela qu'Horace a dit dans la sat. VII. du LIV. II. en parlant de l'homme libre,

*—— Et in se ipso totus teres atque rotundus,*
*Externi ne quid valeat per leve morari.*

*Qu'il est tout renfermé en luy-même & si rond qu'il ne donne aucune prise à rien d'étranger.*

XLIV. *Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ?* ] Voilà un beau mot & bien plein de sens. Antonin se parloit ainsi à luy-même dans quelque rencontre où il se voyoit en état de succomber aux attaques de quelque passion. *Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ?* Nous devons tenir le même langage toutes les fois que nous nous trouvons dans le même danger. Quoy pendant que je veille avec tant de soin pour m'empêcher de faire le moindre deplaisir aux

XLV. Les uns se plaisent à une chose, les autres à une autre; pour moy je ne me plais qu'à avoir un esprit sain & exempt de toute sorte d'aversion, soit pour les hommes, soit pour les accidens qui leur peuvent arriver; en un mot un esprit qui voye tout avec des yeux tranquilles; qui reçoive tout avec plaisir; & qui se serve de tout selon son prix & son merite.

XLVI. Donne-toy desormais le temps present. Ceux qui se tourmentent à remplir de leur gloire toute la posterité ne songent pas que ceux qui leur succederont seront semblables à ceux avec lesquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent souffrir; ils ne songent pas que tous

aux autres, j'aurois la cruauté de me donner moy-même la mort?

XLVI. *Donne-toy desormais le temps present.* ] Comme s'il disoit, au lieu d'être toûjours flotant dans l'attente d'un avenir incertain, *dubiæ spe pendulus horæ*, commence desormais à te procurer le seul bien qui soit en ta puissance qui est de jouïr du present. Les hommes sont si aveugles qu'ils quittent toûjours ce qui est, pour ce qui n'est pas.

*Ne songent pas que ceux qui leur succederont seront semblables à ceux avec lesquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent souffrir.* ] Ce raisonnement est subtil, mais il ne laisse pas d'être solide. En effet, si on étoit capable d'examiner un moment la chose sans interest & sans passion, on trouveroit un ridicule extreme à rechercher avec tant d'empressement l'estime de gens qu'on ne verra point, & qu'on ne pourroit, souvent ny estimer,

tous ces gens-là mourront comme eux. Que cela te fait-il donc qu'ils chantent tes loüanges, ou qu'ils ayent de toy telle, ou telle opinion.

XLVII. Prens-moy, jette-moy où tu voudras; par tout j'auray mon ame paisible & tranquille; c'est à dire qu'elle sera contente pourvû qu'elle se possede, & qu'elle puisse agir selon sa nature & son devoir.

XLVIII. Une telle chose merite-t-elle que mon ame se trouble, & qu'elle devienne pire qu'elle n'est, en se rabaissant, en desirant, en se laissant abattre & épouvanter? Eh que trouveras-tu qui le merite?

XLIX. Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme; ny au bœuf rien qui n'ap-

mer, ny souffrir, si on les voyoit. Il y a dans ce sentiment une contradiction qu'on ne peut ny expliquer, ny comprendre.

XLVIII. *Une telle chose merite-t-elle que mon ame se trouble.* ] Quand on est capable d'examiner ainsi chaque chose en détail pour voir si elle merite que nous cedions, & que nous nous troublions, il est certain qu'on n'en trouve pas une qui soit digne de cet honneur; & quand nôtre ame est assez lâche pour rendre les armes & pour succomber, nous pouvons luy dire avec une juste indignation,

*Cui tantum de te licuit?*

*Malheureuse, qu'est-ce qui a eu tant de pouvoir sur toy?*

XLIX. *Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme.* ] De tout ce qui peut arriver à l'homme il n'y a rien qui ne soit un accident humain. Qui dit un acci-

n'appartienne au bœuf; ny à la vigne, ny à la pierre, rien qui ne leur ſoit convenable. Donc, ſi ce qui arrive à chaque choſe, eſt ce qui luy eſt propre & naturel, de quoy te fâches-tu? la nature univerſelle ne ſçauroit t'apporter rien d'inſupportable.

L. Si tu es troublé par quelque objet exterieur, ce n'eſt pourtant pas cet objet qui te trouble, c'eſt l'idée que tu en as, & il dépend de toy de l'effacer. Si c'eſt quelque choſe qui dépende de la diſpoſition de ton eſprit, pourquoy ne le corriges-tu, & ne le redreſſes-tu pas, qu'eſt ce qui t'en empêche? Il en eſt de même ſi tu es affligé de ne pas faire une telle action qui te paroît bonne; pourquoy ne l'a fais-tu pas au lieu de t'affliger? Un obſtacle plus puiſſant m'en empêche. Ne t'afflige donc pas, puiſque la cauſe de cette privation n'eſt point en toy. Mais je ne ſçaurois vivre ſans cela

accident humain dit une choſe qui n'eſt pas étrangere à la nature de l'homme & qui luy eſt proportionnée. Si elle luy eſt proportionnée, elle n'eſt donc pas inſupportable, & il eſt honteux d'y ſuccomber. Cette verité ſeroit inconteſtable ſi la nature humaine étoit dans la perfection où les Stoïciens la concevoient; mais le peché l'a ſi fort affoiblie qu'on peut dire que le moindre accident eſt au-deſſus d'elle, ſi Dieu ne luy donne la force d'y reſiſter.

L. *Ne t'afflige donc pas, puiſque la cauſe de cette privation n'eſt point en toy.* ] Quand nous nous ſommes portez à faire le bien, ſi une cauſe étrangere nous a

cela. Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu en sortirois si tu avois réüssi. Mais n'oublie pas de pardonner à ceux qui t'ont fait obstacle.

LI. Souviens-toy que la partie superieure de l'ame est invincible quand elle est bien ramassée en elle-même, & qu'elle se contente de

empêchez de l'achever, nôtre peine n'est pourtant pas perduë, & nôtre bonne volonté est prise pour l'effet. C'est pourquoy saint Chrysostome remarque fort bien que saint Paul dit (a) que *chacun sera recompensé selon son travail.* Il n'a garde de dire selon *ses succés*; car les succés ne dependent pas de nous. Il dit *selon son travail*, parce que comme dit Isaïe, (b) quoy que nous travaillions en vain, & que nous employons inutilement toutes nos forces, nôtre œuvre est pourtant entre les mains du Seigneur, nôtre travail est devant nôtre Dieu.

*Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu en sortirois si tu avois reüssi.* ] Il n'y a que cela à repondre à cette ridicule proposition, *je ne sçaurois vivre si je ne fais cela.* Meurs donc, mais meurs avec la même tranquillité que tu ferois si tout t'avoit succedé selon tes desseins. Ce qu'il ajoûte est digne d'un Chrêtien. C'est le veritable sens de ce passage, qui avoit été malheureusement corrompu. Comme il seroit aisé de le prouver, s'il s'agissoient icy de critique.

LI. *Souviens-toy que la partie superieure de l'ame est invincible.* ] Cet article est parfaitement beau. Nôtre ame est invincible, alors même qu'elle s'opiniâtre contre toute sorte de justice & de raison. Que sera-ce donc quand elle joindra à ses propres forces, celles de la justice dont le propre est de triompher de tout, & qu'un Poëte Grec appelle *la plus forte de toutes les choses?*

LII.

(a) 1 Cor. 3. 8. (b) Isa. 49. 4.

de ne pas faire ce qu'elle ne veut pas, lors même qu'elle s'opiniâtre & qu'elle resiste contre toute sorte de raison. Que sera-ce donc quand elle se portera à quelque chose aprés une meure deliberation & par un choix raisonnable & juste? voilà pourquoy un esprit libre & patient est une forteresse imprenable; l'homme n'a point d'asyle plus seur où il puisse se retirer pour ne plus craindre de surprise. Celuy qui ne le connoit pas, est ignorant; & celuy qui le connoît & ne s'y retire pas, est malheureux.

LII. N'ajoûte rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent. On te dit qu'un tel a mal parlé de toy. Voilà le rapport qu'on te fait. Mais te dit-on que cela te blesse? non sans doute. Vois-je un enfant malade? Je le voy bien, mais qu'il soit en danger, c'est ce que je ne vois pas. Demeure donc toûjours de

LII. *N'ajoûte rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent.* ] Ce precepte est tres-sage. C'est Dieu qui nous envoye tout ce qui nous arrive, mais c'est nous qui l'expliquons, & qui le prenons toûjours en mal au lieu de le prendre en bien. C'est en nous-mêmes que nous prenons tout ce que nous y trouvons de rude & de fâcheux; & c'est ce que les Stoïciens condamnoient. Ils vouloient qu'on se contentât d'envisager l'objet tel qu'il est, & tel qu'il se presente d'abord, sans y rien ajouter, & sans en croire le rapport de nôtre imagination qui nous le déguise. On peut voir sur cela le chap. 1. du XIX. liv. d'Aulugelle.

de même dans tes premieres penſées; n'y ajoûte rien, de toy & rien ne t'arrivera que ce que tu vois, ou plûtôt ajoûtes y, mais en homme qui connoît tout ce qui peut arriver dans le monde.

LIII. Le concombre eſt amer; n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin; évite-les. Cela ſuffit. Garde-toy bien de dire, pourquoy cela eſt-il dans le monde? car tu ſerois la riſée d'un phyſicien, comme tu le ſerois d'un cordonnier & d'un menuiſier, ſi tu trouvois mauvais qu'ils euſſent dans leur boutique

*Ou plûtôt ajoutes-y, mais en homme.* ] Cette repriſe eſt merveilleuſe. *Mon fils eſt malade*, au lieu d'ajoûter à ce premier objet, *il mourra, je ſuis perdu, je ne puis plus vivre*; ajoûtes-y en homme qui connoît les cauſes de tout, *il eſt mortel, Dieu n'a fait que me le prêter, c'eſt luy qui le redemande; il en eſt le maître, il peut le prendre quand il voudra; ſa volonté ſoit faite & non pas la mienne.*

LIII. *Le concombre eſt amer: n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin: évite les.* ] Antonin veut s'empecher de tomber dans le ridicule de la plûpart des gens qui condamnent tout ce dont ils ne connoiſſent pas l'utilité, & qui demandent, *Pourquoy cela eſt-il dans le monde?* Mais au lieu de s'amuſer à rechercher l'uſage de chaque choſe, ce qui ſeroit trop-long, il ſe contente de faire voir en general que tout ce qui nous paroît le plus inutile eſt, comme tout le reſte, la matiere dont la nature ſe ſert pour produire tous les Ouvrages qui partent d'elle. Cet article eſt parfaitement beau & tres-digne d'un grand Philoſophe.

tique les rognures & les sieures de leur travail. Cependant tous ces ouvriers ont des endroits où ils peuvent jetter tout leur rebut, au lieu que la Nature n'en a point, puis-qu'il n'y a rien hors d'elle. Mais c'est ce qui fait tout ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus surprenant dans son art: car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même, change & convertit en sa propre substance tout ce qui te paroît corrompu, vieilly & inutile au-dedans d'elle, & s'en sert pour produire d'autres ouvrages nouveaux: de sorte qu'elle n'a besoin ny de matiere étrangere, ny de lieu pour y jetter ses ordures. Elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art.

LIV. Il ne faut jamais être lâche dans ses actions; turbulent ou inquiet dans le commerce

*Car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même.* ] C'est ce que Seneque a fort bien dit, *Omnia quæ usquam erant cluſit & ſeipſam ſui finem fecit.* La nature *a renfermé tout ce qui étoit par tout & s'est donnée elle-même pour bornes.*

*Elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art.* ] Cette idée me paroît heureuse & noble, la nature n'agit que sur elle, par elle & en elle. Et si quelque chose peut faire comprendre comment Dieu a creé le monde de rien, c'est ce qu'Antonin explique icy.

LIV. *Il ne faut jamais être lâche dans ses actions.* ] C'est le sens de cet article qui contient des preceptes excellens. Combien de gens ne reconnoît-on pas à ces caracteres qu'Antonin blâme?

ce du monde; incertain & vague dans ſes opinions; opiniâtre & precipité dans ſes jugemens, ny enfin trop occupé de ſes emplois ou de ſes affaires.

LV. On me tuë; on me déchire, on me charge de maledictions. Que cela me fait-il? cela empêche-t-il que mon ame ne ſoit toûjours pure, prudente, ſage, & juſte? Si quelqu'un aſſis prés d'une fontaine d'une eau douce & claire s'amuſoit à luy dire des injures, la fontaine en donneroit-elle moins ſon eau pure & claire? Et s'il y jettoit de la bouë & du fumier, n'auroit-elle pas bientôt lavé & diſſipé ces ordures, ſans en être gâtée? Que feras-tu donc pour voir au-dedans de toy une fontaine toûjours vive, & non pas une citerne? travaille inceſſamment à te procurer la liberté, la

LV. *Si quelqu'un aſſis prés d'une fontaine.* ] Je ne trouve rien de plus beau que cette comparaiſon. Comme une fontaine donne toûjours ſon eau pure & nette, & diſſipe les ordures qu'on jette dans ſon lit, il faut de même que l'homme faſſe toûjours de bonnes actions quelques obſtacles qu'on luy oppoſe, & qu'il ſurmonte le mal par le bien.

*Que feras-tu donc pour avoir au-dedans de toy une fontaine toûjours vive?* ] Cela reſſemble bien à ce que JESUS-CHRIST dit dans ſaint Jean, que l'eau qu'il nous donne a boire produit en nous une fontaine ſaillante en vie éternelle. *Sed aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ ſalientis in vitam æternam.* Car les vertus dont Antonin parle, ſont l'eau que Dieu donne, & que nous ne trouvons point en nous.

LVI.

la simplicité, la douceur & la modestie.

LVI. Celuy qui ne sçait pas qu'il y a un monde, ne sçait où il est. Et celuy qui ne sçait pas pourquoy il est creé, ne sçait ny quel est le monde, ny ce qu'il est luy-même. Celuy à qui l'une ou l'autre de ces deux connoissances manque, ne sçauroit rendre raison de luy-même, ny dire pourquoy il est né. Que te semble donc de celuy qui craint le blâme & qui desire les loüanges de ces sortes de gens, qui la plûpart ne sçavent ny où ils sont, ny ce qu'ils sont.

LVII.

LVI. *Celuy qui ne sçait pas qu'il y a un monde, ne sçait pas où il est.* ] Y a-t-il quelqu'un qui ignore qu'il y ait un monde? les plus ignorans ne sçavent-ils pas qu'il y a des élemens, une terre, des cieux ? Mais ce n'est pas ce qu'Antonin a voulu dire. Sçavoir qu'il y a un monde, c'est, dans le sens de cet Empereur sçavoir, comment il a été fait, & qui le gouverne; connoître ses differentes parties, & ce qui les unit; quelle portion de ce tout on est soy-même, & à quel usage on y est destiné? Ces deux connoissances, celle du monde & celle de soy même, sont si liées & si dépendantes l'une de l'autre, qu'on ne peut être privé de l'une sans être privé de toutes les deux. Cela est tres-beau & tres-solide.

*Que te semble donc de celuy qui craint le blâme?* ] On ne s'attendoit pas qu'Antonin en viendroit là. Il n'y a rien de plus fin ny de plus fort, que la maniere dont il laisse tirer les consequences des principes qu'il a posez.

*Qui ne sçavent la plûpart ny où ils sont, ny ce qu'ils sont.* ] On ne sçauroit peindre plus vivement ny en

LVII. Tu veux être loüé d'un homme qui se maudit luy-même trois fois dans une heure. Tu veux plaire à un homme qui se déplaît à luy-même. Car celuy-là peut-il se plaire, qui se repent presque de tout *ce qu'il* fait ?

LVIII. Desormais il ne faut pas seulement respirer l'air qui t'environne, il faut aussi respirer cet Esprit divin qui gouverne tout & qui remplit tout. Car cette vertu intelligente n'est pas moins diffuse & répanduë, & ne se presente pas moins à celuy qui sçait l'attirer, que l'air à celuy qui a la respiration libre.

LIX. En general le vice ne nuit point au monde,

moins de mots, la misere de l'homme; il ne sçait où il est, ny ce qu'il est.

LVIII. *Desormais il ne faut pas seulement respirer l'air qui t'environne, il faut aussi respirer cet esprit divin.* ] Il y a pour nôtre ame un air natal, bien plus pur, & qui guerit bien plus seurément toutes ses maladies, que l'air natal que les Medecins nous ordonnent, ne guerit les maladies du corps. Heureux si nous sçavions recourir au premier, comme nous sommes soigneux de chercher l'autre !

LIX. *En general le vice ne nuit point au monde.* ] Il est impossible que le vice nuise en general au monde, puis qu'il ne subsiste pas par luy-même, & qu'*il n'est* qu'un accident qui arrive à nôtre ame, qui par consequent est la seule qui en patit, pendant qu'elle n'a pas la force ou le courage de le chasser & de s'en defaire. C'est une verité qu'Epictete a demontrée par cette belle comparaison, *Comme on ne met pas un but pour le manquer*

monde, & en particulier il ne nuit qu'à celuy-là seul qui est le maître de s'en défaire quand il voudra.

LX. La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne, & ne luy est pas moins indifferente que son corps & son esprit. Car quoy que nous soyons nés les uns pour les autres, neanmoins

*manquer, aussi le mal ne subsiste-t-il pas dans le monde.* Comme s'il disoit, si le mal subsistoit par luy-même, il seroit donc le but de ceux qui le commettroient, mais on voit au contraire que le but de tous les hommes est de l'éviter: car il n'y en a point qui ait dessein de faire le mal; quand ils le font c'est que ce mal étoit caché sous un bien faux & imaginaire, qui étoit le but qu'ils se proposoient. Cela étant, comme on ne peut en disconvenir, si le mal subsistoit, il subsisteroit donc afin qu'on l'évitât, c'est à dire il seroit pour ne point être; ce qui est aussi absurde que de soûtenir qu'un but est pour ne pas servir de but, & qu'on le met pour le manquer, ou pour ne l'avoir pas en vûë.

LX. *La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne.* Ce libre arbitre, c'est à dire la liberté de nous porter au bien ou au mal, est égal dans tous les hommes. Mais le choix de l'un ne détermine pas le choix de l'autre: car cette détermination ruineroit cette liberté. Ainsi il ne dépend pas de mon prochain de me rendre bon ny méchant; heureux ny malheureux. Son exemple peut ou me corriger, ou me seduire; mais il faut toûjours que je donne mon consentement; & c'est un grand bonheur pour les hommes que personne ne puisse être rendu miserable, que par le vice qui est en luy: *Bono loco res humanæ sunt, quod nemo nisi vitio suo miser est.* Seneque.

LXII.

moins l'ame de chacun conſerve toûjours l'empire d'elle-même libre & independant; autrement le vice de mon prochain pourroit me nuire; ce que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne dépendît pas d'un autre de me rendre malheureux.

LXI. Le ſoleil ſemble épandu par tout, & il l'eſt en effet; mais il remplit tout de ſa lumiere ſans la quitter & ſans la perdre: car cet épan-

LXI. *Le ſoleil ſemble épandu par tout il l'eſt en effet: mais il remplit tout de ſa lumiere ſans la quitter & ſans la perdre.* ] Par une comparaiſon tres-fine & tres-ſolide Antonin explique tres-ſenſiblement de quelle maniere nôtre eſprit doit faire ſes fonctions & communiquer ſes lumieres. Il doit reſſembler, dit-il, au ſoleil, qui pour éclairer les objets ne leur partage pas ſa lumiere, & ne s'en prive pas luy-même, mais au contraire en la retenant toute entiere au dedans de luy, la communique par le mouvement de l'air qui l'environne & quand ſes rayons, c'eſt à dire les lignes d'air, rencontrent un corps opaque & ſolide, au lieu de tomber & de ſe perdre, ils changent ſeulement de détermination, & faiſant un angle de reflexion égal à l'angle d'incidence, portent la lumiere en un autre endroit. Nôtre eſprit doit faire la même choſe, ſa lumiere en s'attachant à un ſujet ne doit ny quitter ſa ſource, ny tomber & ſe perdre quand elle trouve de la reſiſtence dans le ſujet qu'elle veut éclairer; il faut qu'elle ſe ſoûtienne, & qu'en ſe détournant elle aille illuminer tout ce qui eſt en état de la recevoir. Si on s'oppoſe à elle, nôtre eſprit n'en ſouffre non plus que le ſoleil quand ſes rayons ſont repouſſez par un corps opaque. Ce qui s'y oppoſe en ſouffre ſeul en demeurant dans l'obſcurité. Voilà quelle eſt la penſée d'Antonin. Si

nous

épanchemens de lumiere n'eſt qu'une extenſion, c'eſt pourquoy on appelle ſes rayons d'un mot qui ſignifie *étendre*, & tu connoîtras ce que c'eſt qu'un rayon, tu prens garde à ce filet de lumiere qui entre par un petit trou dans un lieu obſcur. Car il va tout droit, & il eſt coupé & rompu lors qu'il rencontre un corps opaque & ſolide qui s'oppoſe à ſon cours, &

nous la ſuivions, nous ne ſerions pas ſi opiniâtres dans nos diſputes, & nous ne nous offenſerions jamais qu'on reſiſtât à nos raiſons, qui éclaireront celuy là, ſi elles n'éclairent pas celuy-cy. La ſeule choſe qu'il y a à dire dans la comparaiſon dont il ſe ſert, c'eſt que le Soleil ne donne ſa lumiere que par le mouvement qu'il imprime à l'air qui l'environne, & ſans lequel nous n'en ſerions point éclairez, au lieu que nôtre eſprit porte luy-même par tout ſa lumiere ſans aucun milieu. Et Dieu agit de cette maniere.

*N'eſt qu'une extenſion.* ] Comme Antonin s'explique, il ſemble qu'il ait crû que les rayons de la lumiere ſont des lignes & des filets du corps lumineux, & une extenſion de la propre matiere du Soleil. La plûpart des Philoſophes de ſa ſecte étoient aſſez méchans Phyſiciens pour confondre ainſi la lumiere primitive: c'eſt à dire les parties du corps lumineux, avec la lumiere derivée, c'eſt à dire avec la lumiere que cauſe le mouvement de l'air que ce corps lumineux pouſſe à la ronde. Neanmoins on peut expliquer favorablement la penſée de cet Empereur en diſant qu'icy par *extenſion* il n'a parlé que du mouvement de la matiere qui environne le Soleil, & qui étant étenduë continuellement, & ayant beaucoup de pente & d'inclination à ſe mouvoir, porte & tranſmet au long & au large l'action qu'il luy a communiquée.

LXII.

& qui l'empêche d'éclairer l'air qui eſt derriere. Ce rayon demeure donc là, il ſe ſoûtient ſans tomber ny ſe perdre. Telle doit être la lumiere de nôtre eſprit; il faut qu'elle ſe détache de ſa ſource ſans la quitter; qu'elle s'épande ſans ſe perdre; qu'elle ne s'opiniâtre & ne heurte point avec trop de violence contre les objets qui luy reſiſtent; & qu'elle ne s'écoule ny ne tombe point, mais qu'en ſe ſoûtenant elle éclaire tous les objets qui la reçoivent. Tout ce qui ne donne pas un paſſage libre à ſes rayons demeure dans l'obſcurité.

LXII. Celuy qui craint la mort, craint ou d'être privé de ſentiment, ou d'avoir un autre ſentiment. Si c'eſt le premier, tu ne ſentiras donc point de mal. Et ſi c'eſt le dernier, tu ſeras un autre animal & tu ne ceſſeras pas de vivre.

LXIII. Les hommes ſont nés les uns pour les autres. Il faut donc ou les enſeigner ou les ſouffrir. LXIV.

LXII. *Celuy qui craint la mort, craint ou d'être privé de ſentiment.* ] Ce raiſonnement étoit fort bon pour des Philoſophes aveugles qui croyoient ou que l'ame mouroit avec le corps, ou qu'aprés leur ſeparation elle alloit ſe reunir à la Divinité. Mais il ne vaut rien pour nous, qui connoiſſant la corruption de nôtre nature, & les peines reſervées aux pecheurs, ne pouvons nous raſſeurer contre l'attente terrible de la Juſtice de Dieu, que par nôtre penitence, & en eſperant en ſa miſericorde.

LXIII. *Il faut donc ou les enſeigner ou les ſouffrir.* ]

Si

LXIV. Autre eſt le mouvement d'un fléche, & autre eſt le mouvement de nôtre eſprit. Une fléche ne va bien que lors qu'elle va droit; mais nôtre eſprit ne va pas moins bien quand il ſe détourne ou qu'il s'arreſte ſur un ſujet pour le bien conſiderer, que quand il va droit à ſon but.

LXV.

Si on les enſeigne on les rend meilleurs, & ſi on les ſouffre on ſe rend meilleur ſoy-même.

LXIV. *Autre eſt le mouvement d'une fleche & autre le mouvement de nôtre eſprit.*] Antonin veut prevenir icy les impatiences, où l'on ne tombe que trop ſouvent dans les operations de l'eſprit; on veut aller d'abord droit au but, & par cette precipitation au lieu de s'en approcher on s'en éloigne. C'eſt à une fléche à aller ſans detour où l'on a viſé, elle manque toûjours ſon coup pour peu qu'elle s'écarte. Mais nôtre eſprit ne peut pas, & ne doit pas toûjours aller ſi directement. Il faut qu'il conſidere & qu'il tâte les objets voiſins de celuy qu'il veut connoître, & qu'il tourne autour d'eux, pour en examiner toutes les parties. Ce mouvement circulaire n'eſt pas moins droit que celuy de la fléche, & ces detours l'approchent de ſon but au lieu de l'en éloigner. L'exemple de Platon rendra cela ſenſible. Dans la plûpart de ſes Dialogues il ſemble d'abord qu'il s'éloigne de ſon deſſein par les frequentes digreſſions qu'il fait, mais enfin on eſt tout étonné de voir que ce qui ſembloit l'en éloigner l'y a conduit d'une maniere merveilleuſe, & que les veritez qu'il a expliquées par-cy par-là, étant ramaſſées, font & achevent ſes demonſtrations, qui ne ſeroient ny ſi ſûres ny ſi droites, s'il y étoit allé tout droit.

LXV.

LXV. Entre dans l'esprit de tout le monde, & permets à tout le monde d'entrer dans le tien.

LXV. *Entre dans l'esprit de tout le monde.* ] Ce precepte est tres-utile à tous les hommes, mais particulierement aux Princes: le pouvoir absolu qu'ils ont, & dont il est aisé de faire un méchant usage, les doit obliger à entrer dans l'esprit de tout le monde, c'est à dire à chasser la credulité & la precipitation dans leurs jugemens; ils ne doivent pas s'arrêter à ce qu'on dit, ou qu'on fait, il faut qu'ils aprofondissent par quel esprit on agit & on parle, & les motifs que l'on a. Voilà pour la premiere partie du precepte. L'autre leur ordonne de bannir de leurs actions & de leurs pensées la feinte, la dissimulation, & la tromperie, que la politique humaine érige en vertus, & dont la Morale & la Religion, qui ne déguisent & qui n'empoisonnent jamais rien, sont des vices tres-odieux & tres-condamnables.

---

## *LIVRE NEUVIEME.*

I. TOut homme qui fait une injustice est impie. En effet, la nature universelle ayant

I. *Tout homme qui fait une injustice est impie.* ] Voilà déja une grande verité dont Dieu a daigné éclairer les Payens, en leur faisant connoître qu'il n'y a point d'injustice qui ne soit une impieté. Qu'on parle mal de son prochain; qu'on neglige de secourir un pauvre: qu'on fasse un mauvais usage de son temps & de ses talens; ce sont autant impietez, parce que ce sont autant d'injustices. Marc Antonin étoit bien plus religieux que la plûpart des Chrêtiens d'aujourd'huy qui ne font pas consister l'impieté en tant de choses.

On

ayant creé les hommes les uns pour les autres, afin qu'ils se donnent des secours mutuels, celuy qui viole cette loy commet une impieté envers la divinité la plus ancienne. Car la nature universelle est la mere de tous les êtres; & par consequent tous les êtres ont une liaison naturelle entr'eux. On l'appelle aussi verité, parce qu'elle est la premiere cause de toutes les veritez. Voilà pourquoy celuy qui ment de son bon gré est impie, parce qu'il fait une injustice en trompant; & celuy qui ment malgré luy est aussi un impie, parce qu'il rompt l'harmonie de la nature universelle, & qu'il se soustrait à la loy du monde en combatant contre la nature de l'univers. Car il combat contre elle, puis qu'il va tête baissée & par son propre choix contre ses ordres, c'est à dire contre ses veritez fondamentales, & que par le mépris qu'il a eu pour les secours que cette mere

*On l'appelle aussi la verité, parce qu'elle est la premiere cause de toutes les veritez.* ] Car Dieu est également appellé *la verité* & *le pere de la verité.*

*Et celuy qui ment malgré luy & sans le sçavoir est aussi un impie.* ] Pendant que nous avons tant de complaisance pour le mensonge volontaire, & que nous luy donnons tant de passeports, un Philosophe Payen est persuadé que le mensonge involontaire est une impieté, & il le prouve par des raisons incontestables.

*Car il combat contre elle, puis qu'il va tête baissée, & par son propre choix, contre ses ordres.* C'est à dire, contre ses veritez fondamentales, *& que par le mépris qu'il*

mere commune luy avoit donnez, il s'eſt mis en état de ne pouvoir diſcerner la verité d'avec le menſonge. Celuy qui fuit la volupté comme un bien & qui fuit la douleur comme un mal, eſt encore un impie; car il eſt impoſſible qu'il n'accuſe la nature d'avoir fait un partage injuſte aux bons & aux méchans, puis qu'on voit ordinairement que les méchans ſont dans les plaiſirs, & qu'ils poſſedent tous les biens qui les procurent, lors que les bons ſont accablez de

*qu'il a eu &c.* ] Il n'y a pas là un mot qui ne ſoit d'un poids accablant. Antonin dit que Dieu ayant donné à l'homme le libre arbitre avec toutes les lumieres neceſſaires pour connoître les veritez fondamentales qu'il a établies, & qui ſont comme autant de flambeaux qui éclairent l'univers, ſon ignorance ne peut jamais être traitée d'involontaire; elle vient purement de ſon choix; il a mépriſé les ſecours que Dieu luy avoit donnez & ce n'eſt que par ce mépris qu'il eſt juſtement tombé dans l'aveuglement qui l'empêche de diſcerner la verité d'avec le menſonge. Que de verités éclaircies par ce ſeul principe! & que de lumiere dans un Philoſophe Payen!

*Car il eſt impoſſible qu'il n'accuſe la nature d'avoir fait un partage injuſte.* ] C'eſt le piege funeſte où celuy qui a compoſé le Pſeaume LXXII. avouë qu'il avoit penſé tomber, & dont il ne s'étoit garanti qu'en ſe jettant dans le Temple du Seigneur, où il voit conſideré la fin du juſte & de l'impie: *Mei autem pene moti ſunt pedes, pene effuſi ſunt greſſus mei, quia zelavi ſuper iniquos pacem peccatorum videns, &c. Donec intrem in ſanctuarium Dei, & intelligam in noviſſima eorum.*

*Aprés*

de peines & de douleurs. D'ailleurs celuy qui craint la douleur, craindra à quelque heure une des choſes qui arrivent neceſſairement dans la nature, ce qui déja eſt impie; & celuy qui court aprés la volupté ne s'empêchera jamais de commettre des injuſtices; cela eſt encore impie ſans contredit: car toutes choſes étant égales à la nature univerſelle, qui ne les auroit pas creées ſans cela, il faut que ceux qui veulent ſuivre les loix de cette mere commune, entrent dans le même eſprit, & qu'ils les tiennent auſſi pour indifferentes. Tout homme donc qui ne regarde pas avec des yeux indifferens la douleur & la volupté; la mort & la vie; la gloire & l'ignominie; dont la nature ſe ſert également & ſans diſtinction, eſt manifeſtement impie. Quand je dis que la nature s'en ſert également, je veux dire qu'elles arrivent toutes comme une ſuite des choſes qui ſe font & qui ſe ſuccedent les unes aux autres, ſelon le premier deſſein de la providence par laquelle la Nature entreprit dans un certain temps la diſpoſition & l'arrangement de cet univers, aprés avoir conçû en elle-même les raiſons de tout ce qui devoit être, & diſtribué

*Aprés avoir conçû en elle-même les raiſons de tout ce qui devoit être.*] Car rien n'arrive que ſelon les loix de la providence, Dieu ayant de toute éternité conçû en luy-même les idées de tout ce qui devoit être, & qui étoit poſſible, comme cela a été expliqué ailleurs

bué par tout les semences fecondes, & de l'existence, & des changemens, & de la vicissitude continuelle de toutes choses.

II. C'est être parfaitement honnête homme, & avoir fait un voyage tres-heureux que de sortir de la vie sans avoir connu ni le mensonge, ni l'hypocrisie, ni le luxe, ni l'orgueil. Aprés ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite, c'est d'en sortir las, & degouté de ces vices, & sans souhaiter d'y croupir. L'experience ne te persuade-t-elle pas encore de fuir la peste? La corruption de l'esprit est une

leurs. Mais cette providence generale & premiere, s'il est permis de parler ainsi, n'empêche pas que Dieu n'agisse continuellement, puis que c'est luy-même qui execute tout ce qu'il a resolu. Car Dieu ne s'est pas contenté d'imaginer & de le disposer une fois les choses dans le commencement des temps, pour cesser ensuite comme un Legislateur se repose aprés avoir donné ses Loix. La bonté de Dieu n'a ny commencement, ny fin, puis qu'elle est en luy & de son essence, & Dieu n'est pas tantôt present, & tantôt absent. Il est toûjours present à tout sans être renfermé dans rien, & sa providence s'étend actuellement sur toutes choses.

II. *Aprés ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite.*] Les hommes ne peuvent guere aspirer au premier bonheur; car il est bien difficile, sur-tout pendant une longue vie, qu'ils soient exempts de tous ces vices, mais rien n'empêche qu'ils n'obtiennent le second, qui est de les avoir en horreur, de s'en repentir & de souhaiter de s'en défaire.

Celle-

une peſte bien plus dangereuſe & plus mortelle que la corruption & l'intemperie de l'air que nous reſpiront. Celle-cy eſt la mort des animaux entant qu'animaux, & l'autre eſt la mort des hommes entant qu'hommes.

III. Ne mépriſe point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur comme une de choſes que la nature a ordonnées. Car il n'eſt pas moins naturel de mourir & d'être diſſous, que d'être jeune ou vieux; de croitre; d'entrer dans la fleur de ſon âgé; d'avoir des dents, de la barbe & des cheveux; & que de fournir à toutes les autres operations de la nature, ſelon les differentes ſaiſons de la vie. Il eſt donc du devoir d'un homme ſage & prudent de ne faire point le temeraire, d'être moderé

*Celle-cy eſt la mort des animaux.* ] L'une ne tuë que le corps, & l'autre tuë le corps & l'ame.

III. *Ne mépriſe point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur.* ] La mort étant une des fonctions de la nature, il faut être ſur celle-là comme ſur toutes les autres, c'eſt à dire, l'attendre tranquillement ſans la deſirer, ny la craindre. Mais cela peut-il s'accorder avec le mépris que la religion nous enſeigne d'avoir pour la mort? parfaitement; nous ne mépriſons pas la mort entant qu'elle eſt une action de la nature; nous la mépriſons entant qu'elle eſt ſouvent un vain fantôme qui veut nous épouvanter, comme ſi ſon pouvoir n'avoit pas des bornes fort étroites; qu'elle pût nuire aux gens de bien, & que nous ne fuſſions pas aſſurez de triompher d'elle. C'eſt ainſi que les Martyrs l'ont mépriſée avec un courage plein d'humilité.

dere, & de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. En un mot attens le moment où ton ame sortira de sa prison, comme tu attens celuy où l'enfant dont ta femme est grosse, sortira du ventre de sa mere. Et si tu as besoin d'un secours plus vulgaire, mais que peut pourtant donner du courage, & faire une forte impression, rien ne te rendra plus tranquille sur la mort que de bien considerer les objets que t'environnent. Par exemple, quels hommes tu vas quitter; dans quelle étrange societé ton ame ne sera plus engagée ni confonduë. Ce n'est pas qu'il faille choquer ni offenser les autres, au contraire il faut les supporter & en avoir soin; mais il est bon de se souvenir qu'on ne quitte pas des hommes qui ayent les mêmes sentimens que nous. Car ce seroit la seule chose qui pourroit nous faire balancer & nous retenir dans ce monde, si nous pouvions vivre avec des gens qui pensassent comme nous, & qui eussent les mêmes gouts & les mêmes opinions. Mais au lieu de cela tu vois tout ce qu'on a à souffrir

*Ce n'est pas qu'il faille choquer ny offenser les autres.* ] Comme ce qu'il vient de dire paroît dur, & semble inspirer la haine ou le mépris des autres hommes, il a soin de l'adoucir en expliquant sa pensée.

*Tu vois tout ce qu'on a à souffrir de la contrarieté qu'on trouve dans le commerce des hommes.* ] Antonin

ne

frir de la contrarieté qu'on trouve dans le commerce des hommes ; elle eſt ſi grande qu'on eſt ſouvent obligé de dire : O mort, viens promptement à mon ſecours, de peur que je ne m'oublie, & que je ne ſois enfin different de moy-même.

IV. Celuy qui peche, peche contre luy, & celuy qui fait une injuſtice ſe fait du mal à luy-même en ſe rendant méchant.

V. Souvent on n'eſt pas moins injuſte en ne faiſant rien, qu'en faiſant quelque choſe.

VI.

ne parle pas icy de la contrarieté ſur les choſes indifferentes qui cauſent tous les jours tant de diſputes parmi les hommes ; il parle de la contrarieté ſur les choſes eſſentielles, comme ſur le juſte & l'injuſte ; le bien & le mal ; & ſur la Religion même. Il n'y a rien qui doive plus degouter de la vie que ces contradictions.

*O mort, viens promptement à mon ſecours, de peur que je ne m'oublie.* ] C'eſt-à dire, de peur que les opinions depravées des autres ne me ſéduiſent, & que je ne me laiſſe enfin emporter au torrent. Car comme dit l'Auteur du livre de la Sageſſe, *le charme de la depravation eſt grand ; il éteint facilement le bien & la concupiſcence éffrenée change l'ame ſans malice, & corrompt le meilleur naturel.* Ce n'eſt que par une grace particuliere du Ciel qu'on reſiſte à tant de pernicieux exemples.

V. *Souvent on n'eſt pas moins injuſte en ne faiſant rien.* ] Car l'homme n'eſt pas ſeulement né pour ne pas faire le mal, il eſt né pour faire le bien, & c'eſt ce que Jesus-Christ a voulu nous apprendre par la parabole de l'homme qui ayant reçû un talent de ſon

VI. C'eſt aſſez pour le preſent d'avoir une opinion ſaine des choſes; d'agir pour le bien de la ſocieté, & d'être diſpoſé à recevoir agreablement tout ce qui viendra de la cauſe generale & univerſelle.

VII. Defais-toy de tes imaginations, retiens tes mouvemens, éteins tes deſirs, & conſerve ton ame libre & independante.

VIII. Une même ame a été diſtribuée à tous les animaux ſans raiſon, & un même eſprit intelligent a été donné aux animaux raiſonnables, comme toutes les choſes terreſtres

Maître l'avoit enfoui, & s'étoit contenté de ne pas le perdre. (a)

VI. *C'eſt aſſez pour le preſent d'avoir une opinion ſaine des choſes.* ] Antonin ſe parle ainſi à luy-même pour chaſſer quelque imagination facheuſe qui venoit troubler ſa tranquillité.

VII. *Retiens tes mouvemens.* ] Retenir ſes mouvemens c'eſt les remettre dans les bornes qu'ils doivent avoir, les raporter au bien de la ſocieté, les faires avec exception, & les proportionner au merite des choſes.

*Eteins tes deſirs.* ] Car les hommes ne ſçavent point du tout ce qu'ils doivent deſirer.

VIII. *Et un même eſprit intelligent a eſté donné aux animaux raiſonnables.* ] Quoy que cela ne ſoit pas vray dans le ſens des Stoïciens qui croyoient que cet eſprit intelligent étoit une partie de Dieu même, il ne laiſſe pas d'être vray au fond. Le même eſprit a eſté donné à tous les hommes, il n'eſt different qu'à proportion du different uſage qu'ils en font, & des differentes graces que Dieu y ajoute.

(a) Matth. 25.

IX.

ſtres n'ont qu'une même terre, & comme tout ce qui voit & qui reſpire ne voit que la même lumiere, & ne reſpire que le même air.

IX. Tous les eſtres qui ont quelque choſe de commun entr'-eux, tâchent de ſe joindre. Ce qui eſt de terre tend vers la terre; l'humide coule avec l'humide, & l'air avec l'air; de ſorte que pour les tenir ſeparées, il faut leur faire violence. Le feu ſe porte en haut à cauſe du feu élementaire. Le feu d'icy-bas eſt ſi prompt à s'embraſer & à s'unir enſemble, que même tout ce qu'il y a de materiel & d'un peu ſec, s'enflâme facilement, parce qu'il eſt moins mêlé avec ce qui pourroit l'empêcher de prendre feu. De même auſſi tout ce qui participe à la nature intelligente & raiſonnable tent d'autant

IX. *Tous les eſtres qui ont quelque choſe de commun entr'eux, tachent de ſe joindre.* ] Antonin prouve icy que tous les eſtres ont une inclination & une pente naturelle à s'unir avec leurs ſemblables, & que cette inclination eſt plûs forte à meſure qu'ils ſont plus parfaits. Il n'y a que l'homme qui rebelle à cette loy generale de la nature tâche de rompre ſes liens & de mépriſer l'union qu'elle luy inſpire. Mais cette même revolte eſt une des plus ſenſibles preuves de ce qu'il établit: car il a beau faire, la nature eſt toûjours la plus forte: s'il ſe détache de l'un, il faut neceſſairement qu'il ſe joigne à l'autre, & plus il s'éloigne, plus il ſerre ſes nœuds. Tout ce chapitre eſt admirable.

tant plus vers son origine, & est d'autant plus prompt à se mêler avec ce qui luy est naturel, qu'il est plus excellent & plus accomply. C'est de là que parmy les animaux sans raison on voit des essaims, des troupeaux, de petites familles de pouſſins, & comme des amours : car déja ils sont animez, & ce principe d'assemblage & d'union est répandu dans les êtres les plus parfaits, & ne se trouve pas tant dans les plantes, dans les pierres & dans le bois. Parmy les animaux raisonnables il y a des republiques, des amitiez, des maisons, des assemblées, & au milieu même des plus grandes guerres il y a des tréves & des traitez de paix. Et dans les creatures encore plus parfaites, quoy qu'elles soient fort éloignées les unes des autres, on ne laisse pas d'y remarquer une maniere

*Et comme des amours.* ] Il dit *comme des amours*, parce que les Stoïciens ne vouloient pas reconnoître dans les animaux de veritables passions ; ils disoient seulement qu'ils avoient *comme des passions.* Car les passions, disoient ils, sont des modifications de la raison, & ne subsistent pas sans elle. L'opinion que les animaux ne sont que des machines, n'est donc pas née aujourd'huy.

*Une maniere d'union comme dans les astres.* ] Car quoy que les astres soient éloignez & separez les uns des autres, ils sont en quelque maniere unis par leurs fonctions ; ils ne sont pas moins d'accord que constans dans leur course & dans la maniere dont ils annoncent la gloire de leur Createur.

Les

niere d'union comme dans les astres. Tant ce degré éminent de perfection a eu de force pour communiquer une espece de sympathie à des astres entierement separez. Mais voy ce qui arrive presentement; les creatures raisonnables sont les seules qui ont oublié cette affection reciproque & cette mutuelle bienveillance, & où l'on ne trouve plus cette même pente & ce concours. Mais elles ont beau fuïr, elles sont toûjours arrestées; la nature est la plus forte; & si tu y prens bien garde, tu verras manifestement la verité de ce que je te dis. En effet, on trouveroit plûtôt un corps terrestre entierement détaché de tout autre corps de même nature, qu'un homme desuny & separé de tout autre homme.

X. Dieu, l'homme & le monde portent des fruits chacun en son temps. Car quoy que

*Les creatures raisonnables sont les seules.* ] Avec quelle force & quelle adresse Antonin met icy la corruption des hommes dans tout son jour?

*Mais elles ont beau fuïr, elles sont toûjours arrestées.* ] Cela est vray, & cela suffit pour la preuve de ce qu'il veut établir; mais les hommes n'en sont pas plus heureux, & leur revolte n'en est pas moins grande; ils se separent des bons & se joignent aux méchans.

*On trouveroit plûtôt un corps terrestre entierement détaché de tout autre corps.* ] Rien ne marque mieux que cette idée la necessité de l'union, les hommes ne sçauroient se passer de ce secours; les plus scelerats le recherchent.

que l'uſage ait conſacré cette expreſſion à la vigne & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe s'en ſervir figurément. La raiſon porte auſſi ſon fruit qui eſt en même temps propre pour elle, & commun pour tout le monde. Et de ce fruit il en naît encore d'autres, & ils ſont tous de la même nature que la raiſon qui les produit.

XI. Corrige & redreſſe les méchans ſi tu le peux; ſinon, ſouviens-toy que c'eſt pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité. Les

X. *Car quoy que l'uſage ait conſacré cette expreſſion à la vigne & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe s'en ſervir figurément.* ] Antonin a crû être le premier qui ſe ſoit ſervi figurement de cette expreſſion *porter du fruit*. Car autrement il n'auroit pas cherché cette eſpece d'excuſe, & cela ſemble prouver qu'il n'avoit pas lû les livres de l'Ecriture ſainte, où rien n'eſt plus ordinaire que cette expreſſion.

*La raiſon porte auſſi ſon fruit qui eſt en même temps propre pour elle, & comme pour tout le monde.* ] Tous les fruits qui ne ſont pas utiles à la ſocieté, ne ſont que les fruits d'une raiſon alterée & corrompuë. Car comme la raiſon eſt commune à tous les hommes, il faut neceſſairement que les fruits quelle porte leur ſoient auſſi communs. On trouvera ce principe admirable ſi on l'examine bien. Il n'eſt rien de plus aiſé que de juger ſur ce pied là de la raiſon des hommes, *à fructibus eorum cognoſcetis eos. Vous les connoîtres à leurs fruits.*

XI. *Souviens-toy que c'eſt pour eux que t'a eſté donnée la douceur & l'humanité.* ] Car s'il n'y avoit des méchans, la douceur & l'humanité ſeroient des vertus inutiles.

Les Dieux mêmes usent tous les jours de clemence envers eux, & en plusieurs rencontres ils les aident de leurs secours; ils leur donnent la santé, les richesses & la gloire, tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter, ou tu doit dire qui t'en empêche.

XII. Travaille, non pas comme un miserable, ny pour attirer l'admiration ou la pitié. Mais dans ton travail, comme dans ton repos, aye seulement en vûë de faire ce que la societé demande de toy.

XII.

*Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui t'en empêche.* ] Cet argument est plus pressant qu'il ne paroit; car il n'y a point d'homme en quelque état qu'il soit, qui puisse alleguer une excuse legitime & valable pour s'empêcher d'avoir de l'humanité & de la douceur.

XII. *Travaille, non pas comme un miserable.* ] C'est à dire, en te plaignant toûjours, comme si ce travail étoit au dessus de tes forces, & qu'il te rendit malheureux; car il n'y a rien de plus indigne d'un honnête homme, c'est pourquoy Sophocle a mis dans la bouche d'Hercule ces belles paroles.

(a) ἀλλ' ἀσταλὴς ὧδ' αἰὲν ἐστάμην κακοῖς.

*Mais je soûtenois tous mes travaux sans me plaindre.*

*Ny pour attirer l'admiration ou la pitié.* ] Car le plus souvent ceux qui pratiquent des austeritez si grandes, ne le font que pour être vûs des hommes. Platon dit fort bien un jour à des gens qui admiroient la patience de Diogene, & qui avoient pitié de luy de ce qu'il se baignoit dans l'eau glacée: *Si vous voulez avoir pitié de luy, vous n'avez qu'à vous retirer, & à ne le plus voir.* Ne les regardez plus, ils ne seront plus si ennemis d'eux-mêmes.



(a) Trachin. 1091.

XIII. Aujourd'huy je me suis mis hors de tout chagrin & de toute inquietude, ou plûtôt j'ay mis tous mes chagrins & toutes mes inquietudes dehors : car ils n'étoient pas hors de moy ; mais au dedans, c'est à dire dans mes opinions.

XIV. Toutes les choses du monde sont semblables, & toûjours les mêmes ; communes & ordinaires dans leur usage ; momentanées dans leurs cours ; & mépriſables dans leur matiere. En un mot tout ce qui subsiſte presentement est comme ce qui étoit du temps de ceux que nous avons enterrez.

XV. Les choses sont hors de nous & comme à la porte, sans rien sçavoir d'elles-mêmes, & sans nous declarer ce qu'elles sont. Qui est-ce donc qui nous le declare, & qui en juge? C'est l'esprit.

XVI. Le bien & le mal des animaux raiſonnables & nez pour la societé, ne consiſte pas dans

XIV. *Toutes les choſes du monde ſont ſemblables & toûjours les mêmes.* ] Car le monde ne joüe qu'un seul & même rolle, & de plus fort court. Quand il a achevé, il n'y sçait d'autre fineſſe que de recommencer.

XVI. *Le bien & le mal des animaux raiſonnables & nez pour la ſocieté.* ] Il est important de faire icy une distinction tres-neceſſaire. Pour ce qui regarde les hommes & la societé, Antonin a raiſon de dire que nôtre perſuaſion est une des choſes indifferentes, & qu'il n'y a de bien ny de mal, de vertu ny de vice que dans

dans la perſuaſion, mais dans l'action, non plus que leurs vices & leurs vertus.

XVII. Ce n'eſt pas un mal pour une pierre qu'on a jettée; d'être portée en bas, ny un bien non plus d'aller en haut.

XVIII. Entre bien dans l'interieur des hommes, *examine-les*, & tu verras quels juges tu crains, & quels jugemens ils font d'eux-mêmes.

XIX. Toutes choſes ſont dans un continuel changement; toy-même tu ne fais que changer tous les jours, & ta vie n'eſt qu'une eſpece de corruption continuelle. Il en eſt de même du monde entier.

XX. C'eſt la faute d'un autre, ton devoir eſt de la laiſſer-là.

XXI.

dans l'action. Mais par rapport à nôtre ame, à la Religion & à Dieu, ſi la perſuaſion ſeule ne fait pas toûjours le bien, elle fait le mal. C'eſt la ſource & le principe du peché; car comme Jesus-Christ nous l'a enſeigné, (a) de la perſuaſion, c'eſt à dire, de la diſpoſition du cœur, partent tous les crimes, & ce qui ſort de l'homme, c'eſt ce qui ſouille l'homme. C'eſt de quoy Antonin étoit tres-perſuadé.

XVII. *Ce n'eſt pas un mal pour une pierre qu'on a jettée d'être portée en bas.* ] On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur l'article XX. du Liv. VIII. car c'eſt la même choſe.

XX. *C'eſt la faute d'un autre, ton devoir eſt de la laiſſer là.* ] La faute d'un autre ne fait rien pour moy, puis qu'elle ne peut me rendre méchant, ſans que j'y con-



(a) Matth. 15. 19. Marc. 7. 21.

XXI. Toute ceſſation d'action, de mouvement & d'opinion, eſt une eſpece de mort, & ne fait pourtant aucun mal. Les differens âges, c'eſt à dire les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeuneſſe, dans l'adoleſcence & dans la vieilleſſe, ſont encore une mort. Qu'y a-t-il là de ſi terrible? Conſidere aprés cela la vie que tu as paſſée ſous ton ayeul, enſuite ſous ta mere, & enfin ſous ton pere; & en penſant à toutes les differentes ceſſations & changemens que tu as éprouvez dans tous ces états, demande-toy à toy-même ſi c'eſt un ſi grand mal. Par une conſequence évidente & juſte, tu trouveras de même que le changement & la ceſſation de la vie entiere n'en ſçauroient être un non plus. XXII.

conſente. Il faut donc la laiſſer là, à moins que le bien de la ſocieté ne requiere qu'on la releve, & qu'on la faſſe connoître. Mais il faut bien examiner auparavant cette neceſſité.

XXI. *Les differens âges, c'eſt à dire, les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeuneſſe.* ] Comme le printemps eſt la mort de l'hyver; l'eſté celle du printemps; & l'hyver celle de l'eſté; il en eſt de même des ſaiſons de la vie. Celle qui ſuit eſt la mort de celle qui precede. L'enfance meurt quand nous entrons dans l'adoleſcence. Celle-cy finit quand l'âge viril arrive; & la vieilleſſe eſt le dernier ſoupir de l'âge parfait. Avez-vous ſenti, comme dit ſaint Jerôme dans quelqu'une de ſes Lettres, tous ces differens paſſages d'un état à l'autre. Car c'eſt proprement mourir. Pourquoy donc aprés avoir paſſé par tant de morts craindrions-nous la derniere?

XXII. Examine bien ton esprit, celuy de l'univers, & celuy de ton prochain. Le tien, pour le rendre juste; celuy de l'univers, pour te souvenir de quel esprit tu fais partie; & celuy de ton prochain, pour connoître s'il agit par raison, & en même temps pour te dire souvent à toy-même que c'est ton parent.

XXIII. Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de societé, toutes tes actions doivent de même être faites pour remplir & parfaire une même vie civile. Toute action donc qui ne se rapporte pas ou de prés ou de loin à cette fin, separe & déchire ta vie, & l'empêche d'être une; enfin elle est seditieuse, comme celuy qui fait une sedition & une revolte

XXII. *Examine bien ton esprit, celuy de l'univers, & celuy de ton prochain.* ] Cela répond aux trois devoirs qui lient l'homme. Le premier est envers Dieu, le second envers luy-même, & le troisiéme envers son prochain.

XXIII. *Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de societé.* ] Ce principe est admirable. Comme il n'est pas permis à un homme d'être separé un seul moment de la societé, il ne luy est pas permis non plus de faire aucune action qui ne rempliſſe quelqu'un des devoirs de la vie civile. Toutes celles qu'il fait hors de cette vûë, & pour un autre fin, sont non seulement inutiles, mais criminelles, & il en rendra compte un jour devant Dieu. Cela s'accorde parfaitement avec ce que JESUS CHRIST nous dit: *Je vous declare qu'au jour du jugement les hommes rendront compte de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites.*

revolte dans un Etat, en rompant, autant qu'il dépend de luy, sa concorde & son harmonie.

XXIV. *Veux-tu sçavoir ce que sont les occupations des hommes?* des querelles & des jeux d'enfant. *Et eux-mêmes que sont-ils?* des esprits qui portent & promenent des cadavres, afin que l'on voye à l'œuil, & qu'on touche à la mains, ce qu'Homere dit des morts qui se promenent dans les enfers.

XXV. Regarde à la qualité de la forme, separe-

XXIV. *Afin que l'on voye à l'œuil & qu'on touche à la main ce qu'Homere a dit des morts qui se promenent dans les Enfers.* ] Tous les efforts inutiles que l'on a faits pour expliquer ce passage, me persuadent qu'il estoit fort obscur, & j'ose esperer qu'on sera content de l'explication que je luy ay donnée. Le sens en est parfaitement beau. Dans l'onziéme Livre de l'Odyssée Homere décrit la descente d'Ulysse dans les Enfers, & la conversation qu'il a avec les morts, & ce Livre est appellé par cette raison *Necuia*. C'est ce qui a fourni cette belle idée à Antonin qui dit que dans ce monde les hommes ne sont qu'une representation, une image palpable de ce qui se passe dans les Enfers. Icy comme là on ne voit que des ombres, avec cette difference qu'icy on les touche, & que là on ne sçauroit les toucher. Avant Antonin Sophocle avoit dit dans son Ajax: *Je vois que nous tous qui vivons sur la terre, nous ne sommes que des ombres & des phantômes vains.* Mais l'Empereur a ajouté beaucoup de sel à la pensée du Poëte.

XXV. *Regarde à la qualité de la forme.* ] Il faut oter le masque aux choses aussi bien qu'aux hommes pour les bien connoître. Or oter le masque aux choses

pare-la de la matiere, examine-la bien, & determine enſuite à peu prés le temps ordinaire de ſa durée.

XXVI. Tu as ſouffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter que ton eſprit fit les choſes pour leſquelles il a été creé. Mais c'eſt aſſez, *ne fais plus la même choſe.*

XXVII. Quand on te blâme, ou qu'on te hait, ou enfin qu'on s'oppoſe à tes ſentimens, entre dans l'eſprit de ces gens-là, penetre dans leur intention, & voy quels ils ſont, tu verras en même-temps que quelque choſe qu'ils penſent de toy, tu dois ne t'en pas chagriner; mais au contraire leur vouloir du bien, car ils ſont naturellement tes amis. Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner, par les ſonges & par les oracles, les ſecours dont ils ont beſoin pour

ſes c'eſt conſiderer leur forme ſeparément de leur matiere; car c'eſt ordinairement la forme qui nous épouvante, ou qui nous ravit.

XXVI. *Tu as ſouffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter.*] On peut dire que tous nos maux viennent de cette cauſe.

XXVII. *Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner.*] Puis que Dieu même qui eſt plus offenſé que toy ne laiſſe pas d'avoir de la bonté pour les méchans, pourquoy refuſes-tu d'en avoir?

*Par les ſonges & par les oracles.*] Il a eſté déja parlé des ſonges. Pour les oracles, il eſt certain qu'Antonin y ajoûtoit beaucoup de foy, & ſa ſuperſtition penſa luy coûter un jour la ruine de ſes affaires dans un combat qu'il perdit.

XXVIII.

pour parvenir à ce qu'ils ſouhaitent avec tant d'inquietude & d'empreſſement.

XXVIII. Toutes les choſes du monde ne ſont qu'un même cercle, qui en roulant ramene les ſiecles, & fait monter ce qui étoit rempant, & deſcendre ce qui étoit élevé. Il faut donc ou que l'intelligence univerſelle agiſſe ſur chaque choſe, & cela étant il n'y a qu'à recevoir ce qu'elle a determiné; ou qu'elle ait donné une ſeule fois le mouvement par ſa providence, & que tout le reſte arrive en conſequence de cette premiere impulſion, & ait toûjours ſa cauſe marquée; ou enfin ce ſont les atomes & le hafard qui gouvernent tout. S'il y a un Dieu, tout va bien. Si tout depend du hafard, n'en depends-tu pas auſſi?

XXIX.

XXVIII. *Il faut donc ou que l'intelligence univerſelle agiſſe ſur chaque choſe, &c. ou qu'elle ait donné une ſeule fois le mouvement.* ] L'un n'exclût pas l'autre. Ils ſont tous deux vrais. la providence a donné une fois le mouvement, mais cela n'empêche pas qu'elle n'agiſſe toûjours ſur chaque choſe, comme cela a eſté prouvé ailleurs.

*Si tout depend du hafard, n'en depends-tu pas auſſi?* ] Ce n'eſtoit pas l'opinion d'Antonin, mais il veut faire voir aux Epicuriens que ſelon leurs principes mêmes ils ne doivent ny murmurer, ny ſe plaindre, puiſque le hafard gouverne tout, il nous gouverne par conſequent nous-mêmes; or il y a de l'injuſtice & de la folie à vouloir être ſeul exempt d'une loy generale & univerſelle.

XXXI.

XXIX. La terre nous couvrira bien-tôt tous, & se convertira en d'autres choses qui se convertiront ensuite en d'autres jusques à l'infini. Tout homme qui cosiderera bien ce flux & reflux de changemens continuels, & cette rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées, ne pourra s'empêcher de mépriser tout ce qui est terrestre & mortel.

XXX. La cause premiere de toutes choses est un torrent qui entraîne tout, & qui ne s'arrête jamais.

XXXI. Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands Politiques, & de traiter toutes les affaires selon les maximes de la Philosophie sont mépriſables ! ce ne sont que des enfans. Mon ami, de quoy s'agit-il? Il s'agit de faire ce que la Nature demande de toy. Tra-

XXXI. *Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands politiques.* ] Antonin veut s'empêcher icy de donner dans le piege de certains Sophiſtes qui se piquant d'être grands Politiques & grands Philoſophes tout enſemble, ſe vantoient d'enſeigner aux Princes l'art de regner & d'accorder la Politique avec les maximes de la Philoſophie. Cet Empereur ſe moque de ces vaines promeſſes & avec raiſon. Tout la Politique d'un bon Prince conſiſte à faire ce que Dieu demande de luy. S'il le fait, la Philoſophie & la Politique ſont d'accord, il n'eſt pas neceſſaire qu'il en ſçache davantage. Ceux qui étudient ſi fort les moyens de les accorder, cherchent bien plûtôt à les broüiller pour jamais, & à fortifier l'une aux dépens de l'autre.

N'at-

Travaille donc, si tu le peux, & ne regarde point si cela sera sçû. N'attends point icy une Republique comme celle de Platon; mais commence, & quelque peu de progrés que tu fasses d'abord, ne pense pas que ce soit peu de chose; car qui est-ce qui pourra changer entierement toutes les opinions des hommes? & sans ce changement, que peut-on attendre d'eux qu'une obeïssance forcée, & qu'une servitude

*N'attends point icy une Republique comme celle de Platon.* ] Quand on se moquoit de ces Sophistes dont parle Antonin, & qu'on traitoit leur science de vaine & de chimerique, ils avoient accoûtumé d'alleguer en leur faveur les Livres politiques de Platon, c'est à dire, les Livres de la Republique, où ce Philosophe accorde d'une maniere merveilleuse la Politique avec la Religion. Pour prevenir donc cette objection, ce sage Empereur dit qu'il ne faut pas esperer de voir icy-bas un Etat comme celuy que Platon décrit. Car il n'y a que Dieu qui pût effectuer cette idée, les Princes n'ont pas ce pouvoir, puis qu'il ne depend pas d'eux de changer l'opinion des hommes. Auſſi Platon n'a-t-il fait cette description que pour donner le modelle parfait d'un gouvernement tres-juste, afin que tous les Etats puissent sur ce portrait juger des vices & des vertus de leur police. Que doit donc faire un Prince qui desespere de pouvoir porter les choses à cette perfection? Il faut qu'il fasse ce qui depend de luy, qu'il obeïsse à Dieu, & qu'il luy laisse le soin du reste.

*Et sans ce changement, que peut-on attendre d'eux qu'une obeïssance forcée.* ] Ce passage est tres-remarquable. Les Princes ne peuvent attendre qu'une obeïssance ou forcée ou interessée de ceux qui n'ont pas les saines opinions, c'est-à-dire, qui confondent le juste & l'injuste,

&

vitude accompagnée de larmes & de soupirs? Va presentement & me parle d'Alexandre, de Philippe, & de Demetrius Phalereus. C'est à eux à voir s'ils ont bien connu ce que demande la Nature universelle, & s'ils ont profité de ses leçons. Car s'ils n'ont eu qu'une gravité affectée comme des Rois de Theatre, personne ne me condamne à les imiter. La Philosophie agit d'une maniere modeste & simple; ne

& ne connoissent pas tous leurs devoirs. Aussi Socrate prouve en quelque endroit, que plus un homme est instruit, plus il obeït avec soumission à son Prince legitime. Quand il n'y auroit que ce seul interest, il est assez grand pour devoir obliger les Princes à favoriser les Lettres qui sont un des plus solides appuis de leur grandeur.

*Va presentement & me parle d'Alexandre, de Philippe, & de Demetrius Phalereus.* ] C'étoient-là les exemples que ces Sophistes citoient comme de grands hommes qui avoient sçu toûjours garder une certaine gravité avec les Peuples, & accorder la Politique avec la Religion. Antonin ne veut pas approfondir cette matiere par le respect qu'il a pour ces grands noms, il se contente de dire que c'est à eux à voir s'ils ont esté tels qu'ils ont voulu paroître, & si leurs actions ont répondu à leur gravité; car la gravité peut être fausse, au lieu que la justice ne l'est jamais.

*La Philosophie agit d'une maniere modeste & simple.* ] Voila en deux mots le caractere d'Antonin. Il regarde l'orgueilleuse gravité comme la marque d'un Prince qui fait ceder la Religion à la Politique; & au contraire il regarde la simplicité & la modestie comme le veritable caractere d'un Prince qui tient la Politique humiliée sous la Religion. Il n'estoit donc as de l'opinion

ne me porte donc point à une orgueilleuſe gravité.

XXXII. Il faut regarder d'enhaut ces milions de troupeaux, cette varieté infinie de ceremonies dans la Religion, ces differentes navigations dans la tempête & dans la bonace; toutes les differences des choſes qui ſont, qui arrivent, & qui paſſent. Il faut conſiderer auſſi la vie de ceux qui ont vêcu avant nous, celle de ceux qui vivront aprés, & celle des peuples qui vivent preſentement dans les nations barbares, & ſe dire à ſoy-même: Combien y a-t-il de gens dans le monde qui ne connoiſſent pas même ton nom? combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de temps? & parmi ceux qui te connoiſſent & qui te loüent preſentement, combien s'en trouvera-t-il qui te blâmeront bien-tôt? Enfin, il faut ſe perſuader que ny la memoire de nôtre nom, ni la gloire, ni rien de tout ce qu'on voit icy bas, n'eſt digne de nos ſoins, ni de nôtre eſtime.

XXXIII. Sois tranquille dans toutes les choſes

pinion de ceux qui ſoutiennent que les affaires d'Etat ont des preceptes plus hardis, & que les regles de la Religion y ſont ineptes & dangereuſes.

XXXII. *Il faut regarder d'enhaut ces milions de troupeaux.* ] Car le moyen le plus ſeur pour trouver toutes les choſes du monde petites & indignes de nôtre eſtime, c'eſt de les regarder comme d'un lieu élevé. On peut voir l'article XLVII. du Liv. VII.

XXXIII.

ſes qui viennent du dehors, & juſte dans celles qui viennent de toy. C'eſt à dire, dans tous tes deſirs & dans toutes tes actions n'aye d'autre vûë que l'utilité du public; car voilà ce qui eſt conforme à la nature.

XXXIV. Tu peux retrancher beaucoup de choſes ſuperfluës qui te troublent, & qui conſiſtent toutes entieres dans ton opinion. Et le plus ſur moyen de te mettre au large, c'eſt de faire paſſer devant toy le monde entier comme en revûë, & ſur tout ton propre ſiecle; de conſiderer ſeparément le changement ſoudain qui arrive à chaque choſe en particulier, & de penſer que tout le temps qui coule depuis qu'elle eſt formée juſqu'à ce qu'elle ſoit détruite, eſt tres-court, & que comme celuy qui precede ſa naiſſance eſt infini, celuy qui ſuivra ſa mort le ſera de même.

XXXV. Tout ce que tu vois perira tres-promptement. Ceux qui le verront perir, periront bien-tôt eux-mêmes; & celuy qui eſt mort dans une extreme vieilleſſe, ſera bien-tôt égal à celuy qui eſt mort fort jeune.

XXXVI.

XXXIII. *C'eſt à dire, dans tous tes deſirs & dans toutes tes actions.* ] Il explique ce que c'eſt qu'eſtre juſte, les actions ſeules ne ſuffiſent pas, ſi les deſirs n'y répondent.

XXXV. *Et celuy qui eſt mort dans une extréme vieilleſſe ſera bien-tôt égal à celuy qui eſt mort fort jeune.* ] Car tout le paſſé eſt égal, & d'ailleurs un homme qui aura

XXXVI. Examine bien quel eſt l'eſprit de ces gens-là ; quelles occupations ils ont ; quelles ſont les choſes par leſquelles on peut attirer leur amour & leurs reſpects. Enfin regarde leurs ames toutes nuës, & voy que quand elles pretendent ſervir par leurs loüanges, & nuire par leurs ſatires, c'eſt une pure vanité.

XXXVII. La perte de la vie n'eſt qu'un échange. C'eſt à cela que ſe plaît la Nature univerſelle, qui fait tout ſi bien & ſi ſagement. Cela a été toûjours & ſera de même juſqu'à l'infini. Qui es-tu donc, toy qui dis que tout a été mal dés le commencement & ira toûjours mal de même ? Quoy ! parmi tant de Dieux dont

aura vécu mille ans, ſera tout auſſi long-temps mort, que s'il étoit mort en nourrice.

XXXVI. *Examine bien quel eſt l'eſprit de ces gens là, quelles occupations ils ont.* ] Si nous ne nous trompions pas dans cet examen, nous nous moquerions de leurs mepris, & rougirions de leurs loüanges.

*C'eſt une pure vanité.* ] Il n'y a rien de plus vray que cette deciſion. Qu'il y a dans le monde de ces hommes vains !

XXXVII. *Qui es-tu donc toy qui dis que tout a eſté mal dés le commencement ?* ] Antonin combat icy le ſentiment de ceux qui ſoutenoient que le monde n'eſt que deſordre & que confuſion, & qu'il ſe gouverne au hazard. Eſt-ce à un ver de terre de decider ainſi d'une choſe qui eſt ſi fort au-deſſus de luy ? Quoy ! il ſe conſtituë juge des ouvrages de la Nature univerſelle qui l'a formé, & il ſe pretend plus parfait que ſa cauſe. Quel aveuglement, & quelle temerité !

*Quoy ! parmi tant de Dieux dont tu crois que le monde*

dont tu crois que le monde eſt rempli, il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul qui ait eu la force de corriger ce deſordre? & le monde eſt donc condamné à être éternellement malheureux?

XXXVIII. La matiere de chaque choſe n'eſt que pourriture; de l'eau, de la poudre, des os, de l'ordure. Le marbre n'eſt qu'un calus de la terre; l'argent & l'or n'en ſont que la lie. Les étoffes ne ſont que les excremens des animaux; la pourpre n'eſt que le ſang d'un coquillage; & ainſi du reſte. Ta vie même eſt quelque choſe de pareil; elle vient de là & elle y retourne.

XXXIX.

*de eſt rempli.* ] Quoy que les Stoïciens crûſſent un ſeul Dieu createur & maître de toutes choſes, ils ne laiſſoient pas d'établir pluſieurs Divinitez inferieures plus ou moins parfaites ſelon que l'eſprit du premier être leur étoit plus ou moins communiqué.

*Et le monde eſt donc condamné à être éternellement malheureux?* ] Cela ne ſcauroit être. Dieu ne peut avoir rien creé dans la vûë de le rendre malheureux. Ainſi la malediction tombée ſur le monde n'eſt pas l'ouvrage de Dieu; mais, ce qu'Antonin n'a pas connu, elle eſt l'ouvrage du peché: car le monde entier eſt ſujet au Demon; & bien loin que Dieu ait voulu damner le monde, il ne s'eſt fait homme que pour le ſauver.

XXXVIII. *La matiere de chaque choſe n'eſt que pourriture.* ] Voicy un exemple de ces examens qu'Antonin veut qu'on faſſe pour apprendre à mépriſer tout ce qui eſt periſſable & mortel.

*Ta vie même eſt quelque choſe de pareil.* ] Elle ne vient que de la corruption, ne s'entretient que par la cor-

XXXIX. C'eſt avoir aſſez vécu dans la miſere, dans les lamentations & dans les grimaces. Qu'eſt-ce qui te trouble? que trouves-tu là de nouveau? qu'eſt-ce qui t'épouvente? Eſt-ce la forme? regarde-la. Eſt-ce la matiere? examine-la. Il n'y a rien au delà de ces deux choſes. Sois donc deſormais plus ſimple, plus équitable & plus complaiſant envers les Dieux.

XL. Voir ce monde cent années ou ne le voir que trois, tout cela eſt égal.

XLI. S'il a peché, le mal eſt en luy. Mais peut-être n'a-t-il pas peché.

XLII. Ou tout ce qui arrive part d'une même ſource intelligente, & arrive également pour tout le corps; & ainſi il ne faut pas qu'une partie ſe plaigne d'une choſe qui eſt deſtinée

corruption, & ne finit que par la corruption. Comment eſt-on donc attaché à une choſe corrompuë.

XLI. *S'il a peché, le mal eſt en luy, mais peut-être n'a-t-il pas peché.* ] Il eſt ſi difficile de juger ſainement des actions de nôtre prochain, que le plus ſeur eſt de n'en point juger du tout, de peur que nous n'en faſſions des jugemens temeraires. C'eſt pourquoy Nôtre Seigneur nous dit: (a) *Ne jugez point, afin que vous ne ſoyez point jugez.* Pourquoy juges-tu ton frere qui eſt peut-être plus innocent que toy? (b) *Celuy qui juge ſon frere, médit de la loy, & juge la loy.* Si ton frere a mal fait, il n'a fait mal qu'à luy-même. Mais peut-être n'a-t-il pas mal fait. Attends donc le jugement de Dieu qui nous jugera tous ſelon nos œuvres.

XLII.

(a) Matth. 7. 1. (b) Jacq. 4. 11.

née pour le tout, & non pas pour elle seule; ou tout se fait par le concours fortuit des atomes, & le monde n'est qu'un mêlange & qu'une dissipation. Dequoy t'étonnes-tu donc? & pourquoy dis-tu à ton esprit; tu es mort, tu es perdu? Est-ce donc luy qui mange, qui boit, qui se fâche, qui rit, & qui fait toutes les autres fonctions corporelles?

XLIII. Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoy les pries-tu? & s'ils peuvent quelque chose, au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas, pourquoy ne les pries-tu pas plûtôt de te faire la grace de ne craindre rien, de ne desirer rien, de ne t'affliger de rien? Car si les Dieux peuvent aider les hommes, ils peuvent sur-tout les aider en cela. Tu me diras peut-être qu'ils ont mis tout cela

XLII. *Et pourquoy dis-tu à ton esprit, tu es mort, tu es perdu? Est-ce donc luy qui mange, qui boit, &c.* ] Quand nous disons, *je suis perdu*, nous ne pouvons le dire qu'à nôtre esprit, puis que le corps ne perit point. Or cette plainte est ridicule, car nôtre esprit estant immateriel, il ne peut perir par consequent, & comme il ne subsiste pas par le concours fortuit des atomes, il ne se détruit pas non plus par leur desunion & par leur derangement. Ce raisonnement d'Antonin est vray au fond, mais c'est une de ces regles qui excedent nôtre usage, ce sont *de ces pointes élevées de la Philosophie sur les quelles aucun estre humain ne se peut rasseoir.*

cela en ton pouvoir. Ne ferois-tu donc pas beaucoup mieux de te servir avec une entiere liberté de ce qui dépend uniquement de toy, que de te tant tourmenter pour ce qui n'en dépend point, & que de le desirer dans la servitude & dans la bassesse? Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en nôtre pouvoir? commence seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras. Celuy-cy prie qu'il puisse obtenir des faveurs de sa maîtresse; & toy prie de n'avoir jamais de pareils desirs. Celuy-là demande d'être

XLIII. *Et que de la desirer dans la servitude & dans la bassesse.* ] Car on est esclave de tout ce qu'on desire, ou que l'on craint.

*Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en nôtre pouvoir?* ] Ce passage est fort beau. Antonin y reconnoît & avouë clairement que quoy que Dieu en nous donnant le libre arbitre nous ait donné le moyen de faire le bien, il ne laisse pas de nous secourir encore pour nous porter à le faire, & ce nouveau secours ne détruit nullement nôtre liberté. Car c'est par la douceur de ses inspirations efficaces qu'il determine nôtre cœur sans luy imposer de necessité, & en luy laissant toûjours la liberté du choix.

*Commence seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras.* ] Antonin a bien connu que Dieu ne pouvoit pas refuser ce bon esprit à ceux qui le luy demandent. Et c'est ce que Nôtre Seigneur nous dit (a) *A combien plus forte raison vôtre Pere qui est au Ciel vous donnera-t-il son bon esprit quand vous le luy demanderez?*

XLIV.

(a) Luc. 11. 13.

d'être défait d'une telle choſe; & toy demande de n'avoir pas beſoin d'en être défait. Un autre que ſon fils ne meure point; & toy prie de ne pas craindre qu'il meure. En un mot tourne ainſi toutes tes prieres, & tu en verras le fruit.

XLIV. Epicure dit en quelque endroit: *Dans mes maladies je n'entretenois nullement de mon mal ceux qui me venoient voir, & je n'avois point avec eux de ces converſations de malade; mais je paſſois les journées à diſcourir des principes des choſes, & ſur-tout, à prouver que l'ame en participant aux douleurs du corps, peut conſerver ſa tranquillité & ſe maintenir dans la poſſeſſion de ſon veritable bien. En me mettant entre les mains des Medecins, je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir comme ſi c'étoit*

XLIV *Et je n'avois point avec eux de ces converſations de malade.* ] Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que le défaut qu'Epicure condamne icy. Dans les moindres maladies ils ne ſçavent parler que de leur mal, ils en ſont ſi frapez qu'ils en parlent même fort long-temps aprés leur gueriſon. Quelle foibleſſe, & quelle ignorance! Si ces converſations de malade paroiſſoient meſſeantes & indignes à Epicure, que ne doivent elles point paroître à un Chrétien?

*En me mettant entre les mains des Medecins je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir.* ] Ces paroles ſont plus precieuſes que l'or. Elles nous apprennent à corriger un abus qui n'eſt que trop ordinaire. L'amour demeſurée que nous avons pour la vie fait tout l'or-

*c'etoit une choſe bien conſiderable que de me redonner la ſanté. Et en ce temps-la même, je paſſois ma vie doucement & heureuſement.* Fais donc comme luy, & dans les maladies & dans tous les autres accidens, que rien ne te ſepare jamais de la Philoſophie, & ne t'amuſe point à diſcourir avec les ſots, ni avec les Phyſiciens. C'eſt une regle commune à tous les mêtiers & à tous les arts, qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'un fait, & à l'inſtrument avec lequel on le fait.

XLV. Quand quelqu'un t'a offenſé par ſon impudence, demande toy à toy-même : Se peut-il faire que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Non, cela ne ſe peut. Ne demande donc point l'impoſſible. Celuy qui t'a offenſé eſt du nombre de ces impudens qui doivent

gueil des Medecins. Nous les regardons comme des Dieux & comme ſi nôtre ſalut dependoit uniquement de leurs remedes. N'eſtimons nôtre ſanté que ce qu'elle vaut, nous rabatrons beaucoup du reſpect que nous avons pour la Medecine.

*Et ne t'amuſe point à diſcourir avec les ſots, ny avec les Phyſiciens.*] Car les uns & les autres t'enſeigneront à rapporter tout au corps.

*Qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'on fait, & à l'inſtrument avec lequel on le fait.* ]. C'eſt à nous à voir ſi nous ſommes en ce monde pour chercher la ſanté du corps, ou celle de l'ame. Cette recherche eſt bien tôt faite. Il ne faut plus qu'agir conformément aux vûës que nous devons avoir, & à la fin qui nous eſt propoſée; & à nous ſervir des moyens qui ſeul peuvent nous y faire parvenir.

doivent être neceſſairement dans le monde. Penſe de même ſur un fourbe, ſur un perfide, & ſur tout autre homme qui aura peché de quelque maniere que ce ſoit. Car dés le moment que tu te ſouviendras qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens tu trouveras en toy plus de facilité à les ſupporter chacun en particulier. Il eſt auſſi tres-utile de rechercher d'abord quelle vertu la nature a donné pour l'oppoſer à un tel vice. Car elle n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice comme une eſpece de contrepoiſon. Par exemple, contre la cruauté elle a donné la douceur, & contre un autre venin un autre antidote. Enfin il dépend de toy de montrer le bon chemin a celuy qui s'égare: or tout homme qui pec'he s'égare & s'éloigne de ſon but. Et quoy t'a-t-on donc offenſé? Si tu y prens bien garde, tu trou-

XLV. *Qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens.* ] Puis que le monde a eſté aſſujetti au Demon par le peché, il eſt impoſſible qu'il n'y ait des méchans. C'eſt pourquoy ſaint Paul dit (a) que ſi on ne vouloit pas vivre avec ces ſortes de gens il faudroit ſortir du monde.

*Quelle vertu la nature a donné pour l'oppoſer à un tel vice.* ] Ce paſſage eſt beau. Comme il n'y a point de mal qu'il n'y ait un bien qui luy reponde, & qui luy ſoit oppoſé, il y a de même une vertu oppoſée à chaque vice. Car un vice qui n'auroit pas ſa vertu contraire demeureroit ſans pouvoir eſtre combattu.



(a) 1 Cor. 5. 10.

trouveras qu'aucun de ceux contre qui tu te mets si fort en colere, n'a rien fait qui puisse rendre ton ame moins parfaite qu'elle n'est. C'est pourtant en cela que consiste tout le tort & tout le mal qu'on te peut faire. D'ailleurs qu'y a-t-il là de mauvais & d'étrange; qu'un ignorant fasse les actions d'un ignorant? Ne dois-tu pas plûtôt te plaindre de toy-même de ce que tu n'as pas prevû, & que tu ne t'es pas attendu qu'une tel feroit ce qu'il a fait? car la raison t'a souvent donné lieu de penser que vray-semblablement il feroit une telle faute. Cependant tu l'as oublié, & tu es surpris qu'il l'ait faite. Sur toutes choses quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prens qu'à toy-même, car c'est manifestement ta faute, soit d'avoir crû qu'un homme ainsi disposé te garderoit le secret; soit, quand tu as fait un plaisir, de ne l'avoir pas fait liberalement, sans en attendre aucune reconnoissance, & de n'avoir pas recueilli tout le fruit de ton action, dans le moment même de l'action. Car que veux-tu davantage? N'as-tu pas fait du bien à un homme? cela ne te suffit-il pas? & en faisant ce qui est selon la nature, demandes-tu d'en être recompensé? C'est comme si l'œuil demandoit d'être payé parce qu'il voit, &

*C'est comme si l'œuil demandoit d'être payé parce qu'il voit.* ] Saint Jerôme dit fort bien que comme tou

& les pieds parce qu'ils marchent. Car comme ces membres sont faits pour cela, & qu'en rempliſſant leurs fonctions ils ont tout ce qui leur eſt propre ; de même l'homme eſt né pour faire du bien, & toutes les fois qu'il eſt dans cet exercice, ou qu'il fait quelque choſe d'utile à la ſocieté, il accomplit les conditions ſous leſquelles il eſt au monde, & il a ce qui luy convient.

tous les membres du corps ſervent à leurs dépens ſans attendre aucune recompenſe, nous qui ſommes membres d'un tout bien plus conſiderable, nous devons faire de même & ſervir pour rien.

## *LIVRE DIXIE'ME.*

I. MOname ! quand ſeras-tu donc bonne, ſimple, ſans mêlange & ſans fard ? Quand ſeras-tu plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps qui t'environne ? Quand goûte-

I. *Quand ſeras-tu plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps qui t'environne.* ] L'ame peut être plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps, puis qu'elle eſt un être immortel & permanent, qui ne change jamais quant à ſa ſubſtance, & qui peut s'attacher à la verité éternelle qui eſt Dieu ; au lieu que le corps eſt changeant, & que ſa vie eſt non ſeulement paſſagere, mais empruntée. L'ame donc devient viſible quand elle fait ſes fonctions, qu'elle agit conformément à ſon origine, & qu'elle s'attache à cette forme primitive, comme dit Platon, & à ce modele

goûteras-tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance & de l'affection pour tous les hommes ; Quand ſeras-tu pleine de toy-même & riche de tes propres biens ? Quand renonceras-tu à ces folles cupiditez & à ces vains deſirs qui te font ſouhaiter des creatures animées, ou inanimées, pour contenter tes paſſions ; du temps pour en joüir davantage ; des lieux & des païs mieux ſituez ; un air plus pur ; & des hommes plus ſociables ? Quand ſeras-tu plainement ſatisfaite de ton état ? Quand trouveras-tu ton plaiſir dans toutes les choſes qui n'arrivent ? Quand ſeras-tu perſuadée que tu as tout en toy ? que tout va bien pour toy ? que tout ce que tu as vient des Dieux ; que ce qui leur plaît t'eſt bon ; & que tout ce qu'ils t'envoyent tend à la conſervation de cet être tres-parfait, tres-bon, infiniment juſte, infiniment beau

parfait & immuable de toutes choſes. Autrement elle eſt obſcure, & ſi fort confonduë avec le corps & avec les ſens qu'on ne ſçauroit la reconnoître. L'ame a en cela le même avantage que Dieu qui par ſes operations eſt devenu plus viſible que le monde même.

*Que tu as tout en toy.* ] L'ame a tout en ſoy quand elle eſt bien unie à Dieu & bien remplie de ſon amour.

*Tend à la conſervation de cet être tout parfait.* ] On peut voir le qui a été remarqué ſur l'article VII. du LIV. V. *Il entretient la proſperité & la felicité de Dieu même, & contribuë à la perfection ; & ſi on l'oſe dire, à la durée même de celuy qui gouverne tout.*

II.

beau, qui produit, qui comprend, qui environne, & qui embrasse toutes choses, & qui, quand elles se dissolvent & se separent, les reçoit en luy pour en produire de nouvelles & toutes semblables. Enfin, quand seras-tu si bien d'accord & si bien unie avec les hommes & avec les Dieux que vivant avec eux sous les mêmes loix, & comme sous la même police, tu ne puisses plus ni te plaindre d'eux, ni leur donner lieu de condamner ta conduite?

II. Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu étois gouverné par la nature seule, & le fais si la nature de l'animal n'en est point blessée. Regarde ensuite ce que demande la nature de l'animal, & ne te le refuse point à moins que cela ne soit contraire à la nature de l'animal raisonnable. Car qui dit animal raisonnable dit politique, c'est à dire né pour la societé. Si tu observes bien ces regles, ne te mets en peine de rien.

III. Ou tu peux supporter ce qui t'arrive, ou tu ne le peux pas. Si tu le peux, ne t'en fache point, mais supporte-le. Si tu ne le peux pas,

II. *Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu estois gouverné par la Nature seule.* ] C'est une excellente regle pour apprendre à distinguer les choses permises d'avec les choses défenduës; il n'y a rien de défendu que ce qui blesse la nature de l'animal, ou celle de l'animal raisonnable. Tout le reste est legitime & permis.

pas, ne t'en fâche pas non plus, car en te consumant il se consumera aussi. Souviens-toy pourtant qu'il est en ton pouvoir de souffrir tout ce qu'il dépend de ton opinion de te rendre supportable, en te persuadant que c'est ton interest ou ton devoir qui le veulent ainsi.

IV. Quand quelqu'un peché, enseigne-le doucement, & luy remontre sa faute. Et si tu ne le peux faire, n'accuse que toy-même, ou plûtôt ne t'accuse point.

V. Tout ce qui t'arrive t'étoit preparé dés l'éternité. L'enchaînement fatal des causes enfilant dés le commencement des siecles la trame de ta vie y a joint & mêlé ces accidens.

VI. Que ce soit les atomes ou la nature, il faut d'abord poser que je suis une partie de ce tout que la nature gouverne; & ensuite que je suis lié naturellement avec les autres parties de même espece. Étant bien persuadé de ces veri-

III. *Car en te consumant il se consumera aussi.* ] C'estoit-là une des plus grandes consolations des Payens dans les grandes douleurs d'esperer qu'elles seroient courtes. Les Chrétiens en ont de plus solides; car ils sont assurés que les maux de cette vie leur produiront une gloire qui ne finira jamais.

*Que ton interest ou ton devoir.* ] C'est plûtôt l'un & l'autre.

IV. *Ou plûtôt ne t'accuse point.* ] Car le succés ne dépend point de toy.

VI. *Que ce soit les atomes ou la nature.* ] C'est-à dire, ou le hasard, ou la providence.

*Mais*

veritez, je ne pourray jamais prendre en mauvaise part rien de ce qui me sera distribué par un tout dont je fais partie: car il n'est pas possible qu'une chose soit mauvaise pour une partie, quand elle est bonne pour le tout. Et ce tout ne peut rien avoir en soy qui ne luy soit utile. C'est un avantage qui est commun à toutes les natures. Mais la nature de l'univers a de plus ce privilege, qu'aucune cause exterieure ne peut la forcer à rien produire qui luy soit nuisible. Cette premiere verité, que je suis une partie de ce tout, me fera acquiescer à tous les accidens qui m'arriveront dans la suite; & la seconde, que je suis lié naturellement avec les parties de même espece, me portera à ne rien faire qui ne soit utile à la societé; à avoir toûjours devant les yeux ces autres parties; à rapporter à leur utilité toutes mes actions & tous mes desseins, & à éviter tout ce qui pourroit leur être contraire: Pendant que je seray dans cette disposition, il faut necessairement que ma vie soit heureuse, comme tu conçois que seroit celle d'un bourgeois, qui rapporteroit toutes ses actions au bien de ses concitoyens, & qui recevroit de bon cœur tout ce que sa ville luy départiroit.

VII.

*Mais la nature de l'Univers a de plus ce privilege.* ] Car il n'y a rien hors de la nature de l'Univers, & tout est sous sa dépendance.

VII. Toutes les parties de cet univers qui ſont renfermées dans les eſpaces du monde doivent neceſſairement perir. C'eſt à dire s'alterer & ſe changer. Si c'eſt un mal pour elles & un mal inevitable, la condition de cet univers eſt donc bien malheureuſe, que toutes ſes parties ſoient deſtinées à perir & à changer en mille façons. La nature a-t-elle donc voulu procurer ce mal à toutes ſes parties, & faire qu'elles ne fuſſent pas ſeulement ſujettes au mal; mais, ce qui eſt bien pis, qu'elles ne pûſſent jamais l'éviter? Ou les a-t-elle faites ainſi par mégarde & ſans le ſçavoir? l'un & l'autre ſont également incroyables. Que ſi laiſſant là la Nature on s'aviſe de dire que toutes

VII. *Toutes les parties de cet univers.* ] Toutes les parties du monde ſont faites pour perir, ſoit que la nature univerſelle les ait condamnées à cela, ou qu'elles y tendent d'elles mêmes par la ſeule loy de leur naiſſance. Lequel des deux qui ſoit vray, la mort ne peut être un mal, & il eſt ridicule de ſe plaindre; car d'un coſté la Nature ne ſçauroit avoir fait le monde pour le rendre malheureux, & de l'autre la diſſolution des êtres ne leur eſt pas plus contraire, ny plus nuiſible, que leur aſſemblage & que leur union, puis qu'ils ne font que retourner dans leurs premiers principes, & que ce que nous appellons perir n'eſt proprement que changer. C'eſt le ſens de cet article.

*C'eſt-à-dire s'alterer & ſe changer.* ] Car rien ne peut ſe reduire à rien. Ainſi rien ne perit dans le monde. La naiſſance & la mort ne ſont que des changemens.

*Comme*

tes ſes parties ſont néespour une telle fin, n'eſt-ce pas une choſe bien ridicule que dans le même temps qu'on ſoûtient que les parties de l'univers ſont nés pour le changement, on ne laiſſe pas d'en être ſurpris & de s'en fâcher comme ſi cela étoit contraire à la Nature; ſurtout chaque choſe retournant par ſa diſſolution dans les mêmes principes d'où elle a tiré ſon être. Car ſa diſſolution n'eſt, ou qu'une diſſipation des élemens qui l'ont compoſée; ou qu'un changement par le quel ce que nôtre corps a de ſolide ſe change en terre, & ce qu'il a de ſpiritueux ſe change en air, de ſorte que tout retourne ſous les ordres & en la diſpoſition de cet univers, ſoit qu'il doive perir par un embraſement general aprés une certaine révolution de ſiecles; ou qu'il ne faſſe jamais que le

*Comme ſi cela étoit contraire à la nature.* ] Car une même choſe ne peut être en même-temps, & ſelon la nature & contre la nature.

*Ou qu'une diſſipation des élemens.* ] Si tout ſe fait par le concours des atomes.

• *Soit qu'il doive perir par un embraſement general aprés une certaine revolution de ſiecles; ou qu'il.* ] Les Philoſophes de l'Academie & du Portique ayant lû apparamment dans les Livres Saints que le feu conſumeroit le monde, & qu'il y auroit enſuite de nouveaux Cieux & une nouvelle terre, & ne comprenant pas les ſuites merveilleuſes de ces verités, les ont expliquées à leur fantaiſie. Les uns ſe ſont imaginez que le monde aprés s'être renouvellé pluſieurs fois par le feu en ſeroit enfin conſumé; & les autres, qu'il ſe renouvelleroit éternellement

ſe renouveller par des changemens continuels. Quand je te parle de ce que tu as de ſolide & de ſpiritueux, ne t'imagine pas que ce ſoit ce que tu as eu à ta naiſſance; l'un & l'autre ne ſont que d'hier ou d'avanthier par le moyen des alimens que tu as pris & de l'air que tu as reſpiré. C'eſt ce que tu reçois de jour en jour qui ſe change, & non pas ce que ta mere t'a donné. Et quand on ſuppoſeroit même que ce que tu as reçû de ta mere & qui t'a fait ce que

nellement de la même maniere, & qu'aprés chaque embraſement, qu'ils regardoient comme un embraſement expiatoire, ſelon ce mot d'Iſaïe qui dit à Babylone toute noircie de pechez, (a) *Habes carbones ignis, ſede ſuper eos, hi tibi erunt auxilio, Tu as des charbons de feu, aſſieds-toy deſſus, ils te ſecourront*, les mêmes choſes reviendroient comme auparavant. Que Socrate par exemple reſuſciteroit, & qu'il ſeroit accuſé par Anytus & par Melitus, & condamné par les mêmes Juges. Voilà quelle étoit l'idée que leur avoit donné la doctrine de la reſurrection des morts qu'ils avoient mal conçûë.

*Ne t'imagine pas que ce ſoit ce que tu as eu à ta naiſſance, l'un & l'autre ne ſont que d'hier & d'avanthier.* ] Car tout ce que nous avons de materiel en nous s'écoule continuellement, & fait place à la nouvelle matiere qui vient continuer & ſoutenir nôtre être, de ſorte que le corps que nous avions hier n'eſt pas celuy que nous avons aujourd'huy.

*Et quand on ſuppoſeroit même que ce que tu as reçû de ta mere.* ] Comme cette opinion que nous n'avons plus le même corps que nous avions en naiſſant paroît d'abord dure & incroyable, Antonin veut bien ſuppoſer

(a) Eſa. 47. 18.

que tu es, est mêlé & confondu avec ce que tu as tiré de la nourriture & de la respiration, cela ne detruiroit pas ce que je viens de dire, qui demeure constamment vray.

VIII. Quand tu te seras une fois donné le nom de bon, de modeste, de veritable, de prudent, de complaisant, & de magnanime, prens bien garde de ne les pas changer. Et si par malheur tu venois à les perdre, tâche de les recouvrer au plûtôt. Mais souviens-toy que celuy de prudent t'avertit que tu dois t'appli-

ser le contraire, parce que cette supposition ne détruit en aucune maniere les veritez qu'il vient d'enseigner. Car quoy que nous ayons encore le même corps que nôtre mere nous a donné, il sera toûjours vray de dire qu'il ne subsiste que par le changement de la nouvelle matiere qui s'ajoûte tous les jours à la premiere, & que l'une & l'autre seront enfin alterées & changées par la mort qui les reduira dans leurs premiers principes. C'est à mon avis le sens de ce passage qui estoit assez obscur.

VIII. *Quand tu te seras une fois donné le nom de bon & de modeste.* ] Il y a une terrible contradiction dans les hommes. Il depend d'eux de prendre justement les plus grands noms & de les conserver, & ils n'en veulent rien faire. Il ne depend pas d'eux d'obliger les autres à les leur donner, & quand ils le pourroient, ce ne seroit pas une marque seûre qu'ils les eussent, ou qu'ils les meritassent, & c'est ce qu'ils poursuivent avec opiniâtreté.

*Mais souviens toy que celuy de prudent t'avertit.* ] Car les noms ne sont rien, si on n'a en soy les choses qu'ils signifient.

Que

t'appliquer serieusement & sans relâche à connoître chaque chose par toy-même; que celuy de complaisant t'engage à recevoir de bon cœur ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer; & que celuy de magnanime t'oblige à élever ton esprit au dessus de tous les mouvemens de la chair, & à mépriser la gloire, la mort & toutes les autres choses semblables. Si tu conserves donc ces beaux noms sans te soucier que les autres te les donnent, tu seras un autre homme, & tu meneras une autre vie, car de vouloir être encore tel que tu as été jusques icy, & de te laisser encore déchirer & traîner par les mêmes soins, cela est d'un homme lâche, trop attaché à la vie, & entierement semblable à ces miserables qui combattent contre les bêtes, & qui à demi-mangez & tout couverts de sang & de blessures demandent d'être reservez au lendemain pour être encore exposez aux mêmes dents & aux mêmes ongles. Tâche donc de parvenir à ce peu de noms, & quand tu y seras parvenu, tâche de t'y maintenir comme si tu étois transporté dans les isles des Bienheureux. Que si tu t'aperçois que tu ne puisses pas les garder tous, retire-toy dans quelque coin que tu puisses

*Que si tu t'aperçois que tu ne puisses pas les conserver tous, retire-toy dans quelque coin que tu puisses défendre.* ] C'est contre ceux qui ne pouvant pas avoir toutes

ſes défendre, ou ſors même du monde entierement ſans te fâcher, avec un eſprit de ſimplicité, de liberté & de modeſtie; & ravi de pouvoir au moins faire cette bonne action dans la vie, que d'en ſortir courageuſement. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir tous ces noms, c'eſt de te ſouvenir des Dieux, & de penſer qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur reſſemblent, & qu'ils faſſent ce qui eſt de l'homme, comme le figuier fait ce qui eſt du figuier; le chien ce qui eſt du chien; & l'abeille ce qui eſt de l'abeille.

IX. La comedie du monde, la guerre, la frayeur

toutes les vertus enſemble ſe dépitent & n'en veulent aucune. Il n'y a pas de plus grande erreur, les vertus naiſſent les unes des autres, & nôtre perfection ne s'accomplit que par dégrés.

*Et de penſer qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur reſſemblent.* ] Il n'y a rien de mieux dit : flater Dieu c'eſt luy offrir des ſacrifices, chanter ſes loüanges, & luy demander pardon de ſes fautes ſans ſe corriger. Car c'eſt traiter Dieu comme un enfant qu'on veut amuſer par de faux ſemblans & par de belles paroles. Pour plaire à Dieu il faut luy reſſembler & être (a) *transformé* en ſon *image*, comme dit ſaint Paul.

IX. *La comedie du monde, la guerre, la frayeur.* ] Une ſeule de ces choſes ſuffit pour nous faire perdre Dieu, quand nous ne ſommes pas étroitement unis avec luy. Mais quand cette union eſt parfaite (b) *rien ne ſçauroit nous ſeparer de ſon amour, ny la mort, ny la vie, ny les Anges, ny les vertus, &c.*

X.

(a) 2 Cor. 3. 18. (b) Rom. 8. 38, 39.

frayeur, la pareſſe ou l'eſclavage effaceront peut-être dans un ſeul jour toutes ces ſaintes maximes de ton eſprit.

X. Sur combien d'objets un *Phyſicien* ne promene-t-il pas ſon imagination? Combien de choſes fait-il paſſer devant luy comme en revûë? Mais il ne faut pas ſe contenter de connoître; il faut agir & joindre la pratique à la theorie, ſi l'on veut bien faire ſon devoir, & conſerver pur & entier en ſoy-même le plaiſir que donne la connoiſſance des choſes; ce plaiſir qui pour être ſecret n'en eſt pourtant ny moins ſenſible, ni plus caché. XI.

X. *Sur combien d'objets un Phyſicien ne promene-t-il pas ſon imagination?* ] Il n'y a rien de plus dangereux que l'étude de la Phyſique : car en fixant les yeux de nôtre corps ſur des choſes purement corporelles, elle detourne les yeux de nôtre intelligence, de la contemplation de l'eſtre incorporel & inviſible, ſeul veritable & ſeul ſolide, c'eſt-à-dire de Dieu, & de la meditation de ſes vertus. C'eſt pourquoy ſaint Paul nous avertit de prendre garde qu'on ne nous ſeduiſe (a) *par la Philoſophie & par les principes de la ſcience mondaine.* Antonin ne veut pas blâmer entierement cette ſcience; car elle peut être utile, pourveu qu'on joigne la pratique à la theorie, & que la contemplation des beautez de cet univers nous porte à rendre à ſon Createur le culte qui luy eſt dû.

*Ce plaiſir, qui pour eſtre ſecret n'en eſt pourtant ny moins ſenſible, ny plus caché.* ] Ce jugement eſt beau. Antonin y prouve deux veritez tres-importantes; la premiere, que le plaiſir que donne la connoiſſance des choſes n'eſt ny pur ny entier, quand cette connoiſſance

(a) Col. 2. 8.

XI. Quand joüiras-tu de la simplicité & de la gravité? Quand auras-tu une connoissance si distincte de chaque chose, que tu sçaches ce qu'elle est dans son essence; quel lieu elle occupe dans l'Univers; de combien de temps sera sa durée; ce qui entre dans sa composition; à qui elle peut être donnée; & ceux qui peuvent & la donner & l'ôter?

XII. Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche; & parmi les hommes l'un se glorifie d'avoir pris un liéure; un autre d'avoir pris un poisson; celuy-là d'avoir pris un sanglier ou un ours; & celuy-cy d'avoir pris des Sarmates. Ne les trouvera-t-on pas tous devrais brigands si l'on examine bien leurs opinions? XIII.

noissance n'opere pas des actions qui luy soient conformes; & l'autre, que ce plaisir ne doit pas être estimé par ce qu'il a d'exterieur, & qui se repand au dehors; car ce n'est pas-là ce qui constituë son essence. C'est ce qu'il a d'interieur qui en fait le prix. Les hommes donc qui ont établi cette maxime, que *tout nôtre sçavoir n'est rien si les autres ne sçavent que nous l'avons*, n'estoient que des hommes vains qui cherchoient hors d'eux-mêmes ce qu'ils ne pouvoient pas trouver en eux, & qui connoissoient nullement la nature du plaisir que l'intelligence donne. Il est secret, mais il en est d'autant plus pur, plus sensible & moins caché.

XI. *Et qui sont ceux qui peuvent la donner & l'oter.* ] Cette connoissance seule suffit pour nous détacher des creatures & nous ramener à Dieu. Car c'est Dieu seul qui peut ôter & donner toutes choses.

XII. *Ne les trouvera-t-on pas tous de vrais brigands, si l'on examine bien leurs opinions.* ] Antonin se moque icy

XIII. Accoutume-toy à connoître & à examiner comment toutes choſes ſe changent les unes dans les autres; ſois attentif à ces changemens, & t'exerce continuellement à cette maniere de meditation. Il n'y a rien qui rende l'ame ſi grande; car celuy qui ſçait que dans un moment il ſortira de la vie, & quitera tout par conſequent, *il a déja dépoüillé ſon corps, & s'eſt remis tout entier, pour ce qui regarde ſes actions*, entre les mains de la ſouveraine juſtice,

icy des pretextes ſpecieux que les hommes donnent à leurs inclinations; le Chaſſeur dit qu'il ne va à la chaſſe que pour faire de l'exercice, & pour s'accoutumer au travail; le Pêcheur qu'il n'aime la pêche que pour ſe delaſſer, & pour aiguiſer l'induſtrie dont on a beſoin pour ſurprendre par ruſes & par fineſſes les plus fins & les plus ſoupçonneux de tous les animaux; & l'Officier dit qu'il ne va à la guerre que pour la gloire & pour ſervir ſon Prince & ſon païs. Cet Empereur aſſure que rien n'eſt plus faux, & que ſi l'on pouvoit penetrer dans leur interieur, & connoître ce qui les fait agir, on verroit, que la plûpart n'aiment la pêche, la chaſſe ou la guerre que par un eſprit de brigandage, ou pour l'amour du gain, & que les uns & les autres ſont des voleurs & des brigands, comme les Scythes répondirent à Alexandre: *Toy qui te vantes d'eſtre venu pour exterminer les voleurs, tu es le plus grand voleur de la terre.* Et c'eſt par cette même raiſon qu'un Ancien a appellé la chaſſe une injuſtice & la mere de la cruauté. Si on approfondiſſoit bien les opinions des hommes, on ne trouveroit que trop cet eſprit de brigandage dans les emplois les plus juſtes & les plus ſaints.

XIII. *Et s'eſt remis tout entier pour ce qui regarde ſes actions entre les mains de la ſouveraine juſtice.* ]

C'eſt-

ſtice; & entre celles de la nature univerſelle pour ce qui regarde les accidens qui peuvent luy arriver. Du reſte il n'a pas ſeulement la moindre attention à ce qu'on pourra dire, penſer ou faire contre luy; content de ces deux, avantages, d'agir avec juſtice dans ce qu'il fait, & d'embraſſer avec joye ce qui luy arrive, il renonce à tous les autres ſoins & à toutes les autres occupations du monde. Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la loy, & qu'à ſuivre Dieu, dont toutes les voyes ſont droites, & tous les jugemens juſtes.

XIV. Que ſert-il d'avoir des défiances & des ſoupçons, quand il dépend de toy de voir dequoy il s'agit, & ce qu'il faut faire? Si tu le vois,

C'eſt-à dire qu'il conforme tous ſes deſirs, toutes ſes actions, & toutes ſes penſées aux regles immuables de la ſouveraine Juſtice, à laquelle il ſe ſoumet entierement. Il n'y a rien de plus beau que tout cet article.

*Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la Loy, & qu'à ſuivre Dieu.* ] *Marcher droit par le chemin de la Loy*, c'eſt ne faire rien que de juſte. *Suivre Dieu*, c'eſt ſe conformer entierement à ſes volontez, & recevoir avec plaiſir tout ce qu'il ordonne. On ne ſçauroit faire l'un que par l'autre; c'eſt pourquoy Antonin les a joints tous deux. Toutes ces veritez ſont tirées du IV. Liv. des Loix de Platon.

XIV. *Que ſert il d'avoir des défiances & des ſoupçons, quand il dépend de toy de voir de quoy il s'agit.* ] Il n'y a rien de plus dangereux pour les hommes, & ſur tout pour les Princes, que les irreſolutions où les jette tres-ſouvent une inutile & ſuperſtitieuſe prevoyance

vois, fais-le avec douceur, & ſans regarder derriere toy. Si tu ne le vois pas, ſuſpens ton action, & conſulte tes conſeillers les plus habiles. Que ſi quelqu'autre choſe vient à la traverſe, conduy-toy ſagement ſelon l'occaſion en ſuivant toujours ce qui te paroît juſte. C'eſt le meilleur but que l'on puiſſe ſe propoſer, & ce n'eſt qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeſte.

XV. Tout homme qui obeït toûjours à la raiſon eſt en même-temps agiſſant & tranquille,

yance: ſi l'on voit ce qu'il faut faire, on doit agir ſans regarde plus loin, & ſi on ne le voit pas, il faut prendre conſeil des autres. Ces ſoupçons, *mais il arrivera cecy, mais il arrivera celà*, ſont étrangers à la choſe, & doivent être rejetter.

*Et ce n'eſt qu'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeſte.* ] L'irreſolution qui nous fait manquer à une choſe juſte nous fait plus de mal que ne pourroient faire les inconveniens que nous prevoyons, quand ils arriveroient tous enſemble. Cet endroit eſt intelligible dans le texte, & j'ay pris la liberté de le corriger en ajoutant un mot *blabera eſti.* qui

XV. *Tout homme obeït à la raiſon eſt en même-temps agiſſant & tranquille.* ] C'eſt un treſor que cet article. Quoy que nous faſſions, ſi nous agiſſons avec agitation & avec tumulte, c'eſt une marque ſeure que la raiſon n'en eſt point. Et ce qui eſt dit de Dieu dans l'Ecriture, qu'il n'eſtoit point dans le tourbillon ny dans les tempeſtes, mais ſeulement dans la douce haleine du Zephyre: nous pouvons le dire auſſi de la raiſon avec beaucoup de verité & de juſtice. Elle n'habite point dans le trouble, elle eſt toûjours inſeparable de la tranquillité.

*Serieux*

quille, ſerieux & gay.

XVI. Dés que tu es éveillé, demande toy s'il t'importe beaucoup qu'un autre faſſe ce qui eſt bon & juſte, tu trouveras qu'il ne t'importe nullement.

XVII. Quand tu vois des gens qui parlent en maîtres, & qui loüent & blâment avec autorité & avec orgueil, ne manque pas d'examiner leur vie : tâche de découvrir ce qu'ils ſont à table & dans leur cabinet, penetre leurs deſſeins,

*Serieux & gay.* ] Voilà encore une precieuſe verité qu'Antonin nous enſeigne icy en deux mots. Les emportemens de joye & le rire exceſſif ne ſe trouvent jamais avec la raiſon. La joye & la gayeté, que la raiſon accompagne toûjours, ſont inſeparables de la gravité & *de la ſeverité*, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme pour exprimer la force de ce mot admirable de Seneque, *Severa res eſt verum gaudium, La veritable joye eſt quelque choſe de ſevere*, c'eſt à dire de grave & de ſerieux. Le rire à gorge déployée eſt ridicule & fol.

XVI. *Dés que tu es éveillé, demande-toy s'il t'importe beaucoup.* ] Nous ne devons attendre que de nous-mêmes tout le bien & tout le mal qui peuvent nous arriver. La juſtice ou l'injuſtice des autres ne nous regardent point, & nous doivent être entierement indifferentes ; la ſeule part que nous y devons prendre c'eſt pour l'intereſt de nôtre prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes.

XVII. *Tâche de découvrir ce qu'ils ſont à table & dans leur cabinet.* ] Si on pouvoit interroger la table & le cabinet de ces cenſeurs publics, & que la lampe qui éclaire la nuit dans leur chambre pût parler encore comme elle parle dans Lucien, nous découvrirons une

desseins, ce qu'ils recherchent & ce qu'ils fuyent, & souviens-toy qu'ils ne vivent que de rapines & que de vols, qu'ils font, non pas, comme on dit, avec les pieds & avec les mains, mais avec la plus precieuse partie d'eux-mêmes, avec laquelle, s'ils vouloient, ils pourroient acquerir la foy, la modestie, la verité, la loy & le bon genie.

XVIII. Un homme modeste & bien instruit

une infinité de chose qui en nous vangeant de leur orgueil, nous feroient bien voir qu'il ne leur appartient pas de juger des autres.

*Et souviens-toy qu'ils ne vivent que de rapines & que de vols.* ] Cette pensée me paroît parfaitement belle. Ceux qui s'attribuent insolemment je droit de loüer ou de blâmer les hommes, ne vivent que de rapines & de vols : car outre qu'ils s'élevent un tribunal qui ne leur appartient point, & qu'il établissent leur reputation sur les ruines de celle de leur prochain, ils volent à Dieu le principal de ses droits, & jugent de la loy & de la justice. S'Ecriture même appelle rapine quand la creature s'égale à Dieu. Or c'est s'égaler à Dieu, & se mettre même au-dessus de luy que de juger des hommes.

*Et avec laquelle s'ils vouloient ils pourroient acquerir.* ] Qu'Antonin met bien dans tout leur jour la folie & l'aveuglement de ces hommes vains ! il dépend d'eux d'acquerir legitimement tant de rares vertus, & ils aiment mieux faire un tresor d'injustice & de mensonge.

*La loy.* ] *Acquerir la Loy*, c'est à dire au lieu de la violer en s'en declarant le juge, s'y soumettre de tout son cœur en conformant à ses décisions nos paroles & nos pensées.

struit dit à la Nature qui donne tout & qui retire tout, donne-moy tout ce que tu voudras, & reprens ce qu'il te plaira. Et il le dit non pas avec une fierté insolente, mais d'une maniere qui luy marque son respect, son obeïssance & son affection.

XIX. Le temps qui te reste à vivre est court, vis comme sur une montagne; car il n'importe icy ou là, si tu es dans le monde comme dans une ville.

XX. Montre aux hommes un homme vraiment homme, & qui vive selon la nature. Qu'ils le voyent, qu'ils l'interrogent. Et s'ils ne peuvent le supporter, qu'ils le fassent mourir.

XVIII. *Et il le dit non pas avec une fierté insolente.* ] Antonin sçavoit bien qu'il y a des hommes qui disent par fierté & par insolence ce qu'on doit dire par obeïssance & par soumission. Car on ne voit que trop de ces gens qui ne sont hardis que contre Dieu.

XIX. *Vis comme sur une montagne.* ] C'est à dire, vis comme si le lieu que tu habites étoit le plus agreable & le plus délicieux lieu du monde. Car les Anciens n'estimoient que les lieux qui étoient bâtis sur des montagnes. On peut voir l'article XXIII. de ce même livre.

*Car il n'importe icy ou là, si tu es dans le monde comme dans une ville.* ] Si le monde n'est pour toy qu'une seule & même ville, tous les lieux te seront égaux.

XX. *S'ils ne peuvent le supporter, qu'ils le fassent mourir.* ] Antonin avoit sans doute devant les yeux l'excellent passage de Platon, où Socrate parle de la

rir. Il vaut beaucoup mieux mourir, que de vivre comme eux.

XXI. Il n'eſt plus *temps de diſputer* quel eſt l'homme de bien, mais de le *devenir*.

XXII. Penſe inceſſamment à l'éternité & à la matiere univerſelle, & ſouviens-toy que chaque choſe en particulier eſt à l'égard de la matiere un grain de ſable, & à l'égard du temps un clin d'œil.

XXIII. Sur chaque objet qui t'environne penſe d'abord qu'il ſe diſſout déja, qu'il change, qu'il ſe diſſipe & qu'il ſe corrompt. Enfin que la vie n'eſt pas plus en luy que la mort.

XXIV. Regarde ce que ſont les hommes, ils mangent, ils dorment & font toutes *les autres*

contradiction que la juſtice trouve dans l'eſprit des hommes, & où il aſſure qu'elle eſt ſi forte que ſi la ſouveraine juſtice venoit au monde ſous une figure humaine, les hommes ne pourroient la ſouffrir, & la livreroient à une mort ignominieuſe & cruelle.

XXI. *Il n'eſt plus temps de diſputer quel eſt l'homme de bien, mais le dévenir.* ] C'étoit le defaut le plus ordinaire des Philoſophes & ſur-tout des Stoïciens; ils paſſoient leur vie à diſputer ſur la definition de l'homme de bien. Antonin laſſé de ces diſputes, dit admirablement qu'il ne s'agit plus de diſputer quel il eſt, mais de l'être. Car ce n'eſt pas l'être que de diſputer. Au contraire la chaleur & l'animoſité, ſœurs inſeparables de la diſpute; ſont bien plus capables de nous éloigner de cet état que de nous y mettre.

XXIV. *Regarde ce que ſont les hommes, ils mangent, ils dorment, &c.* ] Antonin veut faire connoître

tres fonctions naturelles. Regarde qui ſont ceux qui commandent aux autres; ils ſont remplis d'orgueil, ils ſe mettent en colere, & traitent de haut en bas ceux qui ſont ſoûmis à leur autorité. Remets en ta memoire de combien de choſe ils ſont eux-mêmes les eſclaves, & à quel prix. Et penſe à ce qu'ils ſeront bientôt.

XXV. Ce que la nature univerſelle porte à chaque

la miſere de l'homme par les neceſſitez indiſpenſables auſquelles il eſt aſſujetti. En effet, rien n'eſt plus miſerable.

*Regarde qui ſont ceux qui commandent aux autres.* ] Aprés avoir parlé de la miſere des hommes en general, il parle de celle des grands Seigneurs. Ce n'eſt le plus ſouvent qu'orgueil, emportement, injuſtice, ignorance.

*De combien de choſe ils étoient eux-mêmes les eſclaves, il n'y a que peu de temps, & à quel prix.* ] Antonin nous fait entendre qu'on peut ſouvent dire à ceux qui nous veulent maîtriſer ce que Davus dit à Horace dans la VII. Satire du livre II.

*Tunc mihi Dominus rerum impariis hominumque*
*Tot tantiſque minor, quem ter vindicta quaterque*
*Impoſita haut umquam miſera formidine privet?*

*Vous eſtes mon maître vous que tant de choſes & tant d'hommes differens tiennent aſſujetti? Vous que toutes les ceremonies des Preteurs cent fois reiterées ne pourroient jamais affranchir de la crainte?*

*Et à quel prix.* ] Ces mots ajoûtent beaucoup à ce qu'il vient de dire; car l'eſclavage des grands eſt d'autant plus honteux que celuy des plus vils eſclaves, que le prix qu'ils en retirent eſt honteux & bas.

chaque particulier, c'eſt ce qui luy eſt utile, & il luy eſt utile dés le moment qu'elle le luy porte.

XXVI. La terre aime la pluye; *l'air* aime à la donner. Le monde aime à faire ce qui doit neceſſairement être fait. Je dis donc au monde: j'aime ce que tu aimes. N'eſt-ce pas même le langage ordinaire & commun, & ſur tout ce qui ſe fait, ne dit-on pas que *cela aime à ſe faire.*

## XXVII.

XXV. *Et il luy eſt utile dés le moment qu'elle le luy porte.* ] C'eſt pour refuter l'opinion de ceux qui diſoient qu'une choſe pouvoit être utile pour l'avenir, & fâcheuſe pour le preſent. Antonin ſoutient qu'elle eſt utile dés le moment qu'elle eſt donnée par la Nature, qui ne donne jamais rien que quand il le faut.

XXVI. *La terre aime la pluye, l'air aime à la donner.* ] Ce ſont des vers d'Euripide rapportés par Ariſtote dans le 1. chap. du VIII. de ſes Morales. Et ſur ces vers Antonin fait la reflexion ſuivante.

*Je dis donc au monde: J'aime ce que tu aimes.* ] Car puiſque le monde aime tout ce qui arrive, c'eſt une injuſtice à une partie de n'aimer pas ce qu'aime le tout.

*Et ſur tout ce qui ſe fait ne dit-on pas que cela aime à ſe faire.* ] Il ſemble qu'Antonin tombe un peu icy dans le défaut des Stoiciens qui philoſophoient ſouvent ſur un jeu de mots. Cette façon de parler des Grecs & des Latins, car elle n'eſt nullement Françoiſe, *cela aime à ſe faire*, veut dire ſimplement *cela a accoutumé d'arriver.* Ainſi le raiſonnement d'Antonin pourroit bien n'eſtre pas trop juſte. Cependant pour le défendre on peut dire que cette expreſſion *cela aime à ſe faire* ne ſignifie *cela a accoutumé d'être fait*, que parce

XXVII. Ou tu vis dans ce lieu là, & tu y es déja accoûtumé; ou tu vas ailleurs, & c'eſt ce que tu demandes; ou tu meurs, & voilà ton miniſtere achevé. Il n'y a rien au delà; aye donc bon courage.

XXVIII. Soit perſuade que ce petit coin de terre eſt comme tous les autres, qu'on y eſt auſſi bien, & qu'on y trouve les mêmes choſes que ſur le ſommet d'une montagne, & que ſur le rivage de la mer. Par tout tu reconnoîtras la verité de ce que dit Platon que le ſage eſt enfermé dans les murs d'une ville comme

parce que ce qui eſt le plus agreable au monde, c'eſt ce qui arrive le plus ſouvent.

XXVII. *Ou tu vis dans ce lieu là & tu y es déja accoutumé* ] C'eſt pour s'empêcher de tomber dans le dégoût des lieux que l'on habite. On nous y ſommes pour toûjours, & la coutume nous les rendra ſupportables; ou nous en ſortirons, & nous voilà contens; ou nous mourrons, & voilà tout fini: pourquoy ſe donner donc tant de chagrin & tant de peine?

*Et voilà ton miniſtere achevé.* ] Antonin appelle la vie *un miniſtere*, *un ſervice*, parce que les hommes ne ſont nez que pour travailler & pour ſervir aux deſſeins de Dieu.

XXVIII. *Et qu'on y trouve les mêmes choſes.* ] C'eſt ce qu'Epicure diſoit: *Et quelque lieu que j'aille j'y trouveray un Soleil, une Lune, des Aſtres, des ſonges, des auſpices & des Dieux.*

*La verité de ce que dit Platon, que le Sage eſt enfermé.* ] C'eſt dans le Theætetus, dans ce Dialogue admirable, où Socrate compare les avantages que les hommes d'Eſtat ont ſur les Philoſophes avec ceux que

comme dans l'enceinte d'un parc de brebis sur une haute montagne.

XXIX. Fais-toy toûjours ces questions: En quel état est presentement mon ame? quel bien luy fais-je? à quel usage est-ce que je la mets? Est-elle sans intelligence? S'est elle separée & retranchée de la societé? Est-elle si fort mêlée, confonduë & collée avec cette miserable chair qu'elle suive tous ses mouvemens, & qu'elle luy obeïsse comme son esclave?

XXX. Quiconque s'enfuit de chez son maître, est un esclave fugitif. Nôtre maître c'est la loy. Quiconque donc transgresse la loy, est un fugitif. Celuy qui s'afflige, qui se fâche ou qui craint, l'est tout de même: car que veut-

les Philosophes ont sur les hommes d'Estat, & où il dit que (a) *le Philosophe à cause du peu d'experience qu'il a dans les affaires, paroîtra toujours aussi ignorant & aussi grossier que les bergers car quoy qu'il vive dans une ville au milieu de ses Concitoyens, il y est comme s'il estoit dans un parc de brebis sur le sommet d'une montagne.* Et Antonin ne se sert de ce passage que pour en tirer cette consequence que puisque le Sage trouve les delices de la montagne au milieu du tumulte des villes, tout le monde peut les y trouver comme luy.

XXX. *Nôtre maître c'est la Loy.* ] La *Loy*, c'est à dire *Dieu*, qui est la Loy vivante & éternelle. C'est pourquoy Platon dit, que la Loy *est le Dieu des Sages*, Epist. VIII. Et Socrate dans le Minos, que la Loy n'est autre chose que ἔυρεσις, *inventio ejus quod est.*

XXXI.

(a) P. 174. de l'édit. de Serres.

veut-il? il veut, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, s'oppoſe à ce qui eſt ordonné & reſolu par l'eſprit univerſel qui gouverne & qui regle tout. Or cet eſprit n'eſt autre que la loy qui diſtribuë à chacun ce qui luy convient & qui luy eſt propre. Donc celuy qui craint, qui ſe fâche, & qui s'afflige eſt un eſclave fugitif, car il s'oppoſe à la loy.

XXXI. Quand la femme a conçû, d'autres choſes viennent achever & former l'enfant. Quel merveilleux effet d'une telle cauſe! Dés que cet enfant eſt formé, il avale de la nourriture, & derechef d'autres cauſes viennent concourir à luy donner le ſentiment & le mouvement, en un mot, la vie, la force & toutes les autres qualitez. Combien y a-t-il là de merveilles? Ce ſont ces ſecrets de la nature qu'il faut mediter. Il faut tâcher de voir la vertu qui opere toutes ces choſes, comme on voit celle qui pouſſe les corps en bas & en haut.

XXXI. *Comme on voit celle qui pouſſe les corps en bas & en haut.* ] La vertu qui opere tous les myſteres de la naiſſance & de l'accroiſſement des hommes ne ſe voit qu'avec les yeux de l'eſprit, non plus que celle qui fait la peſanteur ou la legereté des corps; ſoit que cette peſanteur & cette legereté viennent de ce que chaque choſe tend à ſe joindre avec celle qui eſt de même nature qu'elle, comme les Stoïciens le croyoient, car les corps n'ont d'eux-mêmes ni peſanteur ni legereté: ſoit qu'elles ne viennent que du mouvement de la terre, qui tournant autour de ſon centre, fait que toutes

haut. Non pas veritablement avec les yeux, mais auſſi clairement.

XXXII. Penſe tres-ſouvent que toutes choſes ſont & ſeront comme elles ont été, & remets-toy devant les yeux toutes les comedies & toutes les ſcenes ſemblables que tu as vûës toy-même, ou que tu as lûës dans l'Hiſtoire; par exemple la Cour d'Adrien, celle d'Antonin, celle de Philippe, celle d'Alexandre, celle de Creſus; c'eſt toûjours la même choſe, il n'y a de difference que le changement d'Acteurs. XXXIII.

les parties de ſa maſſe tendent à s'en éloigner, & qu'elles s'en éloignent avec plus ou moins de viteſſe; ſelon qu'elles ont plus ou moins de mouvement. Celles qui en ont le moins étant repouſſées avec violence par celles qui en ont le plus, & qui par là les font paroître peſantes.

*Non pas veritablement avec les yeux, mais auſſi clairement.* ] Les yeux du corps ſont bien moins fideles que ceux de l'intelligence, car ils ne ſont éclairez que par une lumiere materielle qui nous trompe à tous momens, au lieu que les yeux de l'eſprit ſont éclairez par la lumiere éternelle & veritable, qui ne trompe jamais, & auprés de laquelle tout n'eſt que tenebres. C'eſt pourquoy Saint Ambroiſe diſoit fort bien en parlant des Sacremens: *On voit bien mieux les choſes qu'on ne voit pas que celles qu'on voit. Melius videntur, quæ non videntur, quam quæ videntur.*

XXXII. *Il n'y a de difference que le changement d'Acteurs.* ] Car ce changement n'empêche pas que les choſes ne ſoient toûjours les mêmes, comme une piece de theatre eſt toujours la même, quoy qu'elle ſoit joüée par differentes troupes de Comediens.

XXXIII.

XXXIII. Celuy qui s'afflige & qui se plaint de quelque chose que ce soit, est tres-semblable à un pourceau qu'on égorge, & qui regimbe & fait de grands cris. C'est la même chose de celuy qui seul dans son lit se lamente pour les chaînes dont nous sommes liez & garotez. Souviens-toy qu'il est donné à l'animal raisonnable de suivre volontairement sa destinée, & que la suivre seulement c'est une necessité imposée à tous les animaux.

XXXIV. Considere separément tout ce que tu fais, & sur chaque chose fais toy cette demande : La mort est-elle donc si cruelle, parce qu'elle me privera de cecy.

XXXV.

XXXIII. *C'est la même chose de celuy qui seul dans son lit se lamente pour les chaînes dont nous sommes liez.* ] Il parle des chaînes de la fatale necessité, c'est-à-dire de la destinée que les hommes ne peuvent ny éviter ny rompre.

*Et que de la suivre seulement, c'est une necessité imposée à tous les animaux.* ] Voilà une distinction bien avantageuse à l'homme. Dieu a imposé à tous les animaux la necessité de suivre leur destinée, il n'y a que l'homme à qui il a donné le pouvoir de la suivre volontairement : & ce n'est que par cette soumission qu'il en devient le maître; car toutes choses sont soumises à celuy qui est soumis à Dieu.

XXXIV. *La mort est-elle donc si cruelle, parce qu'elle me privera de cecy ?* ] Si nous examinions ainsi en détail nos autres occupations, nous n'en trouverions pas une qui dût nous faire regreter la vie.

XXXV. Quand tu es choqué de la faute de quelqu'un, examine-toy d'abord toy-même, & regarde si tu n'as jamais rien fait de pareil. Par exemple, si tu n'as jamais pris pour une veritable bien l'argent, les plaisirs, la vaine gloire ou d'autres choses semblables. Cette reflexion dissipera dans le moment toute ta colere, sur-tout si tu te souviens en même temps que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait: car comment pouvoit-il s'en empêcher? Si tu le peux, arrache-le à cette force majeure qui l'entraîne.

XXXVI. Quand tu vois Satyrion sectateur de Socrate, represente-toy Eutyches ou Hymenes. Quand tu vois Euphrates, represente-toy

XXXV. *Que ce malheureux a esté forcé de faire ce qu'il a fait.* ] Car il est vaincu & entraîné par ses passions, comme il l'a déja fait voir ailleurs.

XXXVI. *Quand tu vois Satyrion Sectateur de Socrate.* ] Satyrion, Euphrates, Alciphron, Xenophon, étoient des Philosophes du temps d'Antonin. Euphrates ne peut donc pas être celuy dont Pline fait l'Eloge dans la dixiéme Lettre du Livre 1. Car il étoit mort avant qu'Antonin vint au monde, Adrien luy ayant permis de prendre du poison à cause de sa vieillesse & d'une maladie desesperée dont il estoit attaqué. C'estoit sans doute un de ses fils. Il nous reste encore des Lettres qui portent le nom d'Alciphron.

*Eutyches, ou Hymenes.* ] Eutyches, Hymenes, Eutychion, Sylvain, Tropeophore, Criton & Severe Philosophes tant anciens que modernes, & qui estoient tous morts avant le regne d'Antonin.

*Ainſi*

toy Eutychion ou Sylvain. Quand tu regardes Alciphron, penſe d'abord à Tropeophore. Quand tu vois Xenophon, imagine-toy Criton ou Severe, & quand tu jettes les yeux ſur toy-même, repreſente-toy quelqu'un des Ceſars. Ainſi ſur chacun trouve dans les ſiécles paſſez quelqu'un qui luy reſſemble, & fais enſuite cette reflexion: Où ſont tous ces gens-là? ils ne ſont plus. De cette maniere tu t'accoutumeras à voir que toutes les choſes humaines ne ſont qu'une fumée & qu'un rien. Sur-tout ſi tu te ſouviens en même temps que ce qui eſt une fois changé ne paroîtra plus dans toute la ſuite innombrable des ſiécles. Et toy quel

*Ainſi ſur chacun trouve dans les ſiecles paſſez quelqu'un qui luy reſſemble.* ] Pour ſe ſouvenir de la fragilité des choſes humaines, il ſemble qu'il devroit ſuffire de penſer en general aux hommes qui ont vécu avant nous & qui ſont morts; mais comme nous nous aimons nous-mêmes & tout ce qui a rapport à nous plus que toutes choſes, la reſſemblance que ceux qui nous ont precedez ont avec nous & avec ceux qui vivent de nôtre temps nous touche davantage & fait plus d'impreſſion ſur nôtre eſprit. Voilà le fondement de cette maxime.

*Que ce qui eſt une fois changé dans toute la ſuite innombrable des ſiecles.* ] Quoy que les Stoïciens fuſſent perſuadez que la Nature renouvelleroit pluſieurs fois le monde, ou même toujours, & qu'ils crûſſent par là une eſpece de reſurrection, comme cela paroît par ce beau paſſage de Chryſippe dans le Livre de la Providence, *Cela eſtant, il eſt manifeſte qu'il n'eſt pas impoſſible qu'aprés nôtre mort par la revolution de certains*

quel espace de temps y occupes-tu ? mais quelque court que soit cet espace, n'est-ce pas assez de le passer honnêtement ? Quelle matiere & quelle occasion veux-tu éviter de déployer ta force & d'exercer ta vertu ? Car que sont tous les accidens, qu'un exercice de la raison, qui connoit exactement la nature & la qualité des choses qui arrivent dans cette vie ? Demeure donc ferme jusqu'à ce que tu te les sois toutes rendu familieres, comme un bon estomac s'accomode de tout, s'approprie tout, & comme un grand feu convertit en flamme & en lumiere tout ce qu'on y jette.

XXXVII. Que personne ne puisse dire veritablement que tu n'es ni de mœurs *simples*, ni homme de bien. Fais mentir tous ceux qui penseront cela de toy. Cela est en ton pouvoir. Qui t'empêche d'être homme de bien & simple ? resous-toy seulement à ne plus vivre si tu n'es tel. Car sans cela la raison ne veut pas que tu vives. XXXVIII.

*periodes de temps nous ne soyons rétablis dans le même figure où nous sommes.* Ils soûtenoient pourtant que ce ne seroient pas les mêmes choses qui reviendroient, mais des choses entierement semblables. Par exemple que le même Socrate ne reviendroit pas, mais un autre tout semblable à luy.

*Car que sont tous les accidens qu'un exercice de la raison.* ] C'est pourquoy les Grecs les appellent tous des *combats ἀγῶνας.*

XXXVII. *Car sans cela la raison ne veut pas que tu vives.* ] La vie ne nous est donnée qu'afin que nous avan-

XXXVIII. Qu'eſt-ce qu'on peut dire ou faire de mieux ſur cette matiere? Quoy que ce puiſſe être, il eſt en ton pouvoir de le dire ou de le faire, n'allegue point pour excuſe que tu en es empêché. Tu ne ceſſeras de gemir & de te plaindre que quand tu te ſeras mis en état de faire dans toutes les occaſions qui ſe preſenteront tout ce qui eſt propre & convenable à la nature de l'homme, avec le même plaiſir que le voluptueux trouve dans le luxe & dans les delices. Car tout ce que tu peux faire ſelon ta propre nature, tu dois le regarder & l'embraſſer comme la joüiſſance d'un tres-grand bien. Or en tout temps & en tous lieux il depend de toy d'agir de cette maniere. Un cylindre, le feu, l'eau, & toutes les autres choſes qui ſont regies par une nature & par une ame privée de raiſon, ne peuvent pas toûjours conſerver le mouvement qui leur eſt propre, car elles trouvent ſouvent des obſtacles ſur leur chemin. Mais il n'en eſt pas ainſi de l'ame ou de la raiſon, elle continuë toûjours ſon effort ſelon ſon eſſence, & comme il luy plaît, au travers de toutes les difficultez qui s'oppoſent à ſon paſſage. Mets-toy donc bien devant les yeux cette facilité avec

avancions dans la perfection; dés que nous nous arrêtons, ou que nous reculons, c'eſt un bien dont nous ne joüiſſons qu'avec injuſtice.

vec laquelle la raiſon perce & ſurmonte tous les obſtacles comme le feu ſe porte enhaut ; comme une pierre deſcend en bas ; & comme un cylindre roule ſur un lieu penchant ; & n'en demande pas davantage. Car tous les autres empêchemens que tu pourras trouver, ou ils viendront de ce cadavre que tu traînes, ou bien ils ne pourront te nuire, ni te faire aucun mal ſans le ſecours de ton opinion, & ſans la permiſſion de ta raiſon même. Autrement celuy qui les ſouffriroit deviendroit tout auſſitôt méchant. Veritablement pour tous les autres ouvrages de l'art ou de la nature, dés que le moindre mal leur arrive, ils ſont gâtez & ne ſont plus de même prix : mais icy on peut dire tout le contraire, & aſſurer que l'homme qui ſe ſert bien des accidens qui le traverſent, en devient & plus eſtimable & meilleur. Enfin,

XXXVIII. *Ou bien ils viendront de ce cadavre que tu traines.* ] Et par conſequent ils ſont ſans effet ; car comment une choſe morte pourroit-elle nuire à ce qui eſt immateriel & immortel?

*Autrement celuy qui les ſouffriroit deviendroit tout auſſi-tôt méchant.* ] Si les choſes pouvoient nous nuire malgré nous & ſans noſtre conſentement, il n'y a perſonne qui pût s'empêcher d'être méchant. Mais elles ne nous nuiſent qu'autant que nous leur en donnons la liberté en les rendant maîtreſſes de nos opinions.

*L'homme qui ſe ſert bien des accidens qui le traverſent, en devient & plus eſtimable & meilleur.* ] Car ces accidens ſont comme le feu qui épure l'or. Un homme

fin, ſouviens-toy qu'aucune choſe ne nuit au Citoyen, quand elle ne peut nuire à la Ville; & qu'elle ne nuit point à la Ville quand elle ne nuit point à la Loy. Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loy, & ne nuiſant point à la Loy il ne ſçauroit par conſequent nuire, ni au Citoyen, ni à la Ville.

XXXIX. Quand un homme eſt bien imbu & bien penetré des veritables opinions, le moindre mot & le plus commun ſuffit pour luy faire rappeller ſa conſtance & ſa gayeté. Par exemple ce mot d'Homere, *Quand* homme devient par leur moyen venerable & comme ſacré; & l'on peut dire de luy ce qu'un Hiſtorien (a) dit admirablement de Marius: *Redit ab Africa Marius clade major, ſi quidem carcer, catena, fuga, exiliave horriſicaverant dignitatem. Marius revint d'Afrique plus grand par ſes malheurs, car ſa priſon, ſes chaînes, ſa fuite, ſon exil relveoient ſa dignité en inſpirant pour luy des ſentimens d'une ſainte horreur.*

*Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loy.* ] *A la Loy*, c'eſt-à-dire à l'ordre que Dieu a établi pour le gouvernement du monde; la beauté de cet ordre ne peut eſtre troublée par les infortunes ny par les calamitez, puis qu'au contraire elles ſont dans les mains de Dieu les inſtrumens de ſa bonté & de ſa juſtice, & qu'il ne s'en ſert que pour éprouver les bons & châtier les méchans. Ce raiſonnement d'Antonin eſt ſublime & beau.

XXXIX. *Par exemple ce mot d'Homere.* ] C'eſt un Paſſage du VI. Livre de l'Iliade v. 147. Mais il y a bien de l'apparence qu'Antonin n'en avoit rapporté que les premieres paroles, puis qu'il dit *le moindre mot ſuffit.*

XLI.

(a) Flor. 3. 21.

*Quand le vent fait tomber les feuilles de nos bois;*
*Le printemps auſſi-tôt en fait renaître d'autres.*
*Les mortels icy bas ſuivant les mêmes Loix.*
*Quand l'un naît, l'autre meurt.*

Tes enfans auſſi ſont de veritables feüilles; vrayes feüilles ces hommes qui crient ſi haut, & qui comme s'ils étoient ſeuls dignes d'être crûs, loüent ou blament les autres en public, ou les déchirent & s'en moquent en particulier. Feüilles encore ceux qui dans les ſiécles ſuivans recevront la memoire de ton nom, & la feront paſſer à leurs deſcendans. Enfin, toutes choſes ſont autant de feüilles, le printemps les produit, le vent les abat, & la forêt en pouſſe d'autres à leur place, & elles ont toutes cela de commun, qu'elles ſont de peu de durée. Mais toy tu les crains ou tu les deſires comme ſi elles devoient durer toûjours. Encore un petit moment, & tes yeux ſeront fermez; & d'autres viendront bien-tôt pleurer ceux qui auront aſſiſté à tes funerailles.

XL. Un œuil ſain doit voir tout ce qui eſt viſible, & ne pas dire, je ne veux voir que du verd. Car c'eſt le propre d'un œuil malade. L'oüie & l'odorat bien ſains doivent être toûjours prêts & à entendre & à ſentir tout ce qui peut être ſenti & entendu. Un bon eſtomac doit ſe faire également à toutes ſortes de viandes, comme une meule eſt faite à moudre

toutes

toutes sortes de grains. Il faut de même qu'un esprit sain soit preparé à tout ce qui luy arrive. Celuy qui dit, que mes enfans vivent; que tout le monde loüe ce que je fais; c'est un œuil qui demande à voir du verd; c'est une dent qui ne veut que des choses tendres.

XLI. Dans le monde il n'y a personne de si heureux qui à sa mort n'ait autour de luy des gens qui se rejouïssent du mal qui luy arrive. Si c'est un honnête homme & un homme sage, il se trouvera toûjours quelqu'un qui dira: enfin, nous pourrons respirer, nous voilà delivrez de ce pedagogue. Il est vray qu'il n'étoit fâcheux, ni incommode à personne, mais j'ay remarqué tres-souvent qu'il nous condamnoit en secret. Voilà ce qu'on dira de cet honnête homme. Mais pour nous, combien d'autres choses avons-nous qui font desirer à une infinité de gens d'en être défaits. Si en mou-

XLI. *Qui se rejouïssent du mal qui luy arrive.* ] Ce n'est pas qu'Antonin regarde la mort comme un mal, mais il parle selon le sentiment du peuple, qui la croyant un mal ne laisse pas de se réjouïr de ce qu'elle arrive à ceux qu'il hait ou qui l'incommodent.

*Il est vray qu'il n'étoit fâcheux ny incommode à personne.* ] C'est le veritable caractere d'un honnête homme; il condamne les vices sans toucher aux personnes, *insectatur vitia, non homines, non castigat errantes, sed emendat.* Plin. Liv. 1. Epist. 10.

*Mais pour nous, combien d'autres choses avons nous qui font desirer à une infinité de gens d'en estre défaits.* ]

Puis

mourant tu as ces penſées, tu mourras plus volontiers; car tu feras ce raiſonnement: Je quite une vie où ceux qui en joüiſſent avec moy, & pour leſquels j'ay ſouffert tant de peines, fait tant de vœux, & paſſé par tant d'inquietudes, ſont les mêmes qui veulent qui je meure, eſperant que ma mort leur procurera peut-être quelque ſoulagement. Pourquoy donc voudrois-je faire ici un plus long ſejour? Que ces reflexions ne t'obligent pourtant pas à en ſortir mal avec eux; mais au contraire en ſuivant ta bonne coutume, témoigne leur toûjours tous les ſentimens d'amitié, de douceur & de bienveillance. D'un autre côté auſſi ne les quite pas comme malgré toy, & comme en étant arraché; mais comme dans ceux qui meurent heureuſement l'ame ſe détache doucement & volontairement du corps, il faut que tu te détaches d'eux de la même maniére. Car la Nature t'a attaché & lié avec eux, elle t'en délie preſentement. Je m'en détache donc, non pas par force, ni avec violence, mais

Puis qu'un ſi bon Empereur croit avoir ſujet de penſer ainſi, que doivent faire les autres? On voit dans ce Chapitre des marques d'une douceur & d'une charité fort rares, même parmi les meilleurs Chrétiens.

*Que ces reflexions ne t'obligent pourtant pas à en ſortir mal avec eux.* ] Quel ſoin de s'empêcher de bleſſer la charité & de mourir avec la haine du prochain.

XLII.

mais de mon bon gré : car c'eſt une des choſes qui ſe font ſelon la nature.

XLII. Sur tout ce que tu vois faire, accoutume-toy autant qu'il t'eſt poſſible à rechercher pourquoy on le fait. Commence par ce que tu fais toy-même, & tâche de découvrir le but où tendent toutes tes actions.

XLIII. Souviens-toy que ce qui te remuë & qui te fait agir comme une marionnette, ce ſont les reſſorts cachez au dedans de toy ; & ces reſſorts ce ſont tes ſens qui n'ont toûjours que trop d'éloquence pour te perſuader : c'eſt l'amour de la vie & toutes les autres paſſions ; en un mot, l'homme interieur. Ne t'amuſe donc point à conſiderer le vaiſſeau exterieur & les

XLII. *Tâche de découvrir le but où tendent toutes tes actions.* ] Car ſi elles tendent à contenter nos deſirs déreglez, elles produirent la corruption & la mort ; & ſi elles vont à operer les biens de l'eſprit, elles produiront la vie éternelle.

XLIII. *Et ces reſſorts ce ſont tes ſens qui n'ont toûjours que trop d'éloquence pour te perſuader.* ] Il n'y a dans le texte que ces-deux mots : C'eſt la Rhetorique, mais il eſt aiſé de voir que le paſſage n'eſt pas entier, & qu'il faut ajoûter ou δογμάτων *des opinions*, ou αἰσθήσεων *des ſens* ; *c'eſt la Rhetorique de tes ſens* ou *de tes opinions*. Car c'eſt aſſeurément ce qu'Antonin a voulu dire, & le Paſſage eſt fort beau.

*C'eſt l'homme interieur.* ] C'eſt-à-dire l'ame, qui eſt à proprement parler *l'homme*, dont le corps n'eſt que l'organe, c'eſt luy que Saint Pierre (a) appelle *l'homme caché du cœur*.

I. *Les*

(a) 1 Pier. 3, 4.

les organes qui en dependent. Ils en sont que comme une scie ou un *autre instrument*, avec cette difference *pourtant qu'ils sont* nés avec toy : *Mais sans la* cause qui les *meut & qui* les arrête, *ils* seroient aussi inutiles que la navéte au Tisseran ; la plume à l'Ecrivain ; & le foüet au Cocher.

---

## *LIVRE ONZIE'ME.*

LEs proprietez de l'ame raisonnable sont, qu'elle se voit elle-même ; qu'elle se compose elle-même ; qu'elle se rend telle qu'elle veut ;

I. *Les proprietez de l'ame raisonnable sont, qu'elle se voit elle-même.* ] Il n'en est pas de l'ame comme des yeux du corps ; ceux-cy ne peuvent se voir que dans un miroir ou dans un autre œuil : au lieu que l'ame se voit-elle-même, se connoît en elle-même, & ce qui est encore plus considerable, elle connoît en elle la souveraine sagesse, c'est-à-dire, Dieu. Mais d'un autre côté aussi elle n'a pas plus davantage que les yeux : car si les yeux ne peuvent voir que quand ils sont éclairez par une lumiere qui est hors d'eux, l'ame ne peut voir non plus que quand elle est éclairée par la lumiere éternelle & vivante : pour peu qu'elle s'éloigne de cet objet, & qu'elle s'attache aux objets grossiers & palpables, elle tombe dans de profondes tenebres, & n'est plus qu'aveuglement.

*Qu'elle se compose elle-même, qu'elle se rend telle qu'elle veut.* ] Et c'est ce que le corps ne sçauroit faire. Preuve que c'est un estre bien different.

*Qu'elle*

veut ; qu'elle jouït des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent les plantes & les animaux ne va qu'au profit des autres & jamais au leur ; qu'elle parvient toûjours à ſa fin entiere & parfaite, quelque bornée que ſoit ſa vie, car il n'en eſt pas d'elle comme de la danſe d'une comedie, ou d'autres choſes ſemblables, dont on ne ſçauroit retrancher la moindre choſe ſans rendre l'action inparfaite & défectueuſe,

*Qu'elle joüit des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent, &c.* ] Les fruits de l'ame ce ſont les fruits que l'Ecriture appelle *les fruits de la lumiere, les fruits de la juſtice, & les fruits de l'eſprit*, pour les oppoſer *aux fruits de la chair*, qui ne ſont que tenebres, qu'injuſtice, que méchanceté : les fruits de l'ame ſont la charité, la joye, la paix, la patience, la douceur, la tranquillité, la bonté, la fidelité, la juſtice, la ſageſſe, & la temperance. Et il y a deux differences eſſentielles entre ces fruits & ceux de la chair ; la premiere, celle qu'Antonin explique icy, que l'ame en joüit, au lieu qu'on ne peut pas dire proprement que le corps joüiſſe des fruits de la chair, non plus que les autres animaux de ce qu'ils produiſent : & la ſeconde que ces fruits de l'ame demeurent éternellement, au lieu que les fruits de la chair periſſent avec elle. Ce paſſage me paroît fort beau.

*Qu'elle parvient toûjours à ſa fin entiere & parfaite, quelque bornée que ſoit ſa vie.* ] A quelque heure que la mort arrive, l'ame eſt en état de partir ; car elle eſt à ſa perfection, elle eſt toûjours entiere & parfaite ; & non ſeulement cela, mais elle fait encore que ſon entrée dans le monde, quelque courte qu'elle ſoit, eſt comme une piece de theatre qui a toutes ſes parties. Il n'en eſt pas de même du corps.

fectueuſe. En quelque endroit qu'on la ſurprenne, au commencement, au milieu, à la fin, elle fait que ce qui a parû eſt toûjours une piece complete & finie; de ſorte qu'elle peut toûjours dire, j'ay tout ce qui m'appartient. De plus l'ame parcourt tout cet univers; elle ſe promene dans les eſpeces immenſes qui l'environnent; elle contemple ſa figure; elle meſure en quelque maniere l'éternité; elle penetre & conçoit la regeneration periodique des choſes: & liſant ainſi dans l'avenir elle voit clairement que ceux qui viendront aprés nous ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont precedez n'ont vû que ce que nous voyons. On peut dire même que par la raiſon de cette uniformité un homme qui n'a vécu

*De plus l'ame parcourt tout cet Univers, &c.* ] Tous les Philoſophes ſe ſont ſervis de cet argument pour prouver la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame. En effet ſi elle n'eſtoit pas ſpirituelle & immortelle, elle ne ſeroit nullement capable des proprietez que Dieu luy a communiquées, comme de n'eſtre rien d'étendu dans l'eſpace; de meſurer l'éternité; de comprendre l'infini; de penetrer dans les cieux & dans les abymes de la terre; & de joüir de la contemplation de l'immenſité de Dieu, comme ſi elle n'avoit avec luy que les mêmes bornes: proprietez que la matiere ne peut jamais recevoir.

*La regeneration periodique des choſes.* ] Lors qu'aprés chaque embraſement du monde, le monde reproduira les mêmes choſes. Il a été aſſez parlé de cette opinion des Stoïciens.

vécu que quarante années, quelque peu d'esprit qu'il ait, a vû tout ce qui a été avant luy & tout ce qui sera aprés. Les autres proprietez de l'ame sont l'amour du prochain; la verité, la pudeur, & de n'estimer rien tant que soy-même, ce qui est aussi le propre de la Loy. Et de cette maniere la droite raison est la même que la raison de souveraine justice.

II.

*Et de n'estimer rien tant que soy-même.* ] Parmy toutes les choses creées, il n'y a rien qui nous doive être si precieux que nôtre ame. Pendant que nous l'estimons moins que ces objets corporels & terrestres, ce qui arrive tous les jours, nous la plongeons dans leur neant, mais lors que nous la mettons au dessus de tout, nous l'unissons à Dieu, & elle regne avec luy sur toutes choses.

*Ce qui est aussi le propre de la Loy.* ] Car la Loy est au dessus de toutes choses, puisqu'elle juge de tout sans que rien puisse juger d'elle.

*Et de cette maniere la droite raison est la même que la raison de la souveraine justice.* ] Il y a dans ce passage une profondeur de sens étonnante, & c'est cette profondeur qui en fait l'obscurité? Antonin a voulu dire que la raison qui porte nôtre ame à s'estimer plus que toutes choses est la même qui veut que la Loy soit au dessus de tout, & que l'une & l'autre n'est que *la verité* & *la souveraine justice*, & ces deux raisons estant une seule & même chose, nostre ame devient aussi une seule & même chose avec la Loy. Comme elle, elle juge de tout sans que personne puisse avoir le droit de juger d'elle non plus que de la Loy: & voilà l'explication du mystere que saint Paul (a) nous apprend quand il dit *que l'homme spirituel juge de tout, & n'est jugé de personne.*

II.

(a) 1 Cor. 2. 15.

II. Tu mépriſeras la muſique, les danſes & tous les ſpectacles, ſi tu fais ce que je vais te dire: à l'égard de la muſique, *tu n'as qu'à la* diviſer en chacun de ſes tons, & ſur *chacun* te faire

II. *A l'égard de la muſique, tu n'as qu'à la diviſer en chacun de ſes tons.* ] Ce raiſonnement d'Antonin eſt vray à la rigueur. On dira pour en éluder la force que la beauté de la muſique ne conſiſte pas dans les tons ſeparez; mais dans le rapport qu'ils ont les uns avec les autres, & dans la proportion des mouvemens dont il reſulte une harmonie qui eſt plus ou moins parfaite, ſelon que cette proportion approche plus ou moins de l'unité qu'elle veut repreſenter. Il en eſt d'elle comme de la beauté des vers, cette beauté ne ſe trouve pas dans les ſyllabes qu'on prononce l'une aprés l'autre, elle eſt dans le tout qui nous frape & qui nous ſaiſit. Quelque vraye que ſoit cette objection elle ne détruit point du tout le raiſonnement de cet Empereur. Car il eſt toûjours tres-conſtant que la beauté de la muſique, comme celle de la poëſie, & toutes les autres beautez corporelles & qui touchent les ſens, ne ſont que des beautez imparfaites, parce qu'elles ne ſont belles que par rapport ou au lieu ou au temps, & qu'étant compoſées de parties fugitives qui ne ſçauroient ſubſiſter toutes enſemble, elles ne repreſentent qu'imparfaitement la veritable unité & l'égalité ſouveraine qui eſt le ſeul & unique modelle du beau. Ceux donc qui auront les yeux de l'intelligence accoutumez à cette beauté primitive, n'auront pas de peine à ſuivre ce precepte d'Antonin, & à mépriſer toutes ces beautez inferieures & paſſageres qui dependent du lieu & du temps, & qui y ſont entierement renfermées. Mais en même-temps il faut avoüer que la muſique eſt une des beautez les moins imparfaites de ce bas ordre, & que c'eſt même un défaut conſiderable de ne pas la con-

faire cette demande. Eſt-ce donc là ce qui me ravit? Tu en auras honte. Sur la danſe fais la même choſe, & conſidere à part tous ſes geſtes & tous ſes mouvemens, & ainſi de tous les ſpectacles. Enfin ſur toutes les choſes du monde, excepté ſur la vertu & ſur ce qui vient d'elle, ſouviens-toy de cette maxime, diviſe-les par parties, & par cette diviſion apprens à les mépriſer. Suy la même regle ſur toute la vie.

III. Combien eſt heureuſe l'ame qui eſt toûjours prête à ſe ſeparer du corps, ſoit qu'aprés cette ſeparation elle ſoit éteinte ou diſſipée, ou qu'elle ſubſiſte encore! mais il faut que cette bonne reſolution vienne de ſon propre jugement & non pas d'une opiniâtreté obſtinée comme celle des Chrêtiens. Il faut qu'elle

connoître, & de ne la pas amer juſqu'à un certain point.

*Excepté ſur la vertu & ſur ce qui vient d'elle.* ] car la vertu & les actions vertueuſes étant des beautez purement ſpirituelles, elles repreſentent bien plus parfaitement que toutes les autres la verité & l'unité qui les produit.

*Suy la même regle ſur toute la vie.* ] En te demandant à chaque action & à chaque moment: Eſt-ce là ce qui te fait ſouhaiter de vivre?

III. *Et non pas d'une opiniatreté obſtinée comme celle des Chrêtiens.* ] Les Payens appelloient folie & obſtination la conſtance & la fermeté des Chrêtiens qui aimoient mieux mourir que de ſacrifier aux Idoles, & que d'adorer les ſtatuës des Empereurs. Tertullien dans ſon

se porte à cette action avec raison, avec gravité;

Apologetique : *Quelques-uns nous traitent de fous de ce que pouvant nous tirer d'affaires en sacrifiant une seule fois, sans changer de sentiment, nous aimons mieux nôtre opiniâtreté que nôtre vie.* En effet, Pline le jeune l'appelle *opiniâtreté*, *obstination inflexible*, & *démence*. Mais en quel temps Antonin fit-il cette maxime, luy qui ne persecuta jamais les Chrêtiens? car de la maniere dont il parle, on diroit qu'il voyoit tous les jours des Martyrs; cependant depuis qu'il fut Empereur, il n'y en eut jamais dans les lieux où il étoit. Il la fit sans doute après que la rage des Payens reveillée par la licence des guerres civiles eut sacrifié plusieurs Chrêtiens à sa fureur en Asie & dans les Gaules. La constance de ces Martyrs dont il ne manquoit pas d'être informé par ceux qui la noircissoient, luy donna lieu de faire cette reflexion, qu'on est heureux de mépriser la mort, pourveu que ce mépris soit le fruit de jugement & de la raison, & non pas l'effet d'un opiniâtreté aveugle; & la maxime est vraye & seure; mais l'application en est fausse, comme toutes les applications qu'on fait en suivant de faux prejugez. Il y avoit de la raison dans cette fermeté des Martyrs; mais c'estoit une raison plus qu'humaine que des Payens n'étoient pas capables d'apercevoir.

*Avec gravité.* ] Faire quelque chose avec gravité, c'est la faire dans les regles de bienseance, avec courage, sans precipitation & sans lenteur, lors que la necessité le demande, & en la rapportant à un certain but qui est l'utilité du prochain. Or on accusoit les Chrêtiens de courir souvent à la mort sans necessité. C'est pourquoy ces Philosophes aveugles croyoient que cette action étoit destituée de cette gravité dont ils vouloient que toutes les actions des hommes fussent accompagnées. Car faire une chose sans necessité, c'est pecher contre toutes ces regles; c'est agir ou par caprice

ou

té, & sans aucun faste, pour persuader aux autres de l'imiter.

IV. Ay-je fait quelque chose d'utile à la société? J'en ay reçû la recompense. Aye toûjours cette maxime dans la bouche, & ne cesse jamais de faire le bien.

V. Quel est ton métier? d'être homme de bien. Comment y peut-on mieux réüssir qu'en méditant sur les ordres de la nature de l'univers, & sur tous les devoirs auſquels l'homme est engagé par les loix de sa nature particuliere.

VI. Les tragedies ont été premiérement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens

ou par légereté. * Mais quelle nécessité plus grande pour des soldats Chrêtiens, que de s'exposer à une mort qui rendoit inutiles tous les artifices du Demon, & qui en ruinant son empire augmentoit celuy de JESUS-CHRIST?

*Et sans aucune faste, pour porter les autres à l'imiter.* ] Antonin a raison. Ce n'est pas par des actions de faste que nous portons les hommes à nous imiter; c'est par des actions de justice, de necessité, & de choix. Mais quel aveuglement d'accuser les Chrêtiens d'agir par faste! eux qui ne connoissoient de grandeur que dans l'humilité, & qui auroient crû n'estre plus serviteurs de JESUS-CHRIST, s'ils avoient cherché à estre loüez des hommes.

V. *Comment y peut-on mieux reüssir qu'en méditant.* ] Antonin reconnoît donc que la vertu n'est pas un present de la nature, mais un fruit de l'étude & du travail.

VI. *Les tragedies ont esté premiérement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens.* ] Au commen-

accidens qui arrivent dans la vie; pour les avertir qu'ils doivent neceſſairement arriver, & pour leur apprendre que les mêmes choſes qui les divertiſſent ſur la ſcene, ne doivent pas leur paroître inſupportables ſur le grand *theatre* du monde. Car tu vois bien que telle doit être la cataſtrophe de toutes les pieces, & que ceux qui crient tant ſur le theatre, oh Citheron! ne ſe délivrent pas de leurs maux. Les Poëtes tragiques

mencement, c'eſt-à-dire, lors que la Tragedie & la Comedie eſtoient confonduës, c'eſtoit un divertiſſement groſſier & champêtre, où l'on ſe propoſoit plûtôt de porter les hommes à la joye & à la débauche, que de leur apprendre à avoir du courage & de la vertu. Antonin ne parle donc icy que de la Tragedie parfaite; car ce n'eſt que de celle-là ſeule qu'on peut dire qu'elle fut introduite pour apprendre aux hommes à ſupporter courageuſement tous les accidens de la vie, & à les trouver même legers en les comparant avec ceux qu'ils voyoient dans ces pieces. Car il eſt bien difficile de ſe trouver ſi malheureux quand on vient de voir un Telephus, un Philoctete, un Oreſte, un Oedipe, &c.

*Telle doit être la cataſtrophe de toutes les pieces.* ] Tant des pieces naturelles que des artificielles.

*Et que ceux qui crient tant ſur le theatre, oh Cytheron! ne ſe délivrent pas de leurs maux.* ] C'eſt une exclamation d'OEdipe qui dit dans une piece de Sophocle : O *Cytheron! pourquoy me reçûtes-vous, ou pourquoy, aprés m'avoir reçû, ne me laiſſates-vous pas perir, afin que je ne pûſſe jamais faire voir aux hommes d'où j'eſtois ſorti?* Toutes ces exclamations ne ſoulagent pas ſes maux, ainſi la Tragedie nous apprend qu'il eſt inutile de ſe plaindre.

*Comme*

giques disent souvent des choses tres-utiles, comme cecy : *Si les Dieux n'ont soin ni de moy ni de mes enfans, cela même ne se fait pas sans raison.* Et cecy encore : *Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.* Et, *La vie est comme la moi on d'un champ.* Et plusieurs autres choses semblables. A la tragedie succeda la vieille comedie armée d'une liberté magistrale, & qui en donnant à chaque chose son veritable nom, réussissoit admirablement à corriger l'arrogance & l'insolence des Citoyens. Diogene s'est servi à ce dessein de beaucoup d'endroits de cette vieille comedie. Aprés cela vint la comedie que l'on appelle moyenne, & enfin on inventa

*Comme cecy, si les Dieux.* ] Les trois passages qu'Antonin rapporte icy ont esté examinez dans les Remarques sur le Liv. VII. aux art. 40. 41. & 43.

*A la Tragedie succeda la vieille Comedie.* ] Sur tout ce qu'Antonin dit icy de la vieille & de la nouvelle Comedie, on n'a qu'à voir les Remarques sur la Poëtique d'Horace depuis le vers 281.

*Successit vetus his Comœdia non sine multa*
*Laude.*

*A cette Tragedie de Thespis & d'Eschyle succeda la vieille Tragedie avec beaucoup de succés.*

*Aprés cela vient la Comedie que l'on appelle moyenne.* ] La vieille Comedie dura jusqu'à ce que Lysander se fut rendu maître d'Athenes. La moyenne depuis Lysander jusqu'à Alexandre le Grand, & la nouvelle c'est celle qui dure encore.

venta la nouvelle comedie qui dégenera en une pure imitation. On sçait que les auteurs de cette derniere sorte de comedie disent de fort bonnes choses, mais au fond quel est le sujet & le but de toutes ces representations?

## VII.

*La nouvelle Comedie qui degenera en une pure imitation.* ] La vieille & la moyenne Comedie n'étoient pas à proprement parler des imitations, puisque dans la premiere il n'y avoit rien de feint, ny pour les personnages, ny pour les sujets, & que dans la seconde hors les noms qui estoient feints, tout y estoit veritable, & qu'on y representoit les actions des principaux Citoyens. Mais la nouvelle ne porta sur le theatre que des avantures feintes & des noms supposez, ainsi ce ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & c'est ce qu'Antonin condamne icy.

*Mais au fond quel est le sujet & but de toutes ces representations?* ] La vieille & la moyenne Comedie avoient au moins un but tres-utile, car elles tendoient à corriger les hommes; mais la nouvelle n'a d'autre vûë que de les amuser inutilement, & elle les laisse comme elle les trouve. Ce jugement d'Antonin est tres-remarquable; il prefere l'aigreur & le fiel de la vieille & de la moyenne Comedie à la molle condescendance de la nouvelle qu'il traite d'inutile & de vaine. L'éloge que le Roy de Perse donna à Aristophane, *que ses conseils rendoient les Atheniens plus braves, & les faisoient triompher de leurs ennemis*, n'est pas à beaucoup prés si considerable que ce qu'Antonin dit icy en faveur de la vieille & de la moyenne Comedie. Voilà une autorité d'un tres-grand poids pour ceux qui ont tâché de redonner à nôtre Comedie l'air de la vieille Comedie qu'elle a perdu. Mais afin qu'on ne se trompe pas à ce passage, il est bon d'avertir qu'Antonin ne trouve la vieille & la moyenne Comedie bonnes & utiles

VII. Que c'eſt une choſe bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure diſpoſition pour la Philoſophie que celle où tu es maintenant !

VIII. Une branche ſeparée de la branche à qui elle touchoit, ne peut qu'elle ne ſoit ſeparée de l'arbre entier. Tout de même un homme qui s'eſt ſeparé d'un autre homme, s'eſt entierement ſeparé de toute la ſocieté. Mais c'eſt une main étrangere qui retranche la branche, au

les que par comparaiſon ; car d'ailleurs il eſtoit tres-éloigné d'aprouver qu'on reprit publiquement les hommes de leurs défauts, puis qu'il eſtoit perſuadé que c'eſtoit bleſſer les loix humaines & divines : ſon but eſt de condamner la nouvelle Comedie, comme on avoit condamné les deux autres. Il envelope auſſi la Tragedie dans cette cenſure : car Antonin n'eſtoit pas homme à ſe contenter qu'on moderât les paſſions, il vouloit, comme tous les Stoïciens, qu'on les arrachât entierement. On verra les Remarques ſur la Poëtique d'Ariſtote.

VII. *Que c'eſt une choſe bien evidente qu'il n'y a pas de meilleure diſpoſition pour la Philoſophie.* ] Il y avoit tant de ſectes des Philoſophes oppoſées les unes aux autres qu'une infinité de gens paſſoient leur vie dans l'incertitude & dans le doute, ſans pouvoir ſe determiner, & choiſir. Antonin donc pour s'empêcher de tomber dans un eſtat ſi déplorable, examine la diſpoſition où il eſt, & aprés l'avoir bien examinée, il s'aſſure qu'il n'y en a pas de meilleure, & que cela eſt même tres-évident. En effet aimer Dieu & ſon prochain, voilà la meilleure diſpoſition où l'on puiſſe être, il n'eſt plus queſtion de choix, il ne s'agit que de travailler & de faire de bonnes œuvres.

au lieu que l'homme se retranche luy-même en haïssant son prochain & en s'éloignant de luy. Et il ne sçait pas qu'il se separe par là tout d'un coup de la societé civile. *Mais voicy* une grace bien particuliere de Dieu qui a établi la societé, c'est que nous pouvons être incorporez & reünis au corps dont nous nous sommes separez, & faire encore une partie du même tout. Il faut seulement se souvenir qu'une partie à qui il est souvent arrivé de se separer, ne se reünit & ne se reprend enfin qu'avec beaucoup de peine, & qu'une branche qui a toûjours été attachée à son arbre, & qui à crû avec luy est bien differente de celle qui y a été entée aprés sa separation, comme tous les Jardiniers même l'assûrent.

IX. Il faut être branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.

X.

VIII. *Mais voicy une grace bien particuliere de Dieu.* ] On peut voir ce qui a esté remarqué sur l'article XXXVI. du Livre VIII.

IX. *Il faut estre branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.* ] Le Peuple a toujours des opinions si peu saines de la Justice, de la Religion & de Dieu, que quoy que le lien de la charité nous unisse avec luy & fasse comme un même arbre de tous les hommes, nôtre esprit ne laisse pas d'estre libre, & de conserver une independance & une superiorité qui l'empêchent d'assujettir ses pensées & ses opinions à celles du peuple : autrement cette même charité, qui nous unit & qui nous lie, deviendroit pour nos ames un poison mortel.

X.

X. Quand tu ſuis la droite raiſon il n'eſt pas au pouvoir de ceux qui s'y oppoſent, de t'empêcher de faire une bonne action ; il ne faut pas non plus qu'ils puiſſent t'arracher la douceur & l'affection que tu dois avoir pour eux. Demeure ferme dans ces deux diſpoſitions, pourſuy ton deſſein & ton choix, & continuë d'avoir la même bonté pour ceux qui te traverſent & qui te chagrinent. Car ce n'eſt pas une marque moins grande de foibleſſe de ſe fâcher contre eux que de renoncer à ſon entrepriſe & que de ſe décourager : celuy qui ſe rebute en ſe laiſſant épouvanter, & celuy qui perd les ſentimens d'affection & d'humanité qu'il doit avoir pour les hommes que la nature luy a donnez pour parens & pour amis, ſont également deſerteurs & quittent également leur poſte.

XI. Il n'y a point de nature qui ſoit inferieure à l'art, car tous les arts imitent la nature. Cela

X. *Sont également deſerteurs.* ] Car ils renoncent également à la raiſon qui veut qu'on aille ſon chemin ſans perdre les ſentimens d'affection qu'on doit avoir pour tous les hommes.

XI. *Il n'y a point de nature qui ſoit inferieure à l'art, car tous les arts imitent la nature.* ] Puiſque tous les arts font les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites, il eſt certain que la Nature univerſelle, qui eſt le modele de tous les arts, le fait auſſi, & voilà ce qui a produit la Juſtice. Car que fait la Juſtice? elle reduit les choſes les moins parfaites ſous l'empire & ſous l'obeiſ-

Cela étant, il s'enſuit par une conſequence tres-évidente que la nature la plus parfaite & qui comprend en elle toutes les autres, ne cede point à l'induſtrie de tous les arts. Or il eſt certain que ceux-cy font toûjours les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites; il eſt donc conſtant que la nature le fait auſſi: & c'eſt ce qui produit la juſtice, & la juſtice eſt la mere de toutes les autres vertus : car il n'y aura plus de juſtice, ſi nous courons avec tant d'ardeur aprés les choſes indifferentes, ſi nous nous laiſſons tromper, & ſi nous ſommes inconſtans & temeraires.

XII. Si les choſes, dont la crainte ou le deſir te donnent de l'inquietude & troublent tout le repos de ta vie, ne viennent pas d'elles-mêmes juſques à toy, & ſi c'eſt toy proprement qui vas à elles, & que de leur côté elles demeurent immobiles, impoſe ſeulement ſilence à ton

ſance de celles qui le ſont le plus. Ce chapitre eſt admirable, & on ne ſçauroit prouver d'une maniere plus ſolide & plus claire que la juſtice eſt un droit naturel & divin, & qu'elle vient immediatement de Dieu.

*Car il n'y aura plus de juſtice, ſi nous courons avec tant d'ardeur.* ] C'eſt une conſequence neceſſaire de ce principe que les choſes les moins parfaites ſont pour les plus parfaites : car on ne peut preferer les moins parfaites aux autres ſans bleſſer cet ordre ſi ſagement établi. Que de veritez ſolidement expliquées par ce ſeul principe!

XII.

à ton opinion qui en juge, & tu ne les desireras ni ne les craindras.

XIII. L'ame est une sphere d'une rondeur parfaite; pendant qu'elle ne s'étend & ne se relâche point en dehors, & qu'elle ne se resserre & ne s'enfonce point en dedans, elle reluit d'une lumiere qui luy fait découvrir la verité de toutes choses & celle qui est en elle.

XIV. Quelqu'un me mépriſe, c'eſt à luy à voir pourquoy il le fait, pour moy je prendrai bien garde de ne rien faire ou dire qui merite ce mepris. Il me hait, c'eſt ſur ſon compte. Pour

XIII. *L'ame eſt une ſphere d'une rondeur parfaite.* ] On a déja vû, pourquoy Antonin compare l'ame à une ſphere. Cet article eſt parfaitement beau. Quand un corps rond eſt éclairé par quelque lumiere, les enfoncemens, & les boſſes qui ſe rencontreront dans ce corps y cauſeront des obſcuritez, parce qu'ils empêcheront la lumiere de s'étendre également par tout, & d'éclairer toutes ſes parties. Il en eſt de même de l'ame; pendant qu'elle eſt égale & arrondie en elle-même, elle reçoit également par tout la lumiere dont il plaît à Dieu de l'éclairer. Mais dés que le vice y fait des enfoncemens ou des boſſes, il empêche neceſſairement le cours de cette lumiere celeſte & la plonge dans une profonde obſcurité.

*Qui luy fait découvrir la verité de toutes choſes, & celle qui eſt en elle.* ] Je trouve cela divin; comme nôtre ame n'eſt pas ſa propre lumiere à elle-même, elle ne peut voir la verité des choſes, ny la verité qui eſt en elle, c'eſt-à-dire, connoître bien ſon eſſence & ſon exiſtence, que dans la raiſon univerſelle, par les lumieres dont il plaît à Dieu de l'éclairer.

Pour moy j'auray toûjours la même bonté & la même affection pour tous les hommes en general, & pour celuy-là même en particulier; & je seray toûjours prêt à luy remontrer sa faute sans m'emporter en reproches & sans faire ostentation de ma patience, mais sincerement & charitablement, comme Phocion; s'il est vray qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses aver-

XIV. *Comme Phocion, s'il est vray qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses avertissemens.* ] Phocion ayant été condamné à la mort avec quatre de ses amis, pendant qu'on preparoit la cigué, quelqu'un luy demanda ce qu'il vouloit qu'on dît de sa part à son fils, il répondit, *que je luy ordonne de ne songer jamais à payer aux Atheniens la coupe de bienveillance qu'ils me presentens.* Et comme toute la ciguë qu'on avoit broyée fut employée pour les quatre qui bûrent les premiers, il n'en resta plus pour Phocion; l'Executeur qui la fournissoit dit qu'il n'en broyeroit point d'autre si on ne la payoit, Phocion appella un de ses amis, & luy dit: *Je vous prie de donner à cet homme le peu d'argent qu'il nous demande, puisqu'on ne peut pas mourir à Athenes pour rien.* Si ces deux mots furent dits sincerement, la mort de Phocion est telle qu'Antonin la demandoit; car qui a-t-il de plus charitable que de prendre pour une marque de bienveillance le poison qu'on luy presentoit & de défendre à son fils de s'en souvenir? & quel meilleur avis pouvoit-il leur donner que de les avertir que c'est une honte horrible de souffrir que les prisonniers payassent le poison qu'on leur faisoit boire? Mais Antonin a fort bien vû que ces deux mots peuvent n'être qu'une raillerie tres-piquante contre les Atheniens, & un effet de la colere & du depit; c'est pourquoy il a eu raison de douter & de dire *s'il est vray.* Or la rail-

avertiſſemens. Car il faut que cela vienne du cœur, & que Dieu qui connoît l'interieur des hommes & qui ſonde les cœurs, voye qu'on n'eſt fâché de rien; qu'on ne ſe plaint de rien. Car quel mal eſt-ce pour toy ſi tu fais les choſes qui ſont propres à ta nature? Et puisque Dieu t'a mis dans ce monde pour le bien de la ſocieté, pourquoy refuſes-tu de faire les choſes qui ſont utiles à la nature univerſelle?

XV. Ceux qui ſe mépriſent les uns les autres, qui ſe flatent les uns les autres, & qui veulent ſe ſurpaſſer les uns les autres, ſont toûjours ſoumis les uns aux autres.

XVI. Quelle horreur & quelle fauſſeté de dire, j'ay reſolu d'agir franchement avec vous! Que veux-tu faire, mon ami, il n'étoit nullement neceſſaire de faire ce préambule, la choſe

raillerie & le depit doivent être bannis de cette derniere action de nôtre vie, où il ne doit y avoir rien que ne ſoit tres grave & tres-ſerieux.

XV. *Ceux qui ſe mépriſent les uns les autres, &c. ſont toûjours ſoumis les uns aux autres.*] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime, & quand on examinera la choſe de prés, on trouvera que le mépris même nous ſoumet à ceux que nous mépriſons.

XVI. *Quelle horreur & quelle fauſſeté de dire, j'ay reſolu d'agir franchement avec vous!* ] Toutes ces belles paroles qu'Antonin condamne icy, ſe diſent encore tous les jours dans le commerce du monde. Cependant, comme Antonin l'a fort bien remarqué, elles ſont indignes d'un homme d'honneur; mais on les dit par coutume & ſans reflexion.

ſe parlera aſſez d'elle-même, il faut qu'elle ſoit écrite ſur ton front, & qu'on liſe dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choſes dans les yeux de ſa maîtreſſe. En un mot il faut qu'un honnête homme, un homme franc, ſoit comme celuy qui ſent mauvais, & que ceux qui s'en approchent ſentent d'abord ce qu'il eſt. Une franchiſe affectée eſt un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié de loup: évite cela ſur toutes choſes. L'honnêteté, la franchiſe & la bonté paroiſſent dans les yeux de ceux qui les ont, ils ne ſçauroient les cacher.

XVII. Veux-tu vivre heureuſement? Cela dépend de toy, tu n'as qu'à avoir de l'*indifference* pour tout ce qui eſt indifferent. Et tu en auras ſans doute ſi tu examines chaque choſe ſeparément & par rapport au tout; ſi tu te ſouviens qu'il n'y en a aucune qui puiſſe nous forcer à juger d'elle, ni qui vienne juſqu'à nous, & que c'eſt nous qui faiſons tout le chemin, qui en jugeons, & qui nous en faiſons une image lorſque nous pourrions ou nous empêcher de la faire, ou l'effacer entierement ſi elle s'étoit gliſſée malgré nous & à nôtre inſçû; & enfin ſi tu fais cette reflexion que nous ne

*Une franchiſe affectée eſt un poignard caché.* ] Comme un Ancien a dit: *Pejor odio amoris ſimulatio.*
*Une feinte amitié eſt pire que la haine.*

ne ſerons pas obliger de nous tenir long-temps ſur nos gardes, & que la mort viendra bien-tôt terminer tous ces ſoins, & nous mettre pour toûjours dans une tranquillité parfaite. Qu'eſt-ce donc qui t'empêche d'être content de toutes les choſes qui arrivent dans le monde? Si elles ſont ſelon la nature, reçois-les gayement, & elles te ſeront faciles; & ſi elles ſont contre la nature, cherche ce qui eſt conforme à ta nature propre, & le pourſuy quelque peu de gloire qui l'accompagne: car il n'y a rien de plus pardonnable que de ſuivre ſon propre bien.

XVIII. Penſe d'où chaque choſe eſt venuë dequoy elle eſt compoſée, en quoy elle ſera changée, & ce qu'elle ſera aprés ſon changement.

XVII. *Et ſi elles ſont contre la nature, cherche ce qui eſt conforme à la nature.* ] Antonin étoit tres-perſuadé que rien n'arrive contre la nature, mais il donne cela à nos faux prejugez, ſçachant bien qu'il ne haſarde rien pourveu que nous ſuivions ſa maxime; car il dit fort ſagement que quand ce qui nous arrive eſt contre la nature, nous devons chercher ce qui eſt de nôtre nature propre. Or il eſt impoſſible de trouver ce qui eſt de nôtre propre nature qu'en nous aſſujetiſſant à la nature univerſelle, c'eſt-à-dire en nous ſoumettant à Dieu.

*Quelque peu de gloire qui l'accompagne.* ] Antonin ſçavoit bien qu'en s'attachant à la veritable ſageſſe on s'attire bien plûtôt le mépris, que l'eſtime des hommes: *Car tout ce qui eſt de l'eſprit de Dieu, paroît folie aux hommes charnels.*

XVIII.

ment. Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal, & que rien ne pourra luy nuire.

XIX. Voicy neuf articles qu'il eſt bon que tu medites inceſſamment. Le premier, que tu es lié naturellement avec les hommes, & que nous ſommes faits les uns pour les autres. D'un autre côté, que tu es né pour les conduire, comme un belier & un taureau ſont nez pour être à la tête des troupeaux. Et en remontant plus haut, que ſi le haſard & les atomes ne ſont pas les maîtres du monde, c'eſt donc la Nature qui gouverne tout; & cela étant, les choſes les moins parfaites ſont créées pour les plus parfaites, & celles-cy, les unes pour les autres.

Le ſecond, quels ſont ſes hommes à table, dans leur cabinet, & ailleurs, & ſur-tout quelle dure

XVIII. *Tu verras qu'elle ne peut jamais ſouffrir aucun mal.* ] C'eſt à-dire rien ne pourra ny l'alterer, ny la détruire. Mais il y a d'autres maux dont les ſeuls juſtes ſeront exempts, c'eſt-à-dire, ceux à qui Dieu n'imputera point leurs fautes, & c'eſt ce qui étoit caché à ces Philoſophes Payens, ou ils n'en avoient que des idées tres confuſes.

XIX. *Que tu es né pour les conduire, comme un Belier & un Taureau ſont nez.* ] Il eſt rare de voir un Empereur reconnoître qu'il n'a d'autre avantage ſur ſes peuples que celuy qu'un Taureau & un Belier ont ſur les troupeaux. Que de grandeur dans un tel aveu!

Et

dure neceſſité leur impoſent leurs opinions, & avec quel faſte ils ſe portent aux actions les plus condamnables.

Le Troiſiéme, que s'ils ont raiſon de faire ce qu'ils font, il ne faut pas s'en fâcher; & s'il ne l'ont pas, il pechent donc malgré eux, & par ignorance. Car comme l'ame n'eſt jamais privée de la verité que malgré elle, c'eſt auſſi toûjours malgré elle qu'elle ne rend point à chacun ce qui luy eſt dû. Voylà pourquoy ils ne peuvent ſouffrir qu'on diſe d'eux qu'ils ſont injuſtes, ingrats, avares, ou pour tout renfermer en un mot, qu'ils ne font pas leur devoir envers leur prochain.

Le quatriéme, que tu tombes ſouvent dans les

*Et avec quel faſte ils ſe portent aux actions les plus condamnables.* ] Il n'y a rien qui marque mieux l'ignorance & l'eſclavage des hommes que l'inſolence & la vanité avec laquelle ils commettent les choſes les plus horribles & violent ce qu'il y a de plus ſaint. Les plus ignorans ſont les plus orgueilleux.

*Car comme l'ame n'eſt jamais privée de la verité que malgré elle.* ] On peut voir ce qui a été remarqué ſur les art. 64. & 65. du liv. VII.

*Voilà pourquoy ils ne peuvent ſouffrir qu'on les appelle injuſtes, ingrats.* ] Car l'injuſtice & l'ingratitude preſuppoſent un choix de l'eſprit & une determination de la volonté, & comme les hommes ne ſont injuſtes & ingrats que malgré eux & par ignorance, ils ne ſçauroient ſe reconnoître tels, & par conſequent ils croyent toûjours qu'on leur fait tort de les accuſer de ces vices.

*Que tu tombes ſouvent dans les mêmes fautes.* ] Car le

les mêmes fautes, que tu es semblable à ces gens-là, & que si tu t'empêches de commettre certains pechez, ton inclination ne laisse pas d'y être portée, & que tu ne t'en abstiens que par crainte ou par vanité, ou par quelque autre raison aussi vicieuse.

Le cinquiéme, que tu ne sçais pas même certainement s'ils ont mal fait : car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée ; & il faut sçavoir bien des circon-

le plus juste peche sept vois le jour. Eschyle a dit de même, *le plus sage des sages peche souvent.* Cet aveu d'Antonin est plein d'une humilité digne du Christianisme. Il faut que nos pechez nous obligent à pardonner aux autres ; & que les pechez des autres nous portent à ne nous pardonner rien ; mais malheureusement nous renversons toujours cet ordre.

*Car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée.* ] Ce passage est fort remarquable. Il y a des actions qui paroissent des pechez, & qui ne le sont pas, parce qu'elles sont faites pour un dessein qui ne nous est pas connu, & pour une utilité cachée. Par exemple, quand saint Paul vivoit avec ceux qui n'avoient point de Loy, comme s'il avoit été aussi sans Loy, ceux qui auroient pris ses actions pour autant de crimes, en auroient tres-mal jugé, puisqu'il agissoit ainsi *pour l'œconomie*, comme parle Antonin, c'est-à-dire, pour un certain ordre, pour une sage dispensation, comme l'expliquent Origene & saint Jerôme, car étant devant Dieu sous la Loy de JESUS-CHRIST, il paroissoit être sans Loy aux yeux des hommes, afin de gagner plus de personnes à Dieu. C'est de cette maniere qu'Origene a excusé le mensonge de Jacob qui fit

constances avant que de prononcer sur les actions d'autruy.

Le sixiéme, c'est que tu as beau te chagriner & te tourmenter, la vie de l'homme ne dure qu'un moment, & dans peu nous ne serons plus.

Le septiéme, que ce ne sont pas les actions des autres qui nous troublent, car elles ne subsistent que dans l'ame de ceux qui les font; ce sont nos propres opinions. Chasse-les donc, & cesse de juger qu'une telle chose est mauvaise, & toute ta colere s'évanouïra. Mais comment en venir à bout? en te persuadant qu'il n'y a rien de honteux en ce qui t'arrive de la part des autres: car si ce n'étoit pas une verité constante qu'il n'y a d'autre mal que le vice qui est en toy, ou ce que tu fais de honteux, tu ne pourrois t'empêcher de commettre toy-même beaucoup de maux, tu serois un brigand & pis encore.

Le

fit semblant d'être Esaü pour surprendre la benediction de son pere. Antonin se sert fort bien de cette raison pour nous apprendre que puisque pour bien connoître une action il faut sçavoir toutes ses circonstances, & les vûës que l'on a eu en la faisant, n'en point juger est le parti le plus seur & le plus sage. La verité de cette maxime a fait dire à un grand homme de nôtre siecle, qu'*il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules & dont les raisons cachées sont tres-sages & tres-solides.*

*Tu ne pourrois t'empêcher de commettre toy-même beaucoup de maux, tu serois un brigand pis & encore.* ]

Car

Le huitiéme, que la colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choſes mêmes dont nous nous plaignons, & qui les font naître.

Le neuviéme, que la bonté eſt invincible quand elle eſt ſincere, ſans hypocriſie & ſans maſque : car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent & le plus emporté ; ſi tu as de la bonté pour luy juſques au bout, ſi quand l'occaſion s'en preſente tu l'avertis bonnement, & que tu tâches de le corriger avec douceur dans le même temps qu'il s'efforce de te faire le plus de mal? Si tu luy dis, non, mon fils, ne fais point cela, nous ſommes nez pour toute autre choſe, tu ne me fais aucun mal, mais tu t'en fais à toy-même ; & ſi tu luy remontres adroitement & en general, que ni les abeilles ni aucun des autres animaux qui paiſſent enſemble, ne font rien de ſemblable. Ne mêle à tes avis ni la raillerie ni les reproches ; qu'il ne paroiſſe qu'une affection ſincere ſans aucun chagrin ; & ne luy parle point comme un Docteur dans ſa chaire, ni pour attirer l'admiration de ceux qui t'écoutent, tire-le en particulier quelque foule qui l'envi-

Car ſi le vice des autres nous rendoit vicieux, nous ſerions par conſequent tout ce que ſeroient les autres.

*Tire-le en particulier, quelque foule qui l'environne.* ] C'eſt ce que JESUS-CHRIST nous dit dans ſaint Mathieu : *Si vôtre frere a peché contre vous, allez luy repreſenter ſa faute en particulier.*

Et

l'environne. Aye toûjours ces neuf articles devant les yeux comme autant de precieux dons des Muſes; & commence enfin à être homme pendant que tu vis. Mais il faut que tu évites avec autant de ſoin de flater ton prochain, que de te fâcher contre luy. Ces deux vices ruinent également la ſocieté, & ſont également pernicieux. Quand tu ſeras en colere ſouviens-toy donc qu'il n'y a rien de viril dans cette paſſion, & que comme la bonté & la douceur ſont des vertus plus humaines, elles ſont auſſi plus mâles. Que la force & le courage ſont entierement du côté de celuy qui eſt bon, & ne ſe trouvent jamais dans celuy qui eſt colere & chagrin. Car plus la bonté approche de l'inſenſibilité & de l'indolence, plus elle approche de la veritable force. La colere n'eſt

*Et commence enfin à être homme.* ] C'eſt à dire à avoir de la douceur & de l'humanité, qui eſt le veritable caractere des hommes.

*Mais il ne faut pas éviter avec moins de ſoin de flater ton prochain.* ] Comme la douceur & l'humanité qu'Antonin vient de recommander pouvoient jetter dans une lâche complaiſance & dans la flaterie: car les hommes ne ſcavent preſque jamais garder de milieu, & en voulant éviter un vice ils tombent ordinairement dans le vice contraire; il a ſoin d'avertir que la flaterie n'eſt pas moins pernicieuſe que la dureté, & que l'une & l'autre ruinent également la ſocieté quoy que par des voyes tres-differentes.

*Car plus la bonté approche de l'inſenſibilité & de l'indolence, plus elle approche de la veritable force.* ] Cela ſe

n'eſt pas moins la marque d'un eſprit foible que la triſteſſe. Dans l'une & dans l'autre on eſt également bleſſé & mis hors de combat.

Voicy encore, ſi tu veux, une dixiéme maxime qui ſera comme le preſent du Dieu même qui preſide aux Muſes; il y a de la folie à pretendre que les méchans ne faſſent point de mal, c'eſt deſirer l'impoſſible. Mais de leur permettre d'en faire aux autres, & de ne vouloir pas ſouffrir qu'ils t'en faſſent, c'eſt une tyrannie declarée & une horrible cruauté.

XX. Nôtre eſprit a quatre penchans qu'il faut obſerver continuellement; & quand on les découvre, il faut les bannir en diſant ſur le premier, cette imagination n'étoit pas neceſſaire; ſur le ſecond, cela va à ruiner la ſocieté; ſur le troiſiéme, ce que tu vas dire n'eſt pas conforme à tes ſentimens: or il n'y a rien de plus indigne que de parler contre ſa penſée. Enfin

ſe prouve même par les corps ſolides: les plus compactes & les plus durs ſont ceux qui reſiſtent le plus aux impreſſions des choſes exterieures, & par conſequent ils ſont les plus forts. Antonin ne parle pourtant pas icy d'une inſenſibilité ſtupide, mais d'une inſenſibilité de raiſon, qui eſt bien plus ſeure & plus forte.

XX. *Nôtre eſprit a quatre penchans.* ] Ces quatre penchans ſont à mon avis le ſoupçon, la médiſance, la diſſimulation ou le menſonge, & l'intemperance. Cela ſuffit pour éclaircir tout cet article qui étoit tres-obſcur, & qu'on avoit laiſſé dans toute ſon obſcurité.

XXI.

enfin sur le quatriéme, en te reprochant à toy-même que tu fais les actions d'un homme qui a assujetti la partie la plus divine de luy-même, à la partie la plus mépriſable, c'eſt à dire, à cette partie mortelle qui eſt le corps, & à toutes ſes voluptez groſſieres & brutales.

XXI. Tout ce qu'il y a en toy d'aërien & d'ignée, quoy que naturellement il ſe porte en haut, cependant ſoumis à l'ordre de cet Univers il demeure icy-bas dans ce compoſé. Tout de même ce qu'il y a de terreſtre & d'humide, quoy que naturellement il tende en bas, demeure pourtant en haut, & ſe tient dans une

XXI. *Tout ce qu'il y a en toy d'aërien & d'ignée.* ] Ce raiſonnement eſt parfaitement beau & tres-ſolide. Les élemens dont nous ſommes compoſez, oublient leur penchant pour obeïr au Maître du monde, & gardent le poſte qui leur a été donné, quelque contraire qu'il ſoit à la nature. La raiſon, qui devroit être plus obeïſſante que ces principes materiels & corruptibles, eſt la ſeule qui ſe revolte contre cette Loy generale & qui tâche d'en ſecoüer le joug, quoy qu'elle ne luy impoſe rien de dur, & qui ſoit contraire à ſa conſtitution. On dira que Dieu n'a laiſſé aux élemens que le parti de l'obeïſſance, & qu'il a donné à la raiſon la liberté du choix. Mais c'eſt ce qui fait encore plus paroître nôtre injuſtice. Dieu a exempté nôtre ame de la neceſſité de luy obeïr par contrainte, afin qu'elle obeïſſe par amour, & qu'elle en puiſſe être recompenſée: & au lieu de reconnoître un ſi grand bienfait par une ſoumiſſion plus entiere & plus parfaite, elle ne ſe ſert de cet avantage que pour ſe jetter dans une affreuſe rebellion.

Car

une situation qui ne luy est pas naturelle: tant il est vray que les élemens même obeïssent à la loy generale, en conservant la place qui leur a été donnée malgré eux jusqu'à ce que cette même loy leur donne le signal de leur dissolution & de leur retraite. N'est-ce donc pas une chose horrible que la partie intelligente de toy-même soit la seule desobeïssante, & la seule qui se fâche de garder son poste? On ne luy impose pourtant rien qui la gêne & qui la violente, rien qui ne soit conforme à sa nature. Cependant au lieu de le souffrir, elle s'y oppose & se revolte contre cet ordre; car tous ces mouvemens qui la portent à l'injustice, à l'intemperance, à la tristesse, & à la cruauté, que sont-ils que des revoltes contre la nature? Dés qu'un esprit porte impatiemment les accidens qui luy arrivent, dés ce moment-là il quite lâchement son poste; car il n'a pas moins été fait pour l'égalité & pour la pieté, que pour la justice, & ces deux premieres vertus ne sont pas moins dans l'ordre des choses utiles à la societé,

*Car il n'a pas été moins fait pour l'égalité & pour la pieté que pour la justice* ] Cela ne peut pas être autrement; puisque l'égalité & la pieté sont les membres de la justice, qui ne sçauroit subsister sans eux. Antonin appelle *égalité*, la vertu qui fait tout prendre en bonne part, c'est ce qu'Horace appelle *æquus animus*, *un esprit égal*, qui n'aime pas plus une chose qu'une autre.

*Elles*

cieté, elles ſont mêmes plus anciennes que les actions juſtes.

XXII. Celuy qui ne rapporte pas toutes les actions de ſa vie à un ſeul & même but, ne ſçauroit être toûjours un ſeul & même homme. Ce que tu dis là ne ſuffit pas, ſi tu n'ajoûtes encore quel doit être ce but. Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choſes qui paroiſſent de veritables biens au peuple, & qu'ils ne ſont d'accord que ſur quelques-unes, c'eſt à dire, ſur celles qui vont au bien du public, tout de même il faut ſe

*Elles ſont mêmes plus anciennes que les actions juſtes.* ] Car les cauſes precedent toûjours neceſſairement les effets: qu'on *ôte l'égalité* & la pieté, il n'y aura plus de juſtice parmi les hommes, & la juſtice étant bannie, les actions juſtes le ſont auſſi.

XXII. *Ne ſçauroit être toûjours un ſeul & même homme.* ] Nous ne ſommes que ce que ſont nos actions & par conſequent nous ſommes autant d'hommes differens que nous faiſons d'actions differentes & contraires.

*Et qu'ils ne ſont d'accord que ſur quelques-unes, c'eſt à-dire, ſur celles qui vont au bien du public.* ] On ne fait pas aſſez de reflexion ſur la verité qu'Antonin nous develope icy. Tous les hommes ne conviennent pas ſur ce qu'on doit appeller de veritables biens. Les uns donnent ce nom aux richeſſes, les autres à la gloire, &c. Mais ils ſont tous d'accord ſur tout ce qui va au bien de la ſocieté, car il n'y a perſonne, non pas même parmi les plus injuſtes, qui ne ſoit forcé d'avoüer que tout ce qui eſt utile à la ſocieté un veritable bien. Voilà donc ſans contredit la ſeule choſe à quoy

ſe propoſer un but dont tout le monde convienne, & qui aille au bien de la ſocieté. Celuy qui dirigera à ce but tous ſes mouvemens, ne ſera jamais inégal dans ſes actions, & par ce moyen il ſera toûjours le même.

XXIII. Penſe ſouvent à la fable du rat de ville & du rat des champs, à la frayeur de ce dernier & à ſa fuite.

XXIV. Socrate avoit accoutumé d'appeller les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.

XXV.

la prudence veut qu'on s'attache. Antonin donne par là une raiſon admirable de la préeminence de la charité ſur toutes tes vertus. On feroit un volume entier ſur les conſequences admirables qui ſe tirent naturellement de ce principe.

XXIII. *Penſe ſouvent à la fable du rat de ville & du rat des champs.* ] Antonin veut qu'on medite cette fable pour apprendre à mépriſer les richeſſes & le tumulte des villes, & à imiter la prudence de ce rat des champs qui prefere ſes feves & ſes poids à toute la bonne chere du rat de ville. On peut voir la VI. ſatire du II. Liv. d'Horace.

XXIV. *Socrate avoit accoutumé d'appeller les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.* ] Socrate diſoit cela ſur les idées que le Peuple ſe fait de la mort, de la honte, de l'exil, & de tout ce qu'il appelle des maux. On n'a qu'à l'en entendre parler, & l'on trouvera que tout ce qu'il dit reſſemble parfaitement aux contes que l'on faiſoit autrefois de certaines femmes qui devoroient les enfans. On peut voir ce qui a été remarqué dans la poëtique d'Horace à la page 320.

XXV.

XXV. Les Lacedemoniens mettoient les sieges des étrangers à l'ombre dans leur theatre, & eux, ils s'asseyoient où il se pouvoient.

XXVI. Perdiccas demandant un jour à Socrate pourquoy il n'alloit pas le voir, pour ne pas mourir, luy dit-il, de la mort la plus malheureuse, c'est à dire, pour n'avoir pas le déplaisir de ne te pouvoir rendre les bienfaits que j'aurois reçûs de toy.

XXVII. Voicy un precepte que l'on trouve dans les écrits d'Epicure : *Aye toûjours devant*

XXV. *Les Lacedemoniens mettoient les sieges des étrangers à l'ombre.* ] La difference qu'il y avoit entre les Atheniens & les Lacedemoniens, c'est que les Atheniens parloient mieux de ce qui est bon & honnête, & que les Lacedemoniens le pratiquoient mieux. Mais ce qu'Antonin dit icy du respect qu'ils avoient pour l'hospitalité, ne doit pas être entendu des premiers temps de la republique : car Lycurgue avoit défendu de recevoir les étrangers dans la ville, de peur que le vice ne s'y glissât avec eux ; on bien il faut l'entendre des étrangers qui s'étoient soumis à la discipline Laconique, & auſquels Lycurgue avoit ordonné des portions dans la distribution qu'il avoit faite des terres, à condition qu'ils ne pourroient ny les vendre ny les aliener.

XXVI. *Perdiccas demandoit un jour à Socrate.* ] Seneque dit que c'étoit Archelaüs. Le nom ne fait rien à la chose ; le même Seneque condamne cette réponse de Socrate, mais on ne laisse pas de la trouver belle. On peut voir le chap. VI. du V. Liv. des bienfaits.

XXVII. *Aye toûjours devant les yeux quelqu'un des Anciens.* ] C'est un mot d'Epicure, comme Seneque

*vant les yeux quelqu'un des Anciens qui ayent été parfaitement vertueux.*

XXVIII. Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dés qu'on étoit levé, afin de se souvenir par là des êtres qui suivent toûjours le même chemin, & qui font toûjours leur ouvrage de la même maniere sans aucune inconstance ni varieté, & pour penser à leur ordre, à leur pureté, & à leur simplicité tout nuë, car les astres n'ont point de voile pour se cacher.

XXIX. Souviens-toy quel étoit Socrate lors que sa femme ayant emporté ses habits, il ne trouva

témoigne dans ses Lettres, *hoc præcepit Epicurus.* Et ce precepte est excellent : s'il n'y a point d'hommes assez vicieux pour oser pecher devant un témoin, que sera-ce quand on aura choisi un témoin d'une vertu reconnuë?

XXVIII. *Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dés qu'on étoit levé.* ] Ce n'est pas la seule chose que les Platoniciens avoient prise des Pythagoriciens. On peut voir la Remarque sur l'art. LIX. du LIV. VII.

XXIX. *Souviens-toy quel étoit Socrate lors que sa femme ayant pris ses habits.* ] Xantippe femme de Socrate étoit fort incommode & fort emportée : un jour elle s'habilla en homme pour aller à un spectacle, & prit les habits de son mari, Socrate ne trouvant pas ses habits mit une peau autour de luy, ses amis le trouvant en cet état luy conseilloient de battre sa femme quand elle seroit de retour : fort bien répondit Socrate, afin que pendant que nous nous gourmerons, chacun de vous crie : Courage Socrate, courage Xantippe

trouva qu'un banc pour se couvrir, & de tout ce qu'il dit à ses amis qui avoient honte de le voir en cet état, & qui s'enfuyoient.

XXX. Tu ne sçaurois enseigner à lire ni à écrire, si tu ne l'as appris auparavant : à plus forte raison ne pourras-tu donc enseigner aux autres à vivre, si tu ne le sçais pas toy-même.

XXXI.

pe. Antonin veut que nous ayons toujours cette réponse devant les yeux, afin de nous accoutumer à penser qu'il est ridicule de donner au Public de ces Scenes extravagantes qui ne font que le rejoüir. Mais si ce que Socrate dit à ses amis est remarquable, ce qu'il dit à sa femme ne l'est pas moins; car il se contenta de luy dire : *Vous voyez au moins que vous n'estes pas allée à ce spectacle pour voir, mais pour être vûë.*

XXX. *Tu ne sçaurois enseigner à lire ny écrire, si tu ne l'as appris auparavant.* ] Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens qui se piquent d'enseigner aux autres ce qu'ils ne sçavent pas eux-mêmes & qu'ils n'ont jamais appris. Mais cela n'est pas à beaucoup prés si surprenant que d'en voir qui se mettent entre les mains de ces ignorans, & ont en eux une entiére confiance. Cela me fait souvenir d'un mot qu'Antisthene dit aux Atheniens dans une assemblée où on avoit nommé quelques Generaux. On recueilloit les voix, & quand on vint à Antisthene : *Je vous conseille*, leur dit-il, *Messieurs, d'ordonner que nos ânes seront chevaux.* Et comme les Atheniens surpris de cette réponse la troitoient de ridicule & d'impossible, *pourquoy cela ne se peut-il donc pas, Messieurs*, continua t-il, *puisque vos decrets ont bien la vertu de faire des Generaux de ces sortes de gens qui n'ont ny service ny experience.*

XXXI. Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.

XXXII. Les hommes blâment la vertu à tort & à travers, & tâchent de la *décrier* par leur vain babil, mais mon cœur n'en fait que rire.

XXXIII. C'est être fou que de chercher des figues en hyver. Mais ce n'est pas être plus sage

XXXI. *Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.* ] C'est un vers de quelque Poëte tragique; Antonin l'avoit recueilli pour se souvenir que ceux qui se rendent les esclaves de leurs passions en abandonnant la vertu se privent par cette lâche desertion du droit de suffrage que la vertu seule peut donner & qui est le veritable caractere les hommes libres. *Cela a été* expliqué dans les Remarques sur l'Epître VI. du I. Liv. d'Horace.

XXXII. *Les hommes blâment la vertu à tort & à travers.* ] Antonin parodie icy un vers d'Hesiode avec un vers d'Homere, & il dit fort sagement que quand il voit de ces Philosophes insensez qui soutenoient que la vertu n'est qu'un vain nom & une chimere au lieu de s'amuser à leur répondre il ne fait que rire de leur folie, & c'est sans contredit le meilleur parti. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Epître VI. du I. Liv. d'Horace où ce passage a été expliqué.

XXXIII. *C'est être fou que de chercher des figues en hyver, mais ce n'est pas être plus sage.* ] Antonin a pris cecy d'Epictete qui dit dans Arrien : *Si tu desires des figues en hyver, tu es fou, & c'est en desirer que de desirer ton fils ou ton ami lors qu'ils ne sont plus. Car ce que l'hyver est pour la figue, la revolution des siecles l'est pour les choses qu'elle a emportées.* Et apparemment cet Empereur tâchoit de se consoler ainsi de

ge que de chercher & de desirer son enfant quand il n'est plus.

XXXIV. Epictete disoit fort bien: Quand tu caresses ton enfant, dis luy en toy-même: peut-être mourras-tu demain. Mais cela est de mauvais augure: luy dit quelqu'un. Sur quoy il répondit, que rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure, autrement ce seroit un mauvais augure de dire que des épics seroient moissonnez.

XXXV. Un raisin verd, un raisin meur, un raisin sec, ce ne sont que des changemens, non pas d'une chose qui est en une qui n'est point, mais d'une chose qui est en une qui n'est pas presente. XXXVI.

de la mort de son fils Verus que ses Medecins avoient tué.

XXXIV. *Epictete disoit fort bien : Quand tu caresses ton enfant.* ] C'est la suite du même chapitre d'Arrien.

*Rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être mauvais augure.* ] On peut aller plus loin, & dire comme Oreste, qui allant passer pour mort dit dans l'Electre de Sophocle, *Il n'y a point de presage funeste quand il est accompagné de tant d'utilité.*

Δοκῶ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κερδεῖ κακόν.

Car la mort est une des choses les plus utiles.

XXXV. *Un raisin verd & un raisin meur.* ] C'est la suite du raisonnement d'Epictete qui veut faire voir que la mort n'est qu'un changement d'une chose qui est, en une autre qui n'est pas presente, mais qui est pourtant.

XXXVI. C'eſt un mot d'Epictete, il n'y a ni voleur, ni tyran de la volonté.

XXXVII. Il faut trouver l'art de donner ſon conſentement à propos, diſoit le même Epictete, & ſur le ſujet de nos mouvemens il faut être toûjours appliqué à faire en ſorte qu'ils ſe faſſent avec exception, qu'ils tendent au bien de la ſocieté, & qu'ils ſoient proportionnez au merite des choſes. Il faut ſe défaire entie-

re-

XXXVI. *Il n'y a ny voleur, ny tyran de la volonté.* ] Ce ſont les propres termes d'Epictete dans le chap. 22. du Liv. 3. Cette volonté libre & qui ne peut être forcée eſt un don de Dieu, que nul ne nous peut ôter que luy-même, & il ne nous l'ôte jamais pendant que nous luy ſommes ſoumis. (a) *Nous demeurons victorieux de tous les maux par la force de celuy qui nous a aimez.*

XXXVII. *Il faut trouver l'art de donner ſon conſentement à propos.* ] Donner ſon conſentement à propos, c'eſt ne recevoir & n'approuver que des choſes certainement vrayes. Pour parvenir à la perfection de cet art que faut-il faire? Il faut croire toûjours ſon intelligence, & jamais ſon imagination: car ce qui eſt connu par l'intelligence eſt toûjours neceſſairement vray.

*Diſoit le même Epictete.* ] Tout ce qu'Antonin rapporte d'Epictete, n'eſt pas en propres termes dans ce qui nous reſte de luy; mais de pluſieurs endroits de ſes Ouvrages on en recueille le même ſens. Si nous avions ce qui s'eſt perdu, peut-être y trouverions-nous le tout de ſuite comme il eſt icy.

*Qu'ils ſe faſſent avec exception.* ] On peut voir les Remarques ſur le premier chap. du Liv. IV.

*Et qu'ils ſoient proportionnez au merite des choſes*

(a) S. Paul Rom. 8. 37.

rement de tous ſes deſirs & n'avoir d'averſion que pour les choſes qui dépendent de nous abſolument, & qui nous ſont ſoumiſes.

XXXVIII. Nous ne combatons pas pour rien, diſoit ce grand homme, il s'agit d'être ou ſage, ou fou.

XXXIX. Voicy un excellent raiſonnement de Socrate; que voulez-vous? Voulez-vous avoir des ames raiſonnables, ou des ames ſans raiſon? Nous voulons des ames raiſonnables. Mais voulez-vous avoir de celles qui ſont ſaines,

*ſes.* ] C'eſt ce qu'il a expliqué dans l'art. XXXIV. du Liv. IV.

*Et n'avoir de l'averſion que pour les choſes qui dépendent de nous abſolument.* ] Car ainſi on n'aura de l'averſion que pour le vice qui eſt la ſeule choſe qu'il depend de nous d'éviter.

XXXVIII. *Nous ne combatons pas pour rien, diſoit ce grand homme, il s'agit d'être ou ſage ou fou.* ] C'eſt un beau mot d'Epictete. Toute nôtre vie eſt un exercice, un combat continuel, le prix de la victoire c'eſt la ſageſſe, & celuy de la defaite c'eſt la folie. Il n'y a pas de milieu.

XXXIX. *Voicy un excellent raiſonnement de Socrate.* ] Je ne l'ay pû trouver dans Platon, mais il ſuffit qu'Antonin le cite. Le but de Socrate eſt de faire voir que les hommes ne ſont rien moins que raiſonnables quand ils ſont en querelle & en diſſention les uns avec les autres: car la diſſention eſt la fille de l'ignorance & de l'emportement, & la mortelle ennemie de la raiſon. Auſſi ſaint Jacques dit: (a) *D'où viennent les guerres & les querelles parmi vous? N'eſt-ce pas de vos convoitiſes qui combatent dans vôtre chair.*



(a) S. Jac. 4. 1.

nes, ou de celles qui ſont vicieuſes? De celles qui ſont ſaines. Que ne les cherchez-vous donc? C'eſt que nous les avons. Si vous les avez, pourquoy êtes-vous donc toûjours en diſſentions & en querelles?

*C'eſt que nous les avons.* ] Voilà ce qui rend incurables tous les maux des hommes; ils ſont perſuadez qu'ils ont une ame raiſonnable, & cela leur ſuffit, au lieu de travailler à la rendre telle en la purgeant de ſes vices, ils s'endorment dans une mortelle ſecurité.

---

## *LIVRE DOUZIEME.*

I. SI tu n'as point d'envie contre toy-même, tu peux des aujourd'huy poſſeder les choſes ausquelles tu n'eſperes de parvenir qu'avec le temps. Pour cet effet laiſſe-là le paſſé; remets l'avenir entre les mains de la Providence, & diſpoſe du preſent ſelon les regles de la ſainteté

I. *SI tu n'as point d'envie contre toy-même, tu peux dés aujourd'huy poſſeder les choſes.* ] Pour nous procurer le bonheur & la tranquillité, nous courons la terre & les mers, & nous faiſons des deſſeins de fort longue haleine: que de peines & de ſoins inutiles! Ce que nous cherchons eſt en nous, ne nous l'envions pas & ne nous en privons pas volontairememt nous-mêmes, nous le trouverons ſans tant courir. Antonin nous en donne icy un moyen qui eſt le ſeul infaillible, c'eſt de ne penſer qu'à diſpoſer du preſent. La preſent bien diſpoſé eſt un gage ſeur pour l'avenir.

*Selon les regles de la ſainteté & de la juſtice.* ] De la ſainteté, pour être toûjours ſoumis à Dieu; & de la juſtice, pour faire toûjours du bien aux hommes.

*Digne*

teté & de la justice ; de la sainteté, pour recevoir agreablement, & pour aimer tout ce qui t'arrive : car c'est la nature même qui te l'envoye, & qui t'a fait naître pour cela ; & de la justice, afin que tu dises la verité librement & sans détour, & que tu obeïsses à la loy en te comportant sagement & dignement en toutes choses. Mais il faut que rien ne puisse te détourner de ton chemin, ni la méchanceté des autres, ce qu'ils pensent de toy, ni ce qu'ils en disent, ni les sentimens de cette masse de chair où tu es enfermé. Car c'est à la partie souffrante à se plaindre de ce qu'elle sent. Enfin quand le temps de ton départ sera venu, si renonçant à tout autre soin, tu ne penses qu'à honorer & à respecter comme il faut la partie superieure de ton ame, qui est ce que tu as de divin, & que tu ne craignes pas tant de cesser de vivre, que de ne pas commencer à bien vivre, tu seras un homme digne du monde qui t'a produit ; tu cesseras d'être étranger dans ta patrie ; tu n'admireras plus comme extraordinaire ce qui arrive tous les jours ; & tu ne dépendras plus de cecy ni de cela.

II. Dieu voit les ames nuës sans s'arrêter aux vases

*Digne du monde qui t'a produit.*] C'est-à-dire, digne de Dieu, dans le langage des Stoïciens.

*Et tu ne dependras plus de cecy ny de cela.*] Car toutes choses sont soumises à ceux qui sont soumis à Dieu.

vaſes materiels, à l'ordure & à l'écorce qui les cachent. Car par ſon ſeul eſprit il touche & penetre les choſes qui découlant de luy ſe ſont renfermées dans ces étroites priſons. Si tu t'accoutumois à ſuivre cet exemple, tu te delivrerois de beaucoup d'inquietude & de ſoins. Car celuy qui ne prend pas garde aux chairs qui l'environnent, comment s'amuſeroit-il à prendre garde aux habits, au logement, à la gloire, & à tous les autres ornemens exterieurs qui ne ſont que les embelliſſemens de la ſcene.

III. Il y a trois choſes dont tu es compoſé, le corps, l'eſprit, & l'ame. Les deux premieres ne t'appartiennent que juſqu'à un certain point, & entant que tu en dois avoir ſoin. *Mais* la troiſiéme eſt la ſeule qui ſoit proprement à toy. C'eſt toy-même. Si tu éloignes donc & ſepares de toy, c'eſt à dire de ton ame, tout ce que les autres diſent ou penſent, tout ce que tu as toy-même dit ou fait, tout ce que tu prévois

II. *Car par ſon ſeul eſprit il touche & penetre les ſeules choſes.* ] Cet article eſt remarquable. Antonin veut faire entendre que comme l'eſprit de Dieu ne ſe communique qu'à ce qui eſt de même nature que luy, c'eſt-à-dire ſpirituel & immortel, & qu'il ne s'arrête point à la matiere, nôtre ame devroit faire de même & ne s'attacher qu'aux choſes qui ſont de même nature qu'elle; car par ce moyen elle ſeroit toûjours unie à la Divinité d'où elle a tiré ſon origine, elle n'aimeroit que la vertu, & mepriſeroit tout le reſte. Cette idée eſt grande & belle.

III.

vois & qui t'épouvante, tous les mouvemens qui viennent de la part du corps qui t'environne, & de l'esprit dont ce corps est animé, & qui ne sont point en ton pouvoir; enfin tout ce que le tourbillon exterieur du monde agite & roule à son gré; & que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement fatal des choses, & delivre de ce joug, vive à part en elle-même, faisant ce qui est juste, voulant ce qui luy est envoyé, & disant la verité; Si, dis-je, tu separes de ton ame tous les sentimens qui luy viennent de la liaison & de la sympathie qu'elle a avec le corps; que tu éloignes de ta pensée l'avenir & le passé; que tu te rendes toy-même comme la sphere d'Empedocle, *qui étant*

III. *Et que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement fatal des choses, & délivrée de ce joug.*] Antonin n'a pas voulu dire que nôtre ame doit secoüer le joug de la providence pour vivre en liberté, & ne dependre que d'elle-même: c'est tout le contraire, il veut qu'elle se retire de l'enchaînement fatal des choses materielles qui l'entraînent. Car pendant qu'elle est abîmée dans des ordures, elle est necessairement terrestre & charnelle, & par consequent elle est comme emportée par le même tourbillon qui entraîne tout. Pour revenir donc de cet état miserable, il faut qu'elle reprenne sa superiorité, & elle ne peut la reprendre qu'en se reüinissant à Dieu, & en se soumettant uniquement à ses ordres.

*Comme la sphere d'Empedocle.*] On peut voir ce qui a été remarqué sur l'art. 43. du Liv. VIII. & sûr l'art. 13. du Liv. XI.

*tant égale en tout sens & d'une rondeur parfaite, tourne toûjours sans se lasser.* Et que tu ne penses qu'à vivre le temps que tu vis, c'est à dire, qu'à joüir du temps present, tu pourras passer noblement & sans trouble tout celuy qui te reste à vivre, & être toûjours avec ton genie dans une étroite intelligence & dans une parfaite union.

IV. Je me suis souvent étonné comment les hommes qui s'aiment toûjours plus eux-mêmes, qu'ils n'aiment les autres, font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur. En effet, si un Dieu venoit à paroître tout d'un coup, ou un sage Precepteur, & qu'il leur ordonnât de ne rien penser en eux-mêmes qu'ils ne disent en même temps, il n'y en a pas un seul qui pût supporter un jour entier une si rude contrainte. Tant il est vray que nous avons bien plus de honte de ce que les autres pensent de nous, que de ce que nous pensons nous-mêmes.

V. Comment est-il possible que les Dieux qui ont reglé & ordonné tout si sagement, & avec tant d'amour pour l'homme, ayent pourtant fait cette faute, que certains hommes, les plus

IV. *Font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur.* ] L'amour propre les devroit porter à faire tout le contraire. Il y a là une contradiction qu'on ne sçauroit expliquer. On craint plus la reputation que sa conscience.

V.

plus gens de bien, qui ont eu un commerce plus étoit avec la Divinité, & qui ayant passé toute leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres, des prieres & des sacrifices, ont été comme les amis de Dieu, lors qu'ils sont une fois morts, ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toûjours! Si cela est ainsi, tu dois être persuadé qu'il est bien, & que les Dieux l'auroient fait autrement, s'ils l'avoient jugé necessaire. Car s'il eût été juste, il auroit été aussi tres-

V. *Lors qu'ils sont une fois morts, ils ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toûjours.* ] Les Philosophes, qui nioient l'immortalité de l'ame, reprochoient à Dieu que c'etoit en vain que les justes le servoient pendant leur vie, puisqu'il souffroit qu'ils mourussent enfin pour toûjours. Antonin veut combatre ce sentiment, & faire taire en même temps son imagination, qui ne manquoit pas de luy suggerer des scrupules sur cette matiere. Mais comme il n'avoit pas la force de demontrer l'immortalité de l'ame & la verité de la resurrection, dont il n'avoit que des idées confuses, parce qu'il n'avoit pas puisé dans les veritables sources, ny connu la veritable lumiere, qui seule peut nous éclairer, il prend le parti qui luy paroît le plus juste & le plus saint, c'est de dire que quelque chose que Dieu ait ordonné des hommes aprés leur mort, il n'a rien fait qui ne soit digne de sa bonté & de sa justice. Ce Chapitre est fort beau, & ne marque pas tant l'incredulité & l'incertitude d'Antonin que sa confiance en la bonté de Dieu, & son entiere soumission à ses ordres.

*Car s'il eût été juste, il auroit aussi été tres-possible.* ] La justice de la resurrection & de la seconde vie est soli-

tres-possible ; & s'il eût été selon la Nature, la Nature même l'auroit porté ; mais de ce que cela n'est pas, s'il est vray qu'il ne soit pas, tu dois

solidement prouvée dans les écrits des Evangelistes & des Apôtres, puis qu'elle est une suite & une dependance de la justice de Dieu qui doit punir les méchans, & recompenser les bons. Et sa possibilité est sûre par les principes même d'Antonin. Quelle auroit été sa foy s'il avoit connu la force & l'étenduë de toutes les verités qui se tirent de ses principes !

*Il auroit été aussi tres-possible, & s'il eût été selon la Nature, la Nature même l'auroit porté.* ] Antonin ne reconnoît rien d'impossible dans la resurrection des morts, & en cela il ne s'éloigne point du tout de l'opinion de ceux de sa secte. Aussi quand saint Paul parle de la resurrection devant les Epicuriens & les Stoïciens, Saint Luc dit : *Quelques uns s'en mocquerent, & les autres dirent : Nous vous entendrons une autre fois sur ce sujet.* Ceux qui s'en mocquerent, ce furent les Epicuriens ; & ceux qui remirent à une autre fois, ce furent les Stoïciens, dont les sentimens n'étoient pas si éloignez de ce que saint Paul leur annonçoit, que ceux des autres Philosophes. Le même Saint étoit si asseuré qu'il n'y avoit rien que de naturel dans cette opinion, que dans le discours, qu'il fit devant Agrippa & Festus, il ose bien leur dire en les interrogeant : (a) *Qu'est-ce donc qui vous paroît incroyable dans cette opinion que Dieu ressuscite les morts ;* Quelle honte aujourd'huy pour beaucoup de Chrêtiens de douter plus de la resurrection que les Payens même ?

*Mais de ce que cela n'est pas, s'il est vray qu'il ne soit pas.* ] Antonin ne reçoit pas cela comme vray, & sans rien decider il se contente de dire, quand même les Justes mourroient pour toûjours, Dieu ne laisseroit pas d'être juste. Quelle idée de la Justice de Dieu ? & quelle confiance en luy ?

*Tu*

(a) Act. 26. 8.

dois neceſſairement conclure qu'il ne l'a pas falu. Tu vois toy-même qu'en faiſant cette recherche tu diſputes de tes droits avec Dieu, & tu luy en demandes une eſpece de compte: or nous n'en uſerions pas ainſi, ſi Dieu n'étoit ſouverainement juſte & ſouverainement bon. Et puis qu'il a ces deux qualitez, il n'a donc rien oublié de ce qui étoit juſte & raiſonnable dans la diſpoſition & dans l'arrangement du monde.

VI. Tâche de t'accoutumer aux choſes auſquelles tu es le plus mal propre, *l'habitude te les rendra aiſées & faciles*: car tu vois que la main gauche, qui eſt mal-adroite à toutes les autres fon-

*Tu vois toy-même qu'en faiſant cette recherche tu diſputes de tes droits avec Dieu, &c. Or nous n'en uſerions pas ainſi.* ] Antonin ſe prouve à luy-même que la recherche qu'on fait en diſputant ainſi avec Dieu, eſt une marque ſeure de la forte perſuaſion où l'on eſt, qu'il eſt juſte & bon. Car autrement on ne diroit jamais: *comment eſt il poſſible, &c.* Mais ce paſſage peut recevoir une autre ſens. En effet, ces mots Or *nous n'en uſerions pas ainſi* peuvent fort bien ſignifier: *Or Dieu ne nous permettroit pas d'en uſer ainſi, &c.* Pour dire que ſi Dieu ſouffre que nous diſputions tous les jours avec luy, & que nous luy demandions raiſon de ſa conduite, c'eſt parce qu'il eſt ſouverainement juſte, & ſouverainement bon, & qu'il ſçait bien que ſes voyes ſont droites, & qu'il ſera toûjours victorieux quand les hommes prendront la liberté de juger de ſes jugemens: (a) *Ut vincas cum judicatur.*

VI. *La main gauche, qui eſt mal adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y eſt pas accoutumée.* ]

Les

(a) Ps. 51. 4.

fonctions, parce qu'elle n'y eſt pas accoutumée, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite, parce que c'eſt une choſe qu'elle fait toûjours.

VII. Penſe ſouvent à l'état où il faut que tu ſois, & pour le corps & pour l'ame, quand la mort te ſurprendra; ſonge à la brieveté de la vie, à l'abîme infiny du temps qui t'a precedé, à celuy qui te ſuivra & à la foibleſſe & fragilité de la matiere.

VIII. Conſidere les cauſes dépouïllées de l'écorce qui les couvre; le but de toutes les actions

Les Peripateticiens enſeignoient que la main droite étoit naturellement plus forte & plus adroite que la gauche. Mais les Platoniciens ſe mocquoient de cette opinion, & ſoutenoient que les deux mains, les deux piéds, & toutes les parties droites & gauches ſont égales, & que ſi nous avons une main & un pied plus forts, cela vient de l'habitude, & du peu de ſoin que nos nourrices ont pris de nous, en nous laiſſant devenir preſque boiteux & manchots. Les Stoïciens étoient du ſentiment de ces derniers, comme il paroît par ce paſſage. Et Antonin ſe ſert de cette preuve pour demontrer qu'il n'y a rien que l'habitude ne puiſſe nous rendre familier.

VII. *Penſe ſouvent à l'état où il faut que tu ſois, & pour le corps & pour l'ame.* ] Car Dieu ne demande pas ſeulement la pureté de l'ame, mais auſſi celle du corps, que (a) *nous luy devons offrir comme une victime vivante, ſainte & agreable à ſes yeux.*

*Quand la mort te ſurprendra.* ] Car il n'y a rien de plus incertain que l'heure de ſa venuë, elle viendra comme le larron dans la nuit.

(a) S. Paul Rom. 12. 1.

IX.

ctions; ce que c'eſt que la douleur, la volupté, la gloire & la mort; & penſe que nous nous faiſons nous-mêmes tous nos embarras; qu'il ne dépend pas des autres de nous incommoder; & que tout n'eſt qu'opiñion.

IX. Dans l'uſage des opinions il faut plûtôt reſſembler au luteur qu'au gladiateur: car des que celuy-cy perd ſon epée, il eſt mort, au lieu que l'autre a toûjours ſon bras, & n'a beſoin que d'avoir le courage de s'en bien ſervir.

X. Il faut regarder ce que les choſes ſont en elles-mêmes en conſiderant ſéparément leur matiere, leur forme & leur fin.

XI. Que le pouvoir de l'homme eſt grand! il dépend toûjours de luy de ne faire que ce qui

IX. *Dans l'uſage des opinions il faut plûtôt reſſembler au luteur qu'au gladiateur.* ] Cette maxime eſt fort belle. Comme il n'y a que nos opinions qui nous trompent & qui nous ſeduiſent, nous devons être toûjours en garde contre elles, & les combatre de tout nôtre poûvoir. Mais dans ce combat il ne faut pas reſſembler au gladiateur qui n'a que des armes étrangers: car il ne les a pas plûtôt perdües qu'il eſt mort. Il faut reſſembler au luteur qui vient armé de ſes propres armes, c'eſt à dire, de ſon bras. Si nous nous ſervons contre nos opinions d'armes étrangeres, nous ſerons bientôt défaits, au lieu que ſi nous employons contre nos armes naturelles, c'eſt à dire, les armes de l'intelligence, nous ſommes aſſurez de vaincre toûjours.

XI. *Que le pouvoir de l'homme eſt grand!* ] Mais ce pouvoir ne vient pas de ſes propres forces, il luy vient de Dieu.

qui eſt agreable à Dieu, & de recevoir avec ſoumiſſion & avec joye tout ce qu'il plaît à Dieu de luy envoyer.

XII. Deſormais il ne faut ſe plaindre ni des Dieux ni de la Nature; car ils ne manquent ni volontairement ni malgré eux. Il ne faut pas non plus ſe plaindre des hommes, car toutes leurs fautes ſont involontaires. Il ne faut donc jamais ſe plaindre.

XIII. C'eſt être bien ridicule & bien étranger dans le monde, que de s'étonner de quoy que ce ſoit.

XIV. Ou c'eſt une deſtinée abſoluë & un ordre inévitable qui gouverne tout; ou c'eſt une providence qu'on peut ſe rendre propice, ou

XII. *Deſormais il ne faut ſe plaindre ny des Dieux, ny de la Nature.* ] Car la Nature ne fait qu'obïr à Dieu, & Dieu ne fait rien que de juſte.

*Il ne faut donc jamais ſe plaindre.* ] S'il faloit ſe plaindre, il ne faudroit ſe plaindre que de ſoy-même. Mais il ne le faut pas, puiſque tout doit être indifferent à un homme de bien, hors le peché. Et c'eſt dans ce ſens qu'Epictete a fort bien dit, *accuſer les autres de ſes propres maux, c'eſt d'un ignorant; n'en accuſer que ſoy-même, c'eſt d'un homme qui commence à s'inſtruire; & n'en accuſer ny ſoy, ny les autres, c'eſt d'un homme parfaitement inſtruit.*

XIV. *Ou c'eſt une deſtinée abſoluë & un ordre inévitable.* ] C'eſt-à-dire, une providence inflexible, & qui ne change rien à ce qu'elle a determiné, comme le croyoient la plûpart des Stoïciens rigides.

*Ou c'eſt une providence qu'on peut ſe rendre propice.* ] C'eſt

ou c'eſt le hazard & une confuſion temeraire. Si c'eſt l'immuable neceſſité, pourquoy t'oppoſes-tu à ſes arrêts? Si c'eſt la providence que tu puiſſes te rendre propice, pourquoy ne tâches-tu pas de te rendre digne de ſon ſecours? Et ſi c'eſt le haſard aveugle, réjouïs-toy de ce que dans un ſi grand deſordre tu as au-dedans de toy une ame intelligente pour te conduire; ſi le tourbillon t'envelope & t'entraîne, qu'il entraîne ta chair & tes eſprits. Il ne dépend pas de luy d'entraîner ton ame.

XV. Une lampe éclaire juſqu'à ce qu'elle ſoit éteinte & ne perd pas un ſeul moment ſa lumiere. Comment donc laiſſerois-tu éteindre avant la mort la verité, la juſtice & la temperance qui ſont en toy.

XVI. Sur tout ce qui te fait croire qu'un autre a peché, ne manque pas de dire en toy-même: Que ſçai-je ſi c'eſt un peché? Que s'il a peché

C'eſt la providence qu'Antonin croyoit avec la plûpart des Stoïciens mitigez, & c'eſt celle que nous croyons, ſans donner pourtant aucune atteinte à l'immutabilité des decrets de Dieu.

XV. *Comment donc laiſſerois-tu éteindre avant la mort la verité, la juſtice & la temperance.* ] Nous ſommes des lampes vivantes: ſi nous laiſſons éteindre nôtre lumiere, c'eſt nôtre faute; car il dépend de nous de l'entretenir toûjours par le moyen de la charité & des bonnes œuvres.

XVI. *Que ſçay-je ſi c'eſt un peché.* ] *Car il y a beaucoup de choſes qui ſe font à deſſein pour une utilité cachée.*

a peché veritablement, fais d'abord cette reflexion, qu'il s'eſt condamné luy-même, & que c'eſt comme s'il s'étoit luy-même déchiré le viſage avec ſes ongles. Souviens-toy en même-temps que celuy qui ne veut pas que les méchans pechent eſt ſemblable à celuy qui voudroit empêcher les figues d'avoir du lait amer, les enfans de pleurer, les chevaux de hanir & toutes les autres choſes qui ſont naturelles, & d'une neceſſité indiſpenſable. Car que peut faire à cela le miſerable qui a ce naturel vicieux? gueris le donc, ſi tu es ſi habile.

XVII. Une choſe n'eſt pas honnête, ne la fais pas; elle n'eſt pas vraye, ne la dis point, & ſois toûjours le maître de tes mouvemens.

XVIII. Il faut avoir toûjours le monde entier devant les yeux, & ſe dire à tous momens: Qu'eſt-ce qui me donne preſentement une telle penſée? la bien developer & conſiderer ſeparément ſa matiere, ſa forme, ſa fin & le temps de ſa durée.

XIX. Commence enfin à ſentir qu'il y a en

*ché.* Comme Antonin le dit luy-même dans l'art. XIX. du Liv. XI. on peut voir là les Remarques.

*Qu'il s'eſt condamné luy-même, & que c'eſt comme s'il s'étoit luy-même déchiré le viſage avec ſes ongles.* ] La conſcience ſeule des méchans nous vange aſſez de leurs injures; car elle leur fait ſouffrir des tourmens qui ne finiſſent point. C'eſt un vautour qui dechire leurs entrailles.

XIX.

en toy quelque chose de plus considerable, & de plus divin que ce qui produit tes passions, & qui te remuë comme une marionnette par des ressorts étrangers.

XX. Qu'est presentement mon ame? Est elle crainte, soupçon, desir, ou quelque chose de semblable?

XXI. La premiere chose c'est de ne rien faire temerairement & sans dessein. Et la seconde, de ne rien faire qui ne tende au bien de la societé.

XXII. Pense que dans peu tu ne seras plus, ni toy, ni rien de ce que tu vois, ni aucun de ceux qui sont presentement en vie. Toutes choses sont faites pour être changées & détruites, afin qu'il en naisse d'autres de leurs debris.

XXIII. Tout n'est qu'opinion, & l'opinion est en toy, defais-t'en donc quand tu voudras, &

XIX. *Qu'il y a en toy quelque chose de plus considerable & de plus divin que ce qui produit tes passions.* ] Ce qui produit nos passions c'est l'ame animale, nos esprits animaux, qui étant émeus par les objets exterieurs, nous agitent & nous remuent; & ce sont ces esprits qu'Antonin appelle des ressorts étrangers, parce qu'ils sont hors de nous, hors de nôtre ame, & une preuve asseurée que ce qui cause nos passions n'est pas ce que nous avons de plus parfait, c'est que nous trouvons en même-temps en nous une chose toute differente, qui quand elle veut juger de ces mêmes passions, les combat & les tient soumises.

XX. *Qu'est presentement mon ame? est elle crainte, soupçon, desir.* ] Car nôtre ame n'est que ce qu'elle pense, comme cela a été dit ailleurs.

XXIII

& comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus tranquillité, que sûreté, & tu voyageras comme dans un golfe doux & paisible.

XXIV. Toute action qui cesse & finit en son temps, ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse & celuy qui la fait, n'en souffre aucun non plus de cette cessation. Il en est de même du tissu de toutes nos actions, que nous appellons la vie. S'il finit en son temps, il ne reçoit aucun mal de cette fin; & celuy qui termine quand il faut cet enchaînement d'actions, n'est point malheureux. Or c'est la nature qui mesure le temps, & qui assigne à chacun son terme; quelquefois c'est la nature particuliere, comme il ar-

XXIII. *Et comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus que tranquillité & que sûreté.* ] Nos opinions sont les vents qui nous agitent, chassons-les, & nous serons comme ceux qui ont doublé un cap. En approchant de ce cap ils étoient le joüer des vents; mais ils ne l'ont pas eu plûtôt doublé, que ce même cap les a mis à couvert de l'orage.

XXIV. *Toute action qui cesse & finit en son temps ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse.* ] Au contraire on peut dire qu'elle est parfaite quand elle cesse, & que c'est un bien. Antonin prouve fort bien que la mort ne peut être un mal, & qu'il est ridicule de la craindre.

*Il en est de même du tissu de toutes nos actions.* ] Car ce qui est vray de l'une, l'est aussi necessairement de toutes les autres.

*Quelquefois c'est la nature particuliere, comme il arrive à ceux qui meurent de vieillesse, mais en general c'est*

arrive à ceux qui meurent de vieilleſſe ; mais en general c'eſt la nature univerſelle qui gouverne tout, & qui changeant & remuant à ſon gré toutes ſes parties, fait que le Monde ſubſiſte toûjours frais & toûjours jeune. Or ce qui eſt utile à l'Univers eſt toûjours de ſaiſon & toûjours beau. La ceſſation de la vie n'eſt point un mal, puis qu'elle n'eſt point honteuſe, car elle ne depend pas de nous, & n'eſt point contraire aux loix de la ſocieté ; & elle eſt un bien,

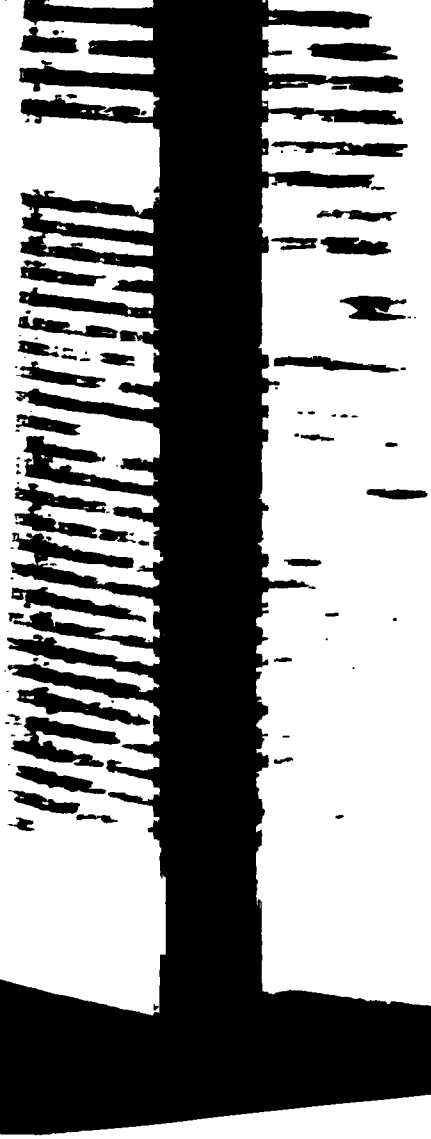
*c'eſt la nature univerſelle.*] Antonin n'opoſe pas la nature particuliere à la nature univerſelle, cela ſeroit contraire à ſes principes & à la verité. Son deſſein eſt de combatre cette erreur qui nous fait dire tous les jours que des enfans qui meurent, *meurent avant leur terme*, & que ceux qui ſe tuent *previennent le jour de leur mort.* C'eſt un langage plein de fauſſeté, & qui n'eſt pardonnable qu'à la foibleſſe des hommes. Perſonne ne meurt que dans le tems qui luy eſt donné, & c'eſt la Nature univerſelle qui meſure, & qui diſtribuë le tems à chacun comme il luy plaît, aux uns plus, aux autres moins ; & comme ceux qui meurent de vieilleſſe ſont fort rares, Antonin dit que c'eſt la nature particuliere qui regle leurs cours, c'eſt à dire, que la Nature univerſelle a fait une exception à ſa regle, & c'eſt cette exception qu'il appelle une Nature particuliere : car en effet ces gens-là vivent comme s'ils étoient conduits par une Nature differente de celle qui met des bornes à la vie des autres hommes ; mais ce n'eſt qu'une ſeule & même Nature, c'eſt-à-dire, Dieu.

*Puis qu'elle n'eſt point honteuſe, car elle ne dépend pas de nous.*] Il n'y a rien de honteux pour nous que ce qu'il dépend de nous de faire ou de ne pas faire, comme il a été prouvé ailleurs.

moins l'ame de cha
l'empire d'elle-même
trement le vice de mo
nuire ; ce que Dieu n'
ne dépendît pas d'un a
heureux.

LXI. *Le soleil semb*
il l'est en effet ; *mais il*
miere sans la quitter & s

LXI. *Le soleil semble ét*
*effet : mais il remplit tout de*
*& sans la perdre.* ] Par un
très-solide Antonin explique
*le maniere nôtre esprit doit*
*munique*r *ses lumieres. Il do*
*soleil, qui pour éclairer les o*
*sa lumiere*, & ne s'en prive
contraire en la retenant toute
la communique par le mouv
ronne & quand ses rayons, c'
rencontrent un corps opaque
ber & de se perdre, ils chan
mination, & faisant un angle
gle d'incidence, portent la lu
Nôtre esprit doit faire la m
s'attachant à un sujet ne doit
tomber & se perdre quand
dans le sujet qu'elle veut é
soûtienne, & qu'en se dét
tout ce qui est en état de la
à elle, nôtre esprit n'en so
quand ses rayons sont repo
Ce qui s'y oppose en souf
l'obscurité. Voilà quelle



ème hau-
e : car leur
e toûjours
urée. Où
é ?
oilà ſauvé.
ſſer ?
le quelque
our le bien
tes des au-
t ce qui ſe
eſt preſen-
a entre les
arenté qui
ne

*ns qui demeu-*
latoniciens &
on étherée é-
ans qu'ils ap-
viſibles, & les

ſique toutes les
e confuſion, &
ns la region é-
jet aux mêmes
des hommes,
s auroient bien
dans ce torrent

bien, puis qu'elle eſt commode, utile, & convenable à l'Univers qu'elle renouvelle.

XXV. Celuy-là eſt gouverné & porté par l'eſprit de Dieu, qui concourt avec Dieu à un même deſſein, & qui regle ſes volontez ſur les ſiennes.

XXVI. Voicy trois regles qu'ils faut avoir toûjours preſentes; la premiere, pour ce qui regarde tes actions, de ne rien faire temerairement & d'une autre maniere que la juſtice même ne l'auroit fait. Et pour ce qui eſt des accidens qui t'arrivent du dehors, d'être perſuadé qu'ils viennent du haſard ou de la providence, & qu'il ne faut jamais ni accuſer la providence, ni ſe plaindre du haſard. La ſeconde de conſiderer ce que chaque choſe étoit avant qu'elle eût reçû l'ame avec la vie, & ce qu'elle eſt depuis qu'elle l'a reçûë juſqu'à ce qu'elle la rende, de quelles parties elle eſt compoſée, & en quelles parties elle ſe diſſout. La troiſiéme enfin, c'eſt de penſer que ſi tu t'étois une fois élevé au-deſſus des nuës, & que tu euſſes contemplé

XXV. *Celuy-là eſt gouverné & porté par l'eſprit de Dieu qui concourt avec Dieu.*] Il n'y a rien de plus ſûr que cette regle, & il depend toûjours de nous de connoître par ſon moyen & l'état où nous ſommes, & quel eſt l'eſprit qui nous conduit.

XXVI. *Et d'une autre maniere que la juſtice même ne l'auroit fait.*] Car cela eſt poſſible aux hommes avec le ſecours de Dieu.

Et

templé de là les hommes & toutes les choſes humaines, leur confuſion & leur desordre; & vû cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la region étherée, toutes les fois que tu t'éleverois à la même hauteur tu les verrois toûjours de même : car leur ſeule qualité permanente, c'eſt d'être toûjours ſemblables, & toûjours de peu de durée. Où eſt donc là ce grand ſujet de vanité?

XXVII. Chaſſe l'opinion, & te voilà ſauvé. Or qui eſt-ce qui t'empêche de la chaſſer?

XXVIII. Quand tu es fâché de quelque choſe, tu as oublié que tout arrive pour le bien de la nature univerſelle; & que les fautes des autres ne te regardent point. Que tout ce qui ſe fait a toûjours été, ſera toûjours & eſt preſentement par tout de même. Qu'il y a entre les hommes une étroite liaiſon, & une parenté qui ne

*Et vû cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la region étherée.*] Les Platoniciens & les Stoïciens croyoient que l'air & la region étherée étoient peuplez d'un nombre infini d'habitans qu'ils appelloient des Demons, dont les uns étoient viſibles, & les autres inviſibles, & pourtant tous mortels.

*Où eſt donc là ce grand ſujet de vanité.*] Puiſque toutes les choſes humaines ne ſont que deſordre & que confuſion, & qu'il n'y a rien ſur la terre, dans l'air & dans la region étherée qui ne ſoit de même nature, & ſujet aux mêmes loix, qu'eſt ce donc qui peut faire l'orgueil des hommes, & où trouvent ils ce grand ſujet de vanité? Ils auroient bien plus de raiſon de gemir de ſe voir engagez dans ce torrent de corruption & de miſere.

ne vient pas tant de la chair & du sang, que de ce qu'ils participent tous à une même ame. Tu as encore oublié que cette âme de chacun est un Dieu & une émanation de la Divinité. Que rien n'est à nous en propre; mais que tes enfans, ton corps & tous tes esprits viennent de Dieu; que tout n'est qu'opinion, & enfin que le temps present est le seul dont chacun jouït, & qu'il puisse perdre.

XXIX. Il est bon de repasser souvent en sa memoire tous ceux qui ont été extremement fâchez de quelque chose; ceux qui ont été élevez au faîte de la gloire; ceux qui ont été precipitez dans un abîme de calamitez; ceux qui ont eu des inimitiez violentes; enfin tous ceux qui ont reçû les plus grandes faveurs de la fortune, ou éprouvé ses plus grands revers en quelque état que ce soit; & ensuite il faut faire cette reflexion: Où sont-ils? que sont-ils devenus? Ce n'est plus que fumée & que cendre, ils ne vivent plus que dans les discours des hommes, ou même ils n'y vivent déja plus. Pense en même temps à ce que faisoit par exemple Fabius Catulinus à sa maison de campagne; Lucius Lupus & Stertinius à Baies; Tibere & Velius Rufus à Caprées.

XXVIII. *Que cette ame de chacun est un Dieu, & une émanation de la Divinité.*] Nôtre ame n'est pas Dieu, mais l'ouvrage de Dieu, & Dieu y habite.

XXIX. *Fabius Catulinus à sa maison de campagne; Lucius Lupus & Stertinius à Baies; Tibere & Velius Rufus*

à Caprées. Penſe à tous les empreſſemens inquiets, avec lesquels ils couroient à tout ce que leur imagination ſeduite leur faiſoit paroître digne de leurs ſoins & de leur eſtime; combien tout cela étoit mépriſable & vil, & qu'il y avoit bien plus de raiſon & de ſageſſe à ſe montrer en toutes rencontres juſte, temperant & ſoumis aux ordres de Dieu, avec une ſimplicité ſans fard: car il n'y a rien de plus mauvais & de plus inſupportable que l'orgueil, nourri & enflé par une humilité fauſſe.

XXX. Quand les libertins te demanderont, où c'eſt que tu as vû les Dieux, & comment tu ſçais qu'il y en a, que tu leur rendes un ſi grand culte; tu leur répondras premierement qu'ils ſont viſibles

*Rufus à Caprées.*] L'exemple de Tibere me perſuade que tous ceux qui ſont nommez icy s'étoient retirez à la campagne pour y mener la même vie que ce Prince avoit menée à Caprées, où il s'étoit plongé dans toutes ſortes d'infames débauches; & où il avoit créé un nouvel Officier de ſa maiſon qu'il appella *le Maître des voluptez.*

*Car il n'y a rien de plus mauvais & de plus inſupportable que l'orgueil nourri & enflé par une humilité fauſſe.*] L'expreſſion d'Antonin me paroit admirable, & il n'y a rien de plus vray: l'humilité n'eſt ſouvent qu'une nouvelle enflûre de l'orgueil, qui ne ſçachant plus comment croître, ſe ſert même du neant de l'humilité pour ſe bouffir.

XXX. *Tu leur repondras premierement qu'ils ſont viſibles.*] Car Dieu s'eſt aſſez manifeſté par ſes Ouvrages, & comme dit ſaint Paul: *Les choſes qui ont été faites*

fibles, & que d'ailleurs, quoy que tu ne voyes pas ton ame, tu ne laiſſes pas de la reſpecter: qu'il en eſt de même des Dieux; les effets merveilleux que tu reſſens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils ſont, & font que tu les adores.

XXXI. Le bonheur de la vie conſiſte à conſiderer ce que chaque choſe eſt en elle-même, & à connoître ſa matiere & ſa forme; à faire de tout ſon cœur des actions de juſtice, & à dire toûjours la verité. Que reſte-t-il aprés cela qu'à joüir de la vie en accumulant bonne action ſur bonne action, ſans laiſſer entre deux le moindre intervalle, ni le moindre vuide?

XXXII.

*depuis la création du monde, rendent viſible ce qu'il y a d'invisible en Dieu.*

*Et que d'ailleurs, quoy que tu ne voyes pas ton ame, tu ne laiſſes pas de la reſpecter.*] Quand nous examinons les qualitez & les proprietez de la matiere, nous ne ſçaurions douter de l'exiſtence de l'ame, nous la voyons plus clairement que nous ne voyons les Corps. C'eſt pourquoy Antonin dit dans le 1. chap. du Liv. x. *Mon ame, quand ſeras tu plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps qui t'environne.* Tout de même quand nous examinons la nature & les qualitez de l'ame, il faut neceſſairement ou nous aveugler volontairement nous-mêmes, ou être entierement convaincus de l'exiſtence de Dieu. Car Dieu eſt au-deſſus de l'ame à proportion de ce que l'ame eſt au-deſſus de la matiere, & l'un & l'autre ſont tres-ſenſibles & tres-viſibles par leurs effets.

XXXI. *Sans laiſſer entre deux le moindre intervalle, ni le moindre vuide.*] Car dés qu'on ceſſe de faire du bien, quelque petit que ſoit l'intervalle, il rend tout le paſſé inutile, & c'eſt toûjours à recommencer.

XXXII.

XXXII. Il n'y a qu'une même lumiere du Soleil, quoi qu'elle ſoit diviſée & ſeparée par des murailles, par des montagnes, & par mille autres choſes; il n'y a qu'une même matiere, quoy qu'elle ſoit diviſée en des millions de corps ſeparez; il n'y a qu'un ſeul & même eſprit quoy qu'il ſoit partagé en une infinité de natures differentes, & de differens individus; il n'y a qu'une même ame intelligente, quoy qu'elle ſemble être ſeparée & diviſée en toutes les autres parties de tous ces êtres differens; la forme & la matiere inſenſible n'ont aucune liaiſon l'une avec l'autre, elles ſont pourtant unies & liées par

XXXII. *Il n'y a qu'une même lumiere du Soleil.*] Antonin veut prouver dans ce Chapitre que l'amour du Prochain eſt ſi naturelle qu'il faut faire violence à l'ame pour arrêter le penchant qui la porte à cette eſpece d'union, & ſa preuve eſt tres forte & tres-ſolide.

*Il n'y a qu'un même eſprit.*] Qu'une même ame animale, & qu'une même forme. L'une pour les animaux, & l'autre pour les corps inanimez, comme les plantes, le bois, la pierre, *qua uno ſpiritu continentur*, comme parle Pomponius.

*Il n'y a qu'une même ame intelligente.*] Car les Stoïciens croyoient que les ames étoient des parties de la Divinité. Mais quoy que cela ſoit faux dans leur ſens, il eſt pourtant vray de dire que toutes les ames ſont d'une ſeule & même nature, & cela ſuffit pour la conſequence qu'Antonin en veut tirer.

*La forme & la matiere inſenſible n'ont aucune liaiſon l'une avec l'autre.*] Ce paſſage étoit tres difficile, peut-être en aurai-je démêlé le ſens. Par le mot *de forme*, Antonin entend dans l'animal raiſonnable l'ame intelli-

par l'eſprit de l'Univers qui les aſſemble malgré elles ; mais l'ame intelligente a une inclination particuliere & propre pour ſa ſemblable, elle ſe joint à elle, & rien n'en peut empêcher l'union.

XXXIII. Que ſouhaites-tu ? d'être ? de ſentir ? d'avoir du mouvement ? de croître ? de ne croître plus ? de parler ? de penſer ? Qu'y a-t-il là qui te paroiſſe digne de tes deſirs ? Si donc toutes ces fonctions ſeparées ſont ſi mépriſables, va tout d'un coup à ce dernier retranchement, qui eſt de ſuivre la Raiſon & Dieu. Mais ſouviens-toy que c'eſt bleſſer le reſpect qu'on leur doit, & ne pas les ſuivre que d'être faché que la mort vienne nous priver de toutes choſes.

XXXIV. Que la partie du temps infini aſſignée à chacun eſt petite, & qu'elle eſt bien-tôt abſorbée & engloutie par l'éternité ! quelle petite portion de toute la matiere t'a été diſtribuée ! quelle petite part as-tu à l'eſprit univerſel !

gente ; dans l'animal privé de raiſon, l'ame animale ; & dans les plantes & les corps inanimez, l'eſprit qui les aſſemble & qui les unit. Il dit donc que dans tous ces êtres differens, la forme & la matiere ſont deux choſes naturellement incompatibles ; mais que Dieu les joint malgré elles par un effet de ſon pouvoir : au lieu que l'ame raiſonnable cherche d'elle-même à s'unir avec ſa ſemblable, & que rien ne peut arrêter ce penchant, il n'y a perſonne qui ne le ſente.

XXXIV. *Quelle petite part as-tu à l'eſprit univerſel.*] Cet eſprit univerſel n'eſt pas icy l'ame univerſelle

&

sel! & dans toute la terre quel point a-t-on choisi pour t'y faire ramper! si tu t'entretiens bien de ces pensées, tu ne trouveras rien de grand que de faire ce que ta propre Nature demande, & que de souffrir ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer.

XXXV. Quel usage fait presentement ton ame d'elle-même? car tout consiste en cela. Tou-

& intelligente, c'est-à-dire, la Divinité, car comment pourroit-on accorder la petite idée qu'Antonin veut donner de la portion que nous en possedons, avec l'opinion qu'il avoit que cette même portion étoit une partie de Dieu, & Dieu elle-même? Il y auroit là de l'impieté, & cela seroit même contraire à ses principes. L'esprit universel est donc icy l'ame animale du monde, que ces Philosophes établissoient comme le fonds, la source d'où les esprits animaux de tous les hommes étoient émanez. C'est ce qu'il a dit dans l'art. 32. de ce Livre. *Il n'y a qu'un seul & même esprit.* Quoy que je voye bien le but d'Antonin, qui est de nous porter à mépriser une chose qui n'est rien auprès de son tout, je ne sçay si en examinant sa pensée à fond on la trouveroit bien solide. Qui est l'homme qui pourra me persuader que je dois mépriser mon ame animale, parce qu'elle n'est pas composée d'une plus grande quantité de cet esprit animal qui est répandu dans le monde? N'est-ce pas comme s'il vouloit me porter à mépriser la lumiere sous pretexte que je ne reçois pas dans mes yeux un plus grand nombre de rayons? Mais il suffit pour Antonin que sa pensée soit juste en un sens, & elle l'est.

XXXV. *Quel usage fait presentement ton ame d'elle-même?* ] Que nous rougirions souvent si nous nous faisions souvent cette demande?

*Car tout consiste en cela.* ] Ce n'est pas seulement le

Toutes les autres choſes, ſoit qu'elles dependent de toy ou non, ne ſont que cendre & que fumée.

XXXVI. Une des plus fortes raiſons pour faire mépriſer la mort, c'eſt que ceux même qui ont établi le ſouverain bien dans la volupté, & le ſouverain mal dans la douleur, l'ont pourtant mépriſée.

XXXVII. Celuy qui ne trouve d'autre bien que ce qui eſt de ſaiſon, à qui il eſt égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raiſonnables, & qui ne met aucune difference

principal, c'eſt le tout; mais nous prenons le change, & nôtre ame, au lieu de s'occuper toute entiere d'elle-même, ne ſonge qu'au corps. Il faut avoüer auſſi que malheureuſement pour elle tout ne luy parle que pour le corps.

XXXVI. *Ceux qui ont établi le ſouverain bien dans la volupté & le ſouverain mal dans la douleur, l'ont pourtant mépriſée.* ] Il eſt certain que c'eſt une des plus fortes raiſons pour faire mépriſer la mort, car c'eſt une demonſtration claire que ces gens-là étoient perſuadez que la mort n'eſt point un mal. Antonin parle icy d'Epicure qui mépriſoit veritablement la mort, & qui ſoutenoit qu'elle n'eſt ny pour les vivans, ny pour les morts. Car pendant qu'on vit on ne meurt pas, & quand on eſt mort on n'eſt plus. Tous les biens & tous les maux conſiſtent dans le ſentiment, la mort eſt une privation de ſentiment, elle n'eſt donc par elle-même ny un bien ny un mal.

XXXVII. *A qui il eſt égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raiſonnables.* ] Et il le doit être à tout le monde, car, comme cela a été prouvé ailleurs, on

difference entre jouïr fort long-tems de la vûë de ce monde, & n'en jouïr que peu d'années, celuy-là, dis-je, ne craint point la mort.

XXXVIII. Mon ami, tu as vêcu dans cette grande ville, qu'importe que tu n'y ayes vêcu que cinq ans? Ce qui eſt ſelon les loix eſt égal pour tout le monde. Quel grand mal eſt-ce donc pour toy d'être envoyé hors de cette ville, non pas par un Tyran, ni par un Magiſtrat injuſte, mais par la Nature même qui t'en a fait Citoyen? C'eſt comme ſi le Preteur renvoyoit de la ſcene un Comedien qu'il auroit loûé. Mais je n'ay pas encore achevé les cinq actes? je n'en ay repreſenté que trois. C'eſt bien dit, tu en as repreſenté trois; or dans la vie

on n'eſt pas recompenſé ſelon le nombre, mais ſelon la qualité des actions.

XXXVIII. *Mon ami, tu as vêcu dans cette grande Ville.*] C'eſt-à-dire, dans le Monde qu'il conſidere comme une Ville dont toutes les autres Villes ne ſont que les hôtelleries & les maiſons.

*Que cinq ans.*] C'eſt une maniere de parler pour dire un temps fort court.

*Ce qui eſt ſelon les Loix eſt égal pour tout le monde.*] Voilà une grande verité; quelque differentes que puiſſent être les choſes par elles-mêmes, elles deviennent égales quand elles ſont ordonnées & diſpenſées par la Loy.

*Non pas par un Tyran, ny par un Magiſtrat injuſte.*] Car il n'y a ny Tyran, ny Magiſtrat injuſte qui ait ce pouvoir, s'il ne luy eſt donné de Dieu. Ainſi c'eſt toûjours Dieu qui diſpoſe de nous comme il luy plaît.

*Dans*

vie trois actes ſont une piece complete, & celuy-là ſeul luy marque ſes veritables bornes qui l'ayant compoſée juge preſentement à propos de la finir. Tu n'es cauſe, ni de l'un, ni de l'autre, ni de ſon commencement, ni de ſa fin, tu n'es qu'Acteur, retire-toy donc avec des ſentimens doux & paiſibles, comme le Dieu qui te donne congé eſt propice & doux.

*Dans la vie trois actes ſont une piece complete.*] Voylà la difference qu'il y a entre les pieces de theatre & la piece de nôtre vie. Celles là doivent avoir cinq actes pour être entieres, & celle-cy eſt entiere par tout où elle finit.

*Comme le Dieu qui te donne congé eſt propice & doux.*] Il depend de tous les hommes de trouver à leur derniere heure Dieu propice & doux. Car il l'eſt pour ceux qui ſe repentent & qui meurent en ſa crainte & en ſon amour.

*F I N.*